But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

28 PAGES | 35 FRANCS

LA COUPE AUX NIÇOIS

Dans ce numéro :

GRENOBLE champion des quinze

★

VARNAJO enlève les " Boucles "

★

Mes Coupes du Monde par G. BARREAU

Le tour d'honneur du stade de Colombes

Encore marqués par leurs efforts, mais radieux, les Niçois effectuent leur tour d'honneur. L'inter Antonio porte la Coupe sur son épaule. De g. à dr. : Gonzalès, Ben Nacef, Fontaine (le benjamin de cette finale), Antoine Cuissard, Antonio et Carniglia, qui masque Poitevin. C'est le deuxième succès que l'O.G.C. Nice remporte en Coupe de France.

28 Pages - 35 Frs

N° 460. Lundi 24 Mai 1954

Afrique du Nord, Avion... fr. 40

Suisse... 70 c.; Espagne, pes. 7.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

APARTÉS

- **AYANT BATTU RAYMOND SALLES** aux championnats de la Seine, Jacques Maillet fera équipe avec lui en double scull... lorsqu'il aura battu Giovannoni, le seul de ses anciens équipiers de double scull qui manque à son tableau de chasse.
- **LA DEFAITE DE LOURDES** devant l'U.S. Cognac sera... lourdement ressentie dans le Bigorre et provoquera certains départs à l'arrière-saison, au moment des mutations.
- **LES REGATES REMOISES**, fondées en 1854, doivent fêter leur centenaire cette année. De grandes régates doivent être organisées à cette occasion le 27 juin ou le 25 juillet. La date est fonction d'un détail : le canal de la Vesle doit être curé et risque d'être à sec.
- **MISS DORIS HART** ne participe pas cette année aux championnats internationaux de France : elle avait demandé des frais de déplacements supérieurs à ceux de Maureen Connolly.
- **RAOUL REMY** a fait installer la radio à bord de sa voiture. Il n'a en effet qu'un reproche à faire à Anastasi : son jeune protégé est capable de couvrir 1 000 km. à côté de lui sans desserrer les dents.
- **LE STADE FRANÇAIS** a décidé qu'il ne disputerait pas de match amical le 23 mai. Pour ne pas concurrencer la finale de la Coupe de France ? Non ! Parce que l'offre faite par Perpignan (250.000 francs) ne couvraient pas ses frais.
- **HENRI ROESSLER** est un des entraîneurs les plus superstitieux de France. Il croit qu'être photographié avant un match porte malheur à son équipe... et prend la fuite le match terminé, parce qu'il pense déjà à la rencontre suivante.
- **LES POUVOIRS PUBLICS** s'intéressent beaucoup plus au sport qu'on ne le croit communément : les demandes de places émanant des ministères pour les diverses manifestations sportives sont en nette augmentation sur l'année dernière.
- **NOTRE CONFRERE GEORGES PETERS** a été très affecté en apprenant ques les Américains ont présenté Royer-Crécy comme un artistocrate de vieille souche et lui ont décerné une baronnie publicitaire. « Baron » lui aussi pour ses amis, il estime que Jean Bretonnel déprécie les titres.
- **ANTONIN MAGNE** a fait confectionner une casquette protégeant parfaitement les coureurs du soleil, mais dont l'esthétique n'a pas séduit ses hommes. Il tente de les persuader en leur expliquant que Gustave Garrigou portait la même.
- **LA NOCTURNE ORGANISEE SAMEDI PAR LE RACING** a commencé à 20 h. 30 parce que les riverains du Parc des Princes se plaignent que les réunions organisées plus tard les empêchent de dormir avant minuit.
- **LOUISON BOBET** n'a accepté de disputer le Critérium du Dauphiné que pour aider son frère Jean à retrouver la forme et le moral, mais il a juré ses grands dieux qu'il ne s'y « massacrerait » pas pour le Tour de France.
- **JEAN PRAT ET RANCOULE** se sont renversés sans le moindre mal en se rendant en voiture à Bayonne. Quelques heures plus tard, battus pour la première fois depuis trente-six mois, ils convenaient que les miracles n'ont lieu qu'une fois, même à Lourdes.
- **TROIS PERSONNALITES DE PREMIER PLAN** se sont vu conférer le Mérite Cycliste hors classe par M. Joinard : M. Vincent Auriol, ex-président de la République, M. Costante Girardengo, ex-champion du monde, et M. Rik Van Steenbergen, ex-champion du monde. M. Van Steenbergen a été très flatté. M. Girardengo n'a pas fait remarquer qu'il n'avait jamais été champion du monde, le titre mondial des routiers n'existant pas à son époque. La promotion ne dit pas si M. Auriol a été nommé au titre de « supporter » qui s'applique aux médaillés de première classe Albert Préjean et Saint-Granier.
- **LA FEDERATION BRITANNIQUE D'ATHLETISME** a battu un record. Pour ne pas être en reste avec Bannister, elle n'a mis que 48 heures à homologuer les 3' 59" 4 du jeune Oxonian comme record britannique du mile.
- **LE BOXEUR MI-MOYEN WEISSMAN** a confirmé ses remarquables qualités d'encaisseur. Circulant dans Paris à scooter, il a été violemment heurté et renversé par une voiture. Seul le scooter a été endommagé.
- **JEAN DESPEAUX** a constaté mélancoliquement qu'il ne les « prenait plus ». Il a été, lui aussi, victime d'un accident de moto, mais il a eu le cuir chevelu assez endommagé pour devoir arborer pendant quelques jours un large pansement de sparadrap qui lui vaut de s'entendre demander par tous ses amis s'il a repris l'entraînement.
- **MARCEL BIDOT** est perplexe quant à la sélection d'Hassenforder dans le Tour. L'évincer, c'est soulever une tempête de critiques. Le prendre, c'est accepter le risque de sa fantaisie. Tout bien pesé, un argument joue en faveur de la sélection du fantasque Alsacien : sa classe.
- **UNE NOUVELLE ARRIVEE CONTESTEE BOBET - DARRIGADE** s'est produite mercredi soir au Parc des Princes. Il s'agissait de l'avant - dernière place dans le 3e sprint de la manche par éliminations. Le juge à l'arrivée se tira d'affaire en invitant à descendre... le timide Anastasi qui avait bien une demi-longueur d'avance sur les deux rivaux.
- **L'ARBITRE TADDEI**, atteint par la limite d'âge, devait prendre sa retraite après la finale du championnat de France de rugby XV. Il demeurera en fonction, la Commission Centrale des Arbitres ayant observé que, bien que grand-père, il avait l'air très jeune sur le terrain.
- **LES SUPPORTERS DE LOURDES** avaient retenu 4.000 places pour la finale du championnat de France, ceux de Cognac, 800. Après la défaite de Lourdes, 4.000 demandes de places émanant de Cognac ont conduit les candidats spectateurs à s'adresser à Lourdes, que la finale intéresserait beaucoup moins.
- **M. PAUL BARRIERE**, dont on a annoncé l'intention d'abandonner la présidence de la F.F.J. XIII, attend une occasion. Il a décidé qu'elle lui serait donnée, en novembre, par la Coupe du monde, que la France soit victorieuse ou vaincue.

F.C. GRENOBLE-U.S. COGNAC (5-3), à Grenoble). Biénès fut l'objet d'un marquage sévère, mais qui resta toujours correct. Liénard le plaque énergiquement aux jambes tandis que le grand Smogor essaie de lui immobiliser les bras.

Tissandier, qui n'a jamais porté d'autres couleurs que celles de Cognac au cours de sa longue carrière, se prodigua courageusement dans le jeu ouvert en dépit de ses 37 ans. Il va capter une balle sous la menace de 2 Grenoblois.

GRENOBLE, AU JEU VARIÉ ET OFFENSIF, A BIEN MÉRITÉ SON SUCCÈS SUR COGNAC

TOULOUSE. — Très justement, l'équipe du F. C. Grenoble a battu en finale du championnat de France de rugby le XV de l'U.S. Cognac. Sa victoire ne se chiffre que par 5-3. Mais si elle s'était traduite par un score plus élevé, aucun des trente mille spectateurs rassemlbés dans la cuvette du Stadium municipal de Toulouse n'en aurait été scandalisé.

Ce sont les Grenoblois qui produisirent le meilleur jeu, ce sont eux qui construisirent le rugby le plus varié et le plus offensif. On leur savait gré d'essayer de faire quelque chose. Il se peut que l'exécution n'ait pas été toujours à la hauteur de leur conception du jeu mais, enfin, on appréciait leurs efforts et leurs recherches.

A LA MI-TEMPS, COGNAC MENAIT

La victoire grenobloise, largement méritée, ne fut en réalité pas facile car bien des occasions de marquer des points furent ratées et l'on arrivait même à cette étrange constatation : à la mi-temps, c'est Cognac qui menait au score par 3-0.

Cela s'était passé très simplement : à la vingt-deuxième minute de jeu, l'arbitre M. Taddei sanctionnait l'avant franco-italien Lanfranchi qui avait entendu rendre la justice lui-même en répliquant par une ruade à l'avant cognaçais Lagrange. Le coup de pied de pénalité tiré des trente mètres de côté par le centre Meynard avait été réussi dans le vacarme que l'on peut deviner...

LA VERVE OFFENSIVE DE BAQUE

Il n'en était pas moins vrai que Cognac avait l'avance et que ses avants continuaient de s'imposer avec une puissance pleine d'autorité. Par ailleurs, la tâche des trois-quarts grenoblois n'apparaissait pas facile : le malheureux demi d'ouverture Baqué était chaque fois serré de très près, malmené et bousculé. C'est pourtant lui qui, à la trente-cinquième minute créa la première grande sensation offensive du match. Il était temps car, jusqu'alors, on n'avait assisté qu'à une succession de mêlées et de touches. Après une série de feintes, de passes, il glissait entre les défenseurs cognaçais et il semblait devoir gagner irrésistiblement la ligne blanche adverse. Mais talonné par ses rivaux, il se sentait incapable de parcourir les vingt derniers mètres... Il passa bien la balle, à la vérité, un peu trop tôt, un en-avant s'ensuivit et l'on se demanda si cette erreur ne serait pas fatale aux joueurs alpins.

LE PACK GRENOBLOIS APRES LE REPOS...

La seconde période devait être toute différente de la première car la défense cognaçaise perdait peu à peu toute sa vigueur. Vraiment, on nous avait changé les avants cognaçais, ou du moins ils n'étaient plus ceux qui la semaine précédente avaient distancé et vaincu les Lourdais.

Le reportage photographique du match Grenoble-Cognac, effectué par Yves Bartin et Yan, a été transmis en téléphotos par Raymond Héry.

Avec la seconde mi-temps, les Smogor, Rein, Martin, Parolaï prenaient l'initiative des opérations et à leur tour ils dominaient aux touches et aux mêlées. Alors que l'on attendait le salut des demis et trois-quarts grenoblois, ce sont eux qui réalisèrent l'essai victorieux : il fut net, limpide, de

De l'un de nos envoyés spéc.
MARCEL DE LABORDERIE

grande allure, et mérite d'être expliqué :

Une touche courte se jouait aux vingt mètres cognaçais. Rein reprenait la balle du pied, puis, à son tour Martin la contrôlait. Il filait le long de la touche et ses camarades se déployaient en éventail : Martin passait la balle à Baqué. Celui-ci donnait le ballon à Lanfranchi qui allait marquer l'essai entre les poteaux.

Echevet ayant réussi le but, à la cinquante-huitième minute Grenoble prenait l'avantage par 5-3.

La dernière partie du match devait se dérouler à l'avantage très net des Grenoblois, visiblement les maîtres du terrain. Du reste, coup sur coup, Echevet tentait deux buts en bonne position mais il les ratait l'un et l'autre de très peu, le ballon ayant même une fois rebondi sur le poteau. Bref, la cause était entendue : par 5-3 Grenoble conservait la victoire.

59e FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE DE RUGBY A XV. Dimanche 23 mai 1954, au stade municipal de Toulouse. FOOTBALL CLUB DE GRENOBLE bat UNION SPORTIVE COGNAÇAISE, 5-3. Disputé pour la première fois en 1892, le championnat de France prit de 1916 à 1919 la dénomination de « Coupe de l'Espérance ». L'épreuve a été remportée 8 fois (record) par le Stade Toulousain (1912, 16, 22, 23, 24, 26, 27, 47) et par le Stade Bordelais U.C. (1899, 1904, 05, 06, 07, 08, 09 et 11). L'U.S. Cognaçaise n'avait jamais atteint la finale que Grenoble avait disputée et perdue 9-22 contre le R.C.F. en 1918.

UN GRAND BRAVO POUR LES GRENOBLOIS !

Louons les nouveaux champions de France pour leur conception du jeu. Nous avons eu plaisir à retrouver des ailiers se disposant en premiers attaquants. Nous avons apprécié l'intelligence de jeu de Baqué, trouant avec habileté ou servant avec précision ses ailiers par des coups de pied croisés. Les avant ont une excellente technique du jeu et leur essai fut un modèle du genre.

On peut citer, en particulier, l'élégant Smogor, véritablement pénétré des obligations de son rôle. Mais il faudrait citer toute la mêlée grenobloise. Quant aux lignes arrières, elles donnèrent, elles aussi un aperçu de leur valeur et l'on peut signaler, en particulier, le jeu solide de Belletante, celui courageux de Liénard, celui très sûr d'Echevet, celui inconstant mais brillant de Claret et enfin le jeu des deux ailiers Pliassof et Morel. Ce dernier a fait véritablement sensation.

Quant à l'équipe de Cognac, elle était fatiguée par son match de la semaine précédente et ce n'est que par instants que l'on a pu apprécier sa véritable valeur.

Nous voulons réserver une mention spéciale à l'ailier Barboteau, toujours dangereux, ainsi qu'au demi de mêlée Dumont dont l'activité fut constante.

Le demi d'ouverture grenoblois Baqué, au style élégant, fut l'un des joueurs les plus en vue devant son ancien public. A gauche : Tissandier.

LEURS CONFIDENCES APRÈS UNE DURE PARTIE

J'ai toujours cru au succès !

par Guy Belletante, capitaine du F. C. Grenoble

AU risque de paraître prétentieux et trop sûr de moi, je puis maintenant vous avouer que j'ai toujours cru à la victoire, en dépit des pronostics généralement défavorables.

Depuis notre succès sur Mazamet en 16es de finale, notre équipe avait le vent en poupe et il n'y avait aucune raison pour que la finale nous soit contraire !...

Au surplus, le « toss » m'avait été favorable et, dans l'histoire du club, cela constitue toujours un heureux présage. Voilà pourquoi j'avais choisi le vent contre nous en première mi-temps, ce qui nous a commandé d'observer une tactique prudente.

Mes camarades et moi, nous avons donc évité les chocs inutiles, donnant l'impression de nous réserver et même de nous ménager pendant quarante minutes; c'était pour mieux préparer l'avenir !

Lorsque, au repos, nous nous vîmes menés seulement par 3 à 0, notre espérance de gagner se transforma en certitude. En effet, j'avais observé que mes avants, ayant évalué les forces de leurs rivaux réputés redoutables, les tenaient parfaitement en respect, et je savais qu'ils allaient prendre l'avantage par la suite.

Les choses se produisirent ainsi : notre pack, accomplissant un travail admirable.

Il n'en fallait pas plus pour que le Football Club de Grenoble devienne champion de France. Pour ma part, je garderai longtemps dans ma mémoire l'image de nos incessantes attaques en fin de match, toutes stoppées, hélas ! par un adversaire qui, s'il voyait le succès lui échapper, ne se résignait pas encore à une défaite irrémédiable...

Avant de vous quitter, laissez-moi adresser une pensée à nos deux absents, Darrieu et Cardesi, qui auraient bien mérité de recevoir avec nous le bouclier de Brennus.

(Recueilli par l'un de nos envoyés spéciaux Renaud de Laborderie.)

La loi du sport est dure...

par René Bienès, capitaine de l' U. S. Cognac

DEPUIS quinze ans que je fais du sport actif uniquement pour mon plaisir, j'ai eu le temps de devenir philosophe.

C'est pourquoi en ce soir de défaite, après être passé si près du titre national, une semaine après avoir battu Lourdes, je puis déclarer calmement : La loi du sport est dure, mais il faut un vainqueur et un vaincu... Aujourd'hui, je me trouvais du mauvais côté, c'est triste mais c'est ainsi.

Certains prétendent que nous avons payé notre succès sur les Lourdais. Je ne le pense pas. Nous ne sommes pas des enfants et nous avons eu largement le temps de récupérer depuis dimanche dernier. Je crois simplement que nous avons mal joué. Il n'y a pas, à mon sens, d'autre explication : en avant, nous n'avons jamais su nous débarrasser de ces Grenoblois ardents et volontaires et, en trois-quarts, les occasions favorables nous ont manqué...

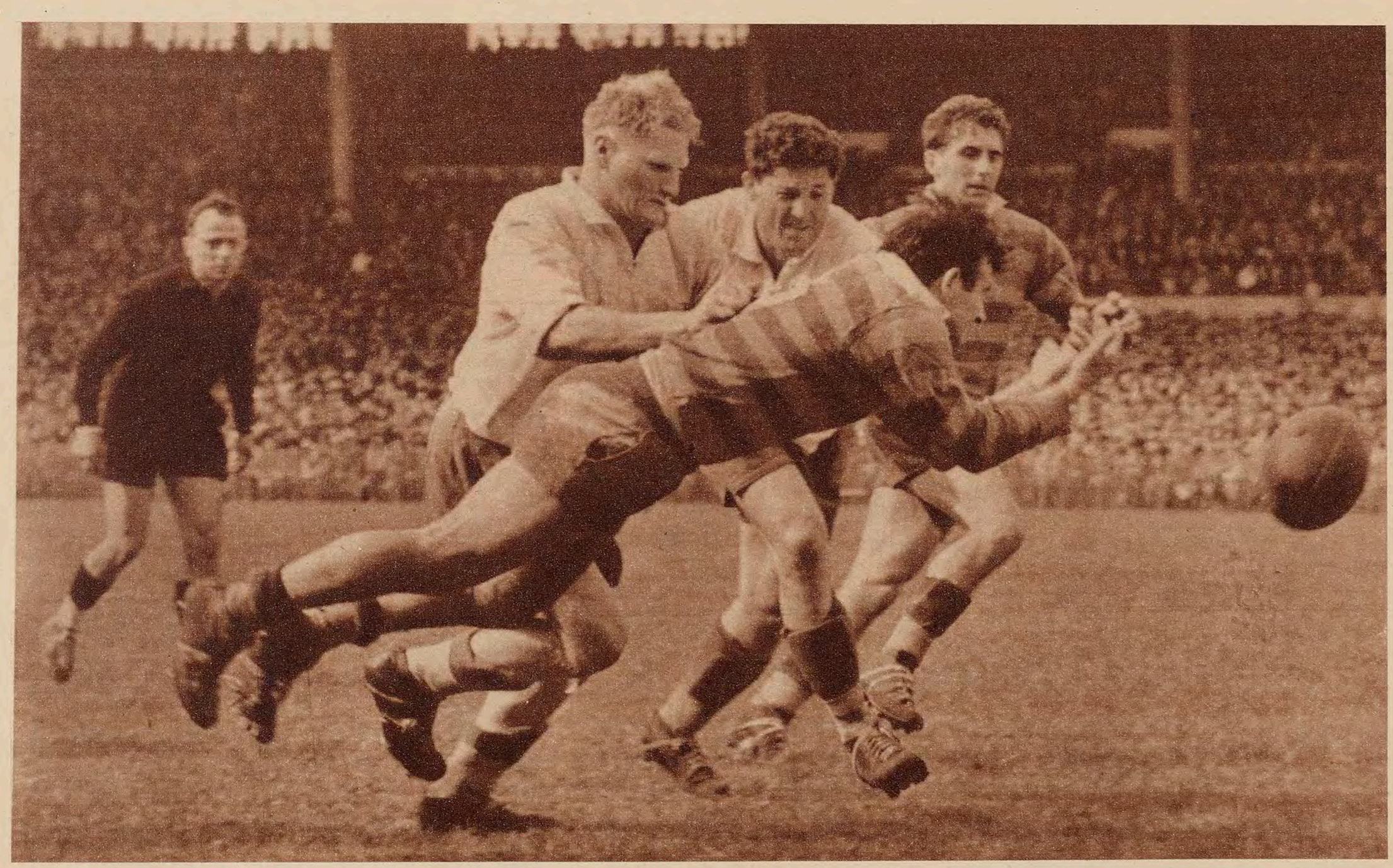
Au surplus, il nous aurait fallu accélérer la cadence après le repos, comme les Grenoblois l'ont fait. Cela nous fut impossible, je ne sais pas pourquoi. J'en suis encore à le chercher...

Toutefois, croyez-moi, il est bien pénible de se rapprocher si près de la consécration et de ne pas l'enlever. J'essaie de me consoler en pensant que ce sera peut-être pour l'an prochain.

On m'a cité également une vieille loi qui veut que le quinze qui élimine le champion ne devienne lui-même jamais champion de France la même année. Je vais finir par croire qu'il y a quelque chose de vrai là-dedans. Car, plus je m'interroge, plus la situation devient obscure : Pourquoi avons-nous si mal joué, oui, pourquoi ?...

Pour conclure, je préfère encore en revenir à ce vieux principe : « Il faut un vainqueur et un vaincu. » Mais cela ne m'empêche pas d'adresser à Grenoble mes plus sincères félicitations.

(Recueilli par **R. L.**)



Les Grenoblois affichèrent, dans l'ensemble, une maîtrise supérieure dans le jeu offensif. On craignait un peu que le demi de mêlée Liénard ne fût impressionné par la vigueur défensive des troisièmes lignes cognaçais. En fait, Liénard assuma de façon satisfaisante son rôle d'agent de transmission, ainsi qu'en témoigne cette passe sous la menace de deux Cognaçais.

CES GRENOBLOIS SONT LES PREMIERS A AVOIR REMPORTÉ LE BOUCLIER DE BRENNUS

CLARET Pierre

Arrière, né le 19 juillet 1931, à Grenoble. 1 m. 70, 72 kg. Formé au Valence Sportif. Excelle dans la contre-attaque, en dépit d'une relative lenteur de course. Il amena notamment l'essai de la victoire contre Romans, en demi-finale, en venant s'intercaler avec à-propos dans sa ligne de trois-quarts, peu avant la fin.

MOREL André

Trois-quarts aile droit. Né le 20 novembre 1928 à Grenoble. 1 m. 78, 75 kg. Il pesait 39 kg. quand les troupes américaines le libérèrent du camp de Mathausen où il avait été déporté à l'âge de 15 ans. Il retrouva santé et vigueur par la pratique du sport, basket-ball et athlétisme d'abord (11" 2 aux 100 m.), puis rugby.

ECHEVET G.

Trois - quarts centre droit. Né le 23-2-1925, à Grenoble. 1 m. 72, 72 kg. Formé au club. Joueur protée apprécié pour son expérience et la précision de son coup de pied, aussi efficace dans le déroulement du jeu que dans les tentatives de but. A tenu les postes de 3e ligne et d'arrière avant de suppléer Darrieu au centre.

BELLETANTE G.

Trois - quarts centre gauche et capitaine. Né le 13 mars 1927, à Périgueux. 1 m. 76, 83 kg. A débuté au C.A. Périgourdin et a joué également au Stade Nantais. Solide, puissant, direct, il possède une redoutable force de pénétration, qui n'obtient son plein rendement qu'avec l'appoint d'une condition physique bien entretenue.

PLIASSOF Michel

Trois-quarts aile gauche. Né le 23 juin 1928 à Grenoble. 1 m. 75, 75 kg. Formé au club. Doté des qualités indispensables à ce poste, en particulier la vitesse et l'esprit de décision, il n'est pas aussi mûr, aussi affirmé que Cardesi, dont il s'est cependant souvent montré l'égal grâce à sa volonté. Il lui est supérieur en défense.

BAQUE Roger

Demi d'ouverture. Né le 20 mai 1925 à Saint-Gaudens. 1 m. 80, 82 kg. A débuté à Saint-Gaudens; a été champion de France en 1947 avec le Stade Toulousain. Demi d'ouverture élégant et racé, mais d'un rendement inégal, car il affiche une certaine répugnance aux chocs. Voulut briller devant le public toulousain.

LIENART Jean

Demi de mêlée. Né le 21 septembre 1928. 1 m. 63, 70 kg. Originaire du nord de la France, il fut formé au rugby à l'U.S. Villeneuve XIII. Joua ensuite à Roanne XIII. Sa carrière fut un temps interrompue par une opération des ménisques. Il lui est reproché un certain dilettantisme, mais c'est un joueur très fin.

LANFRANCHI S.

Troisième ligne aile droit. Né le 27 décembre 1925 à Parme. 1 m. 78, 92 kg. Il couvre un terrain considérable d'une allure un peu lourde, mais infatigable. Il ne redoute pas les chocs, bien qu'il prenne parfois des attitudes théâtrales quand il estime avoir été plaqué irrégulièrement. Joue également fort bien les touches longues.

SMOGOR E.

Troisième ligne centre. Né le 14 juin 1930, à Ugine. 1 m. 87, 88 kg. D'origine polonaise, mais naturalisé Français. A débuté à Ugine. D'abord deuxième ligne, est l'une des grandes révélations de la saison comme troisième ligne. Débordant de vitalité, se trouve fréquemment en position favorable pour exploiter les occasions d'attaque.

COQUET Henri

Troisième ligne aile gauche. Né le 26 novembre 1926 à Domène. 1 m. 73, 76 kg. Très en souffle, plaqueur émérite, il est le démolisseur infatigable des bases d'attaque adverses. Son jeu n'est pas des plus classiques, mais il complète fort bien l'action plus déliée de ses deux partenaires, davantage axés sur l'attaque.

PAROLAI Diulio

Deuxième ligne droit. Né le 7 août 1928 à La Tronche (Isère). 1 m. 83, 90 kg. A accompli en deux saisons des progrès qui l'ont imposé comme un titulaire indiscutable. Sa silhouette filiforme dissimule une grande vigueur et une énergie peu communes. Est considéré actuellement comme l'un des avants les plus en forme.

REIN Paul

Deuxième ligne gauche. Né le 6 janvier 1924 à Tortat (Esthonie). 1 m. 83, 90 kg. Formé au club. Athlète osseux et nerveux, il est réputé pour ses rushes spectaculaires qui gagnent souvent un terrain appréciable et pour ses sauts à la touche. Rugueux, mais correct, il sait aussi sacrifier à l'action du paquet.

MARTIN René

Pilier droit. Né le 19 avril 1924, à Jarry. 1 m. 70, 95 kg. Il formait, avec Coquant et le talonneur international Jol (licencié B), une fameuse première ligne qui permit au XV réserve du F.C.G. d'être champion de France en 1951. Il est le pius enveloppé, mais non le moins ardent et le moins utile du pack grenoblois.

DUHAU René

Pilier gauche. Né le 20 avril 1929 à Bayonne. 1 m. 72, 90 kg. Formé à l'Aviron Bayonnais. A joué à Tyrosse. Il est le type même du pilier de l'école basque. Rien d'étonnant à ce qu'il soit mobile et adroit, car il a tenu les postes de troisième ligne centre et aussi de demi de mêlée. Sait cependant œuvrer anonymement.

BIONDA I.

Talonneur. Né le 1er mars 1930 à Chambéry. 1 m. 73, 85 kg. Bionda, au prénom... prédestiné pour un talonneur (il doit mettre les arbitres en confiance), n'a pas peu contribué, par son ratissage efficace, à rendre confiance à ses camarades dans les périodes les plus critiques. Dur aux chocs, il est du genre « indégonflable ».

BOUVAREL R.

Demi de mêlée du F.C. Grenoble avant guerre, Bouvarel entraina d'abord l'équipe réserve, trois fois championne de France (1950-51-53) et une fois finaliste (52). Chargé de préparer l'équipe première en cours de saison, avec Albert Raynaud, autre ancien joueur du club, il eut le mérite de lui rendre un moral vainqueur.

Les avants grenoblois n'ouvrirent le jeu qu'avec prudence, n'hésitant pas à « requiquer au paquet » quand les circonstances l'exigeaient. Ils soutinrent la comparaison avec leurs adversaires également dans la partie athlétique du jeu. Les avants cognaçais Porchier et Robert (2), que vient soutenir Rouby (à dr.), ont beaucoup de peine à s'opposer au rush de Coquet.

AVANT EUX, JAMAIS CES COGNAÇAIS N'AVAIENT ACCÉDÉ A LA FINALE

MAUROUX Guy

Arrière, 31 ans, 1 m. 70, 68 kg. Formé au C.A. Périgueux, est venu à Cognac en 1944. Un des meilleurs arrières français, compense un certain manque de vitesse par un sens très sûr de la place à occuper pour rendre une défense imperméable. Il ne contre-attaque qu'à bon escient. Il est également bon conseiller.

BARBOTEAU P.

Trois-quarts aile droit, 18 ans, 1 m. 81, 82 kg. Le « pur-sang » de l'équipe, ancien champion de France cadets des 80 m., couvre le 100 m. en 10" 9/10. Vient de Barbezieux, où il jouait.. au football. Fut international scolaire pour sa première saison de rugby. Cette année, il a accompli des progrès considérables.

MEYNARD J.

Trois - quarts centre droit, 18 ans, 1 m. 80, 80 kg. Capitaine du XV de France juniors, dont il porta quatre fois le maillot. Pur produit cognaçais. Se distingue par un sang-froid extraordinaire pour un garçon si jeune ; a le sens de la percée. Il est le botteur de l'équipe, succédant à Mauroux : il marqua 9 points contre Lourdes.

PUISSANT Alain

Trois - quarts centre gauche, 22 ans, 1 m. 78, 84 kg. Vient de terminer son service militaire, ancien minime de Cognac. Ce joueur athlétique et solide ne déçoit jamais, s'il manque parfois de brio en attaque; il se rattrape par une action soutenue durant 80 minutes, n'hésitant jamais à payer de sa personne et faiblissant rarement.

BEHOTEGUY G.

Trois-quarts aile droit, 28 ans, 1 m. 68, 71 kg. Porte avec panache un nom célèbre dans le monde du rugby, puisque son père, Henry, fut international à la « grande époque ». Joua à l'Aviron Bayonnais une saison. Elément très sûr, très volontaire en attaque et infranchissable en défense. Il ne plia pas face aux Lourdais.

SUREAU R.

Demi d'ouverture, 20 ans, 1 m. 68, 75 kg. Militaire, venu en 1953 de Saint-Jean-d'Angély, est aussitôt devenu titulaire dans le XV fanion. Donne de grosses espérances à ses dirigeants : il part toujours droit, est adroit et, en dépit de sa petite taille, ne craint pas les chocs. Toutefois, il lui faudra encore apprendre à se dominer.

DUMONT G.

Demi de mêlée, 25 ans, 1 m. 67, 71 kg. Fit ses premières armes à la Section Paloise, arriva à Cognac l'an dernier après un court transit par Paris. Excelle à varier le jeu, lance aussi bien ses trois-quarts qu'il part avec ses avants en des démarrages fulgurants. Ne se trouve jamais en difficulté, car il a de la tête.

SAVIN René

Troisième ligne aile droit, 25 ans, 1 m. 70, 86 kg. International junior, vient des minimes de Cognac et n'a jamais quitté ce poste de troisième ligne, où il opère à la manière de Jean Prat : toujours à l'affût des moindres occasions, sans pour cela négliger de pousser en mêlée et de venir à la touche prêter main-forte.

BIENES René

Troisième ligne centre, 31 ans, 1 m. 83, 86 kg. 28 fois international, l'âme de son équipe, qu'il a façonnée à son image : courageuse et combative. Il vint à Cognac en 1946, non comme rugbyman, mais comme athlète. Il avait joué quelques matches à Graulhet comme trois-quarts aile. Magnifique animateur de club.

PUISSANT F.

Troisième ligne aile gauche, 25 ans, 1 m. 78, 83 kg. Lui aussi débuta aux minimes de Cognac, ne quitta jamais le club charentais. Fit toujours partie du paquet d'avants, très rapide, très musclé, il se met toujours en vedette par sa résistance. Contre Lourdes, il tint la dragée haute à Manterola, c'est une référence !

LAGRANGE Jean

Deuxième ligne droit, 25 ans, 1 m. 80, 90 kg. International B. Il est indiscutablement le meilleur spécialiste français de l'heure à la touche; il s'est beaucoup amélioré depuis son arrivée à Cognac, en 1950. Dans le jeu ouvert, il est aussi brillant et, en mêlée, il cale son paquet avec son ami Porchier. Très belle détente.

PORCHIER R.

Deuxième ligne gauche, 24 ans, 1 m. 86, 109 kg. Le digne partenaire de Lagrange, qu'il seconde bien à la touche. S'est surtout spécialisé dans la confection des mêlées rapides sur touche ; en raison de son grand poids, il est utilisé souvent comme bélier pour désagréger le paquet opposé. Doit travailler son jeu à la main.

ROBERT Francis

Pilier droit, 29 ans, 1 m. 67, 78 kg. Ancien junior de Cognac, un des meilleurs atouts de « choc » de son XV ; toujours à la pointe de l'action, infatigable, au souffle inépuisable, ne plie jamais en mêlée, bien qu'il n'atteigne pas les 80 kilos, chiffre à priori minimum pour un première ligne. Domina l'international Buzy.

TISSANDIER P.

Talonneur, 37 ans, 1 m. 67, 74 kg. Le vétéran de l'équipe, annonce sa retraite périodiquement, mais ne met jamais cette « menace » à exécution ! Depuis qu'il joue, il a rencontré les meilleurs spécialistes de France et s'est toujours comporté très honorablement. Chose curieuse : il effectua toute sa carrière comme talonneur.

ROUBY Crescen

Pilier gauche, 29 ans, 1 m. 82, 92 kg. Le plus lourd de la première ligne charentaise, mais non le moins alerte et le moins brillant. En touche ou en mêlée, il fait preuve d'une force herculéenne et d'une volonté telles que les plus robustes et les plus réputés plient toujours devant lui. A pratiqué aussi en deuxième ligne.

ARRIZABALAGA

Depuis l'année dernière, il n'entraîne plus l'équipe, étant trop absorbé par ses occupations professionnelles hors de Cognac. Mais ce fut lui qui, pendant quatre ans, depuis son départ du Biarritz Olympique, en 1949, anima la préparation des joueurs charentais en payant de sa personne aux entraînements et sur le stade.

NICE-MARSEILLE (2-1). Voyez quelle inquiétude se lit dans le regard du demi centre de Nice, Poitevin, qui, placé entre les deux meilleurs avants de Marseille, Ben Barek et Andersson (9), n'a pu empêcher la « Perle Noire » de dévier le ballon de la tête. Carniglia (à dr.), qui s'était replié en défense, est, lui aussi, anxieux. Mais Marseille ne pourra pas conclure.

Deux des quatre joueurs marocains de cette finale sont aux prises. L'aîné, Ben Barek, a réussi à shooter malgré l'opposition de son cadet, Mahjoub. La défense de Nice est sur ses gardes puisque Poitevin (à g.) et Ben Nacef (2) se trouvaient à proximité. Ben Barek donna de bonnes balles à ses partenaires, mais il ne put, contrairement à son plus cher désir, enlever la finale.

LES NIÇOIS, BIEN PLUS ARDENTS, ONT "CUEILLI A FROID" LES MARSEILLAIS

FINALE DE LA 37e COUPE DE FRANCE. Dimanche 23 mai 1954, au stade de Colombes. OLYMPIQUE GYMNASTE CLUB DE NICE (Hairabedian, Ben Nacef, Gonzalès, Cuissard, Poitevin, Mahjoub, Ujlaki, Antonio, Carniglia, Fontaine et Nuremberg) bat OLYMPIQUE DE MARSEILLE (Angel, Gransart, Salem, Mésas, Johannsson, Rossi, Palluch, Ben Barek, Andersson, Scotti et Mercurio), par 2 BUTS à 1. Temps couvert, puis ensoleillé en deuxième mi-temps, vent faible. Bon arbitrage de M. Harzig. 56.803 spectateurs, 19.958.004 francs de recette. Instituée le 15 janvier 1917, l'épreuve porta d'abord le nom de Charles Simon, président-fondateur du C.I.F., mort au champ d'honneur, et devint Coupe de France après l'armistice de 1918. Six fois remportée par Marseille (recordman des victoires) en 1924, 26, 27, 35, 38 et 43, elle l'a été deux fois par Nice (1952-54).

par **Lucien GAMBLIN**

L'O. G. C. Nice vient de remporter la Coupe de France pour la seconde fois et malgré les difficultés accusées par son équipe en seconde mi-temps. Il faut reconnaître que son succès fut mérité : les joueurs azuréens ont produit le meilleur football au cours d'une rencontre qui ne prendra pas place parmi les « grandes finales ».

Le onze de Nice, dimanche à Colombes, a confirmé ce que l'on pensait de lui par rapport à la formation de Marseille. Plus d'équilibre, non seulement dans la répartition des valeurs, mais dans la production. Et aussi une meilleure connaissance des moyens à employer pour combattre l'opposition. On s'attendait à ce que les Marseillais cherchent à confondre l'ordonnance supérieure du jeu des Niçois par des coups de boutoir, et profiter de la situation pour marquer par l'intermédiaire de leur canonnier Gunnar Anderson. Mais on ne s'attendait pas à ce que les joueurs phocéens, réputés pour leurs attaques ou contre-attaques soudaines et rapides, se montrent pour la plupart lents, indécis et maladroits. Des hommes comme Mésas, Rossi, Mercurio, ne furent jamais dans la course. Ils apparaissaient sans jambes, sans ressort et d'une complète méconnaissance du jeu.

UNE DEFAILLANCE FATALE

Furent-ils dépassés par l'importance du résultat ? Furent-ils à ce point dépaysés par le terrain glissant qu'ils ne trouvèrent jamais ni leur équilibre, ni leur place et furent réduits à jouer les utilités ? Nous ne pouvons donner exactement les raisons de leur défaillance. Et celle-ci, ce n'est pas douteux, fut fatale à leur équipe. D'autant plus que dans le camp adverse, deux joueurs (Cuissard et Mahjoub) opèrent aux mêmes places de demi ailes, avec un rare brio.

De ce fait l'attaque niçoise, remarquablement étayée par les dits Cuissard et Mahjoub, fut beaucoup mieux approvisionnée que celle des Marseillais. Elle put, presque à son aise, concevoir et exécuter des actions offensives qui, neuf fois sur dix, affolaient les défenseurs phocéens, livrés à eux-mêmes ou presque par l'insuffisance de leurs demis ailes.

EN 10 MINUTES LE MATCH ETAIT JOUE

Plus prompts à utiliser le ballon, moins impersonnels et plus rapides, les avants niçois ont gagné le match dans les dix premières minutes. Ils attaquèrent franchement dès le coup d'envoi, et comme un boxeur cueilli a froid, le onze marseillais encaissa deux coups dont il ne se remit jamais. Ce furent les deux buts marqués par Nice (5e et 10e minutes), le premier par Nuremberg, le second par Carniglia. Nous ne dirons pas avec la complicité du portier marseillais Angel, cela serait injuste, mais nous n'hésitons pas à dire qu'avant le coup de tête de Nuremberg, Angel devait sortir pour intercepter le centre donné par Ujlaki et empêcher la reprise et que sur le shot de Carniglia il eut une hésitation qui lui fut fatale.

Deux buts d'avance en finale de Coupe c'est un handicap mortel. Et l'on pensait que les Niçois allaient augmenter leur avance, tant ils opéraient avec facilité, devant des adversaires médusés. Antonio et Mahjoub manquèrent deux buts « tout faits » et ce fut le repos.

ERREUR DE TACTIQUE NIÇOISE

Dès la reprise, les Niçois, qui sans doute avaient reçu la consigne de tout faire pour conserver leur avantage, procédèrent tout différemment. Mahjoub, blessé, occupait le poste d'ailier gauche, et Nuremberg, promu demi gauche, jouait en réalité troisième arrière. Résultat : les Marseillais, moins inquiétés en défense, attaquèrent avec plus de conviction et réussirent un but qui affola les Azuréens.

Le sort du match, cependant, ne paraissait pas en jeu. Gonzalès, Ben Nacef, Poitevin et surtout Cuissard, qui domina le lot des vingt-deux joueurs, de la tête et des épaules, réussirent à empêcher l'égalisation. Jusque dans les toutes dernières minutes du match, Nice put vivoter sur son but d'avance.

SCOTTI POUVAIT METTRE LES EQUIPES A EGALITE

Il ne restait plus qu'un nombre limité de minutes à jouer, Marseille attaquait en masse, jouant le tout pour le tout. Salem, Gransart figuraient dans la ligne d'avants, et Scotti en une occasion se trouva seul devant le but azuréen que Hairabédian avait déserté. Hélas, le flegmatique Scotti envoya le ballon au-dessus de la barre. Puis, à trois reprises séparées par un temps de secondes, Gonzalès, Poitevin et Carniglia sauvèrent le but in-extremis. Un shot marseillais frappa même le dessous de la barre transversale.

In-extremis, Marseille avait manqué de chance. Mais répétons-le, le succès de l'équipe niçoise ne peut être discuté. Seuls des impondérables pouvaient réduire l'avantage chiffré des Niçois qui ont fourni le meilleur football et pratiqué selon les principes les plus orthodoxes.

CUISSARD LE PLUS BRILLANT

Si des joueurs comme Gonzalès, Ujlaki, Carniglia et Mahjoub, ces deux derniers en première mi-temps, ont fourni un excellent match, si un Johansson, un Ben Barek ont tenté et parfois réussi à contre-balancer les actions de leurs opposants, un homme domina l'ensemble des deux formations : le demi aile niçois Cuissard.

D'un bout à l'autre de la partie Cuissard fut en évidence. Il servit ses partenaires avec une précision rare et une constance remarquable. En attaque, il créait le trou. En défense, il colmatait les fissures et toutes ses interventions avaient des effets positifs.

Antoine Cuissard est candidat retenu pour les équipes de France qui joueront contre la Belgique le 30 mai à Bruxelles et le mois prochain en Suisse.

Le reportage photographique de la finale de la Coupe de France a été exécuté par A. RICHOU - R. ROBERT D. GUYOT

M. René Coty, président de la République, remet la Coupe de France à Cuissard, capitaine de l'équipe victorieuse, qui réalise enfin son rêve.

Se lançant en avant, jambe tendue, le demi centre de Marseille, Johansson, s'oppose à une percée de Mahjoub. A dr. : Mésas qui se repliait en défense.

ILS ONT RAMENE LA COUPE A NICE

HAIRABEDIAN B.

Gardien de but, 23 ans, 1 m. 75, 71 kg. Formé à l'O.G.C. Nice. Gardien de l'équipe de France militaire quand il fut remarqué par les dirigeants azuréens. Eprouva des difficultés à s'imposer sur la promenade des Anglais. Souple, doué d'une excellente détente, il a réalisé une excellente saison dans la cage niçoise.

BEN NACEF M.

Arrière droit, 28 ans et demi, 1 m. 75, 75 kg. Il est revenu à Nice après une saison à Cannes. Ben Nacef a détrôné le titulaire du poste, l'international Huguet et a convaincu l'entraîneur Berry en raison de sa rapidité d'exécution et de sa vitesse de course. Défenseur sobre et efficace, du genre « déblayeur ».

GONZALES César

Arrière gauche, 27 ans et demi, 1 m. 75, 73 kg. Argentin. Ce footballeur importé se plut immédiatement dans notre pays et manifesta le désir d'être naturalisé. C'est maintenant chose faite. Doué d'un bon dégagement, très vite dans l'interception, Gonzales, qui joue des deux pieds, a tenu aussi le poste de demi centre.

CUISSARD A.

Demi droit, 30 ans, 1 m. 79, 76 kg. Transféré de Saint-Etienne à Cannes pour le compte de Nice (7 millions), il dut confondre les détracteurs qui le prétendaient « fini ». Cuissard a retrouvé maintenant la pleine possession de ses moyens et a attiré de nouveau l'attention des sélectionneurs. Retenu pour la Coupe du monde.

POITEVIN Guy

Demi centre, 26 ans et demi, 1 m. 74, 73 kg. Produit de Lille, il compense son manque de technique par une activité inlassable et un marquage étroit de l'avant centre adverse. Poitevin se distingue aussi par son souffle et sa frappe de balle puissante et précise. Il s'est bien comporté cette saison

MAHJOUB Abder

Demi gauche, 24 ans, 1 m. 78, 76 kg. Appartient au Racing, qui l'a prêté en échange de Courteaux. Est le footballeur français dont on parle le plus actuellement. Comparé à Ben Barek, il en a l'aisance, la classe et la désinvolture. Mahjoub est considéré en ce moment comme le meilleur demi aile français.

UJLAKI Joseph

Ailier droit, 26 ans et demi, 1 m. 72, 69 kg. « Banni » de l'équipe de France par les sélectionneurs, s'est efforcé, au cours des derniers matches de championnat, de prouver que ceux-ci avaient eu tort, mais n'est pas parvenu à ses fins. Sa classe intrinsèque et sa technique exceptionnelle en font une vedette.

ANTONIO Emile

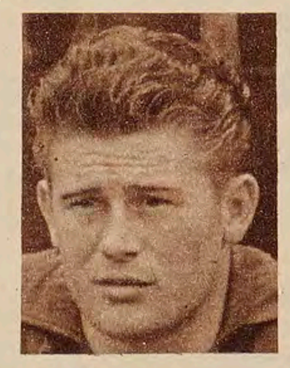
Inter droit, 26 ans, 1 m. 68, 70 kg. Vient du F.C. Sète. Attaquant du genre « battant », il a montré souvent une rudesse excessive, mais semble s'être tempéré au détriment, toutefois, de son rendement sur le terrain, car ses performances dans le championnat furent assez moyennes dans l'ensemble.

CARNIGLIA Luis

Avant centre, 36 ans, 1 m. 68, 70 kg. Ce vétéran de la légion étrangère du football français (il est Argentin) emmenait la ligne d'attaque de l'équipe amateur de l'O.G.C. Nice qu'il faisait bénéficier de son expérience et de son jeu clairvoyant. L'entraîneur Berry pensa qu'il réussirait aussi bien chez les « pros »...

FONTAINE Just

Inter gauche, 20 ans et demi, 1 m. 70, 70 kg. La révélation 53-54. Son ascension fut l'une des plus rapides qui se puisse concevoir. Le jeune et brillant inter azuréen a cependant accusé la fatigue de ses durs efforts lors de ses dernières « sorties » en championnat. Bon tireur, il est retenu pour la Coupe du monde.



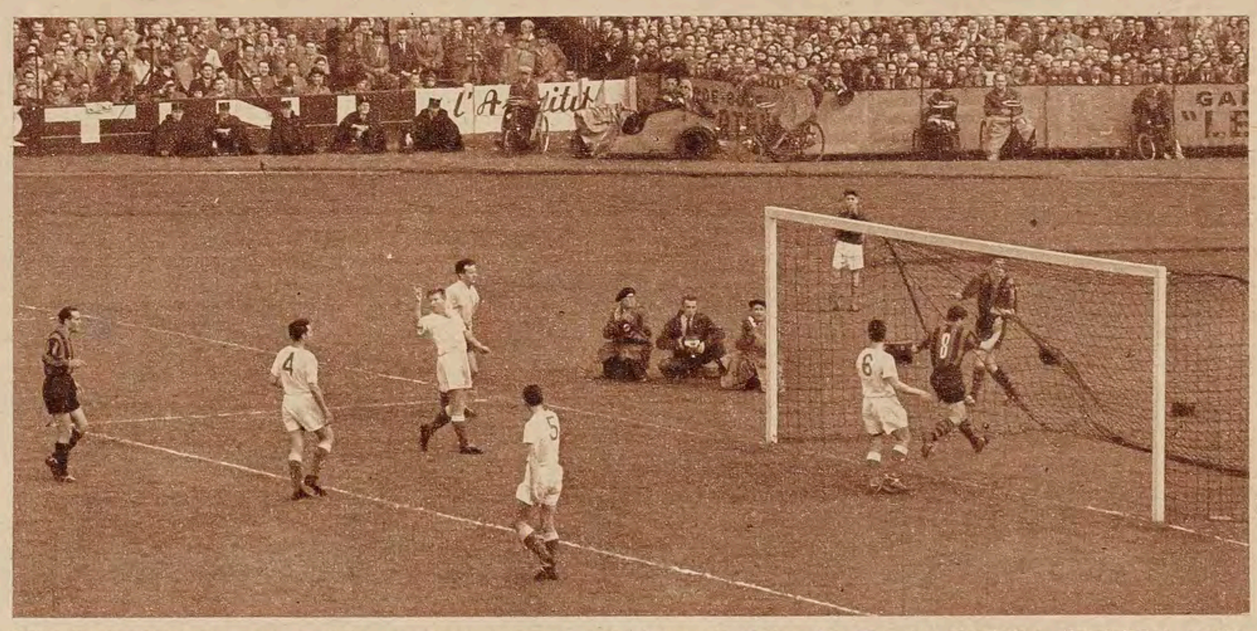
NUREMBERG V.

Ailier gauche, 22 ans et demi, 1 m. 73, 71 kg. Signa à l'O.G.C. Nice comme amateur. Ce jeune Luxembourgeois a exactement le style des footballeurs du Grand-Duché : il est vif et fonce droit au but. Sa vitesse d'action et son tir lui ont permis d'être l'un des meilleurs buteurs de son équipe en Coupe.

BERRY Georges

Après avoir conduit Lille au titre de champion de France en 1946, il alla poursuivre en Belgique sa carrière d'entraîneur. Revenu en France en juillet dernier, il a bien réussi, puisqu'il a amené son équipe de Nice en finale de la Coupe. Il a rétabli cette saison dans le onze azuréen la discipline indispensable.

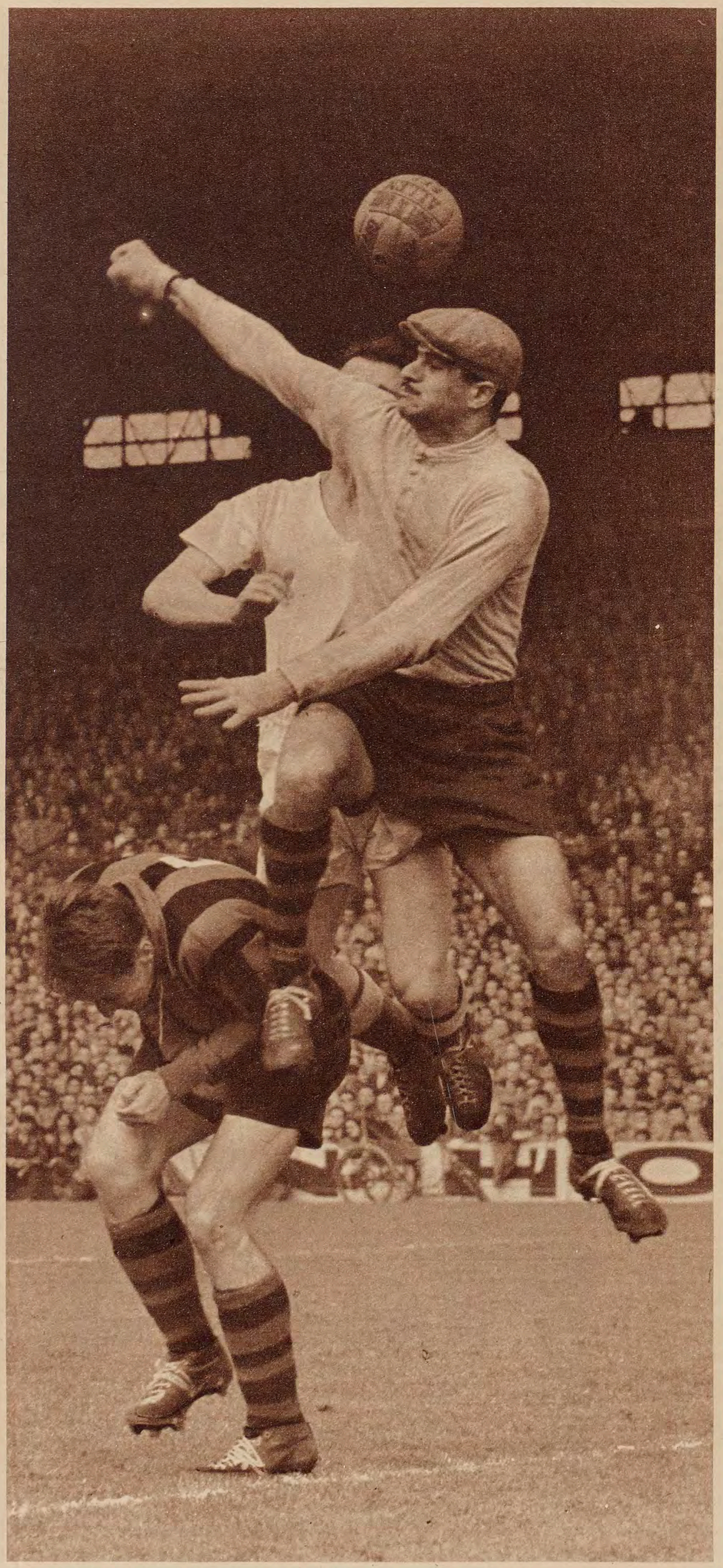
NICE : 1 ; MARSEILLE : 0. Le premier but de Nice après 6' de jeu. Cuissard a passé à Fontaine, qui a centré. Angel (à terre) a manqué la balle, et Nuremberg marque de la tête. De dos : Mesas (6), Gransart (2).



BUT REFUSE ! Le onze de Nice se verra refuser ce but par l'arbitre M. Harzig. Fontaine (invisible) avait marqué de la tête, et Antonio « assure » le point en force. A gauche : Gransart, devant Angel, proteste.

NICE : 2; MARSEILLE : 0. Sur une action de Cuissard (invisible), le Niçois Carniglia (invisible lui aussi), a shooté des 18 mètres à la onzième minute. Angel (à terre) a plongé vainement. De dos : Johansson (5).

NICE : 2; MARSEILLE : 1. Le but d'Andersson (55') qui permit à Marseille de réduire le score. Andersson (9) a dribblé Poitevin et tiré. Hairabedian est battu. De dos : Gonzales (3), Palluch (7) et Poitevin (5).



Le leader d'attaque de Marseille, Andersson (en partie masqué), qui fut le meilleur joueur de l'équipe phocéenne, charge le goal de Nice, Hairabedian (qui a dégagé du poing) devant l'Azuréen Poitevin qui se baisse.

CES MARSEILLAIS ONT ECHOUE EN FINALE

ANGEL Pierre

Gardien de but, 30 ans, 1 m. 72, 72 kg. Le « globe-trotter » du football français. A fait admirer ses talents qui sont grands à Reims, Nancy, Strasbourg, Nice, Besançon, Colmar et Lille avant de venir garder la cage de l'O.M. Goal spectaculaire, il séduit les Marseillais. A concédé seulement 8 buts en Coupe.

GRANSART M.

Arrière droit, 24 ans, 1 m. 77, 77 kg. A toujours joué à l'O.M. L'un des « comingmen » actuels. Le Racing a les yeux fixés sur lui et voudrait acquérir ce défenseur puissant et efficace. Vite, robuste et sachant contre-attaquer, a le type même du défenseur moderne. Un peu plus de constance en ferait un international.

SALEM Ben Miloud

Arrière gauche, 33 ans, 1 m. 73, 75 kg. A toujours joué à l'O.M. Acrobatique, il rebondit parfois comme la balle... Sa souplesse extraordinaire, sa rapidité et ses qualités physiques remarquables impressionnent l'ailier adverse. Salem n'est à aucun moment battu d'avance et on l'a vu dégager des balles « impossibles ».

MESAS Barthélémy

Demi droit, 23 ans, 1 m. 72, 71 kg. A toujours joué à l'O.M. Nourrit l'ambition de tenir sous le maillot blanc le rôle qui fut celui de Bastien avant guerre. Très actif, courageux, il allie à un souffle inépuisable une frappe de balle excellente. Mésas est un élément utile, à qui Roessler a trouvé sa meilleure place.

JOHANSSON G.

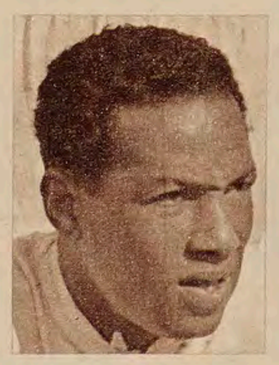
Demi centre, 30 ans, 1 m. 78, 75 kg. N'a connu qu'un seul club en France : l'Olympique de Marseille. Ce footballeur de classe, au style sobre et clairvoyant, est un de ces éléments prépondérants dont on ne parle pas suffisamment. Intraitable sur l'homme, Johansson donne aussi des balles précises à ses attaquants.

ROSSI Gabriel

Demi gauche, 24 ans, 1 m 76, 74 kg. A toujours joué à Marseille. Une « découverte » de Roessler. A mis un certain temps à s'imposer au sein de l'équipe professionnelle. Figure maintenant parmi les titulaires grâce à son sens du football et à sa touche de balle délicate. Joueur neuf, il pratique avec cœur.

PALUCH Jean

Ailier droit, 30 ans, 1 m. 78, 78 kg. A joué à Reims, au Havre, à Rouen, à Monaco et à Lyon. Formé à l'école de Reims, il n'en a toutefois ni la finesse, ni la technique élégante. En revanche, il appuie son jeu sur une force de pénétration, une puissance d'action et une frappe de balle remarquables.



BEN BAREK Larbi

Inter droit, 38 ans, 1 m. 75, 73 kg. Débuta à l'O.M. et joua aussi au Stade Français et à l'Atlético de Madrid. La « perle noire » a montré cette saison qu'il restait un footballeur de grande classe. S'il n'a plus sa vivacité ni sa spontanéité d'il y a quelques saisons, le Marocain a conservé sa science du football.

ANDERSSON G.

Avant centre, 25 ans, 1 m. 72, 72 kg. L'O.M. est son seul club français. C'est le meilleur footballeur pratiquant sur notre sol. Andersson est ce qu'on appelle un « crack ». Il possède à la fois une technique remarquable et des qualités de « battant » exceptionnelles. Ennemi n° 1 des demis centre.

SCOTTI Roger

Inter gauche, 29 ans, 1 m. 71, 68 kg. Débuta à l'O.M. Ce joueur au métier sûr fait passer les « effets » et la recherche du spectacle au second plan. Avant tout, compte pour lui l'efficacité et la précision. Très maître de lui, calme et pondéré, c'est le « constructeur » de la ligne d'avants phocéenne.

MERCURIO Fr.

Ailier gauche, 24 ans, 1 m. 70, 69 kg. Convoité par Lyon, c'est en définitive à Marseille qu'il s'est fixé. Inter repenti, il est devenu avant de pointe depuis le retour de Scotti en attaque. Roessler a su exploiter les dons réels de cet élément dynamique pour lequel le football était avant tout un délassement.

ROESSLER Henri

Ex-joueur pro de Strasbourg, de Reims et du Red Star, c'est un homme rude pour lui-même comme pour les autres. Après avoir, durant plusieurs saisons, dirigé le Stade de Reims, il émigra à Marseille, où il se plait. Peu bavard, c'est, malgré les apparences, un cœur très sensible. Il est très superstitieux.

OUI ! ROESSLER, C'EST LA COUPE !

par André CHASSAIGNON

« Yèèèè ! »

Il y avait cinquante-cinq minutes, mi-temps non comprise, que les supporters de Marseille attendaient de pousser ce cri, de s'en délivrer.

Instantanément, après cette onomatopée rugie par 30.000 poitrines au moins sur les 56.803 qui respiraient dans le stade, les klaxons se mirent à vrombir, les drapeaux blancs et bleus à s'agiter et ceux qui, l'instant d'avant rêvaient d'une belle finale sud-américaine avec coups de pistolets tirés pour dramatiser la situation se reprirent à espérer.

Les 26.803 autres, eux, commencèrent de trembler. Ils avaient trouvé excellent le gag du début, la répétition narquoise de la finale 1952 : premier but marqué par Nuremberg, deuxième but marqué par Carniglia. Comme devant Bordeaux, à cela près que Marseille n'avait pas intercalé un shot vengeur entre ces deux coups d'éclat.

Seulement, tout de suite après, ils cessèrent de comprendre. Au lieu de profiter de cette avance pour foncer, foncer toujours, les Niçois se mettaient à jouer la défensive comme un qui a gagné à la loterie et tient à assurer ses vieux jours en ne gaspillant pas le magot. Et pendant ce temps, les Marseillais s'échauffaient, pareils à ces vieilles troupes qui savent bien que les guerres se gagnent dans le dernier quart d'heure.

SOYEZ FAIR-PLAY
ET GAGNEZ
LA COUPE
Perrier

Malheureusement, le temps que les Marseillais s'échauffaient pendant que les Niçois défendaient, cela se mit à ressembler à quelque chose de très ennuyeux. Les supporters niçois n'étaient pas assez nombreux pour créer l'ambiance, les supporters marseillais, le souffle coupé, se taisaient. Jusqu'au moment où...

— Yèèè !

Andersson venait de marquer. A vrai dire, il aurait dû marquer bien avant, mais ne chicanons pas sur les détails. La finale redevenait colorée, chaude, vivante. Une vraie finale de Coupe de France pimentée d'une course contre la montre pour le but égalisateur.

— Mar-seil-le ! Mar-seil-le !

Le public hurlait. Les Marseillais faisaient enfin le forcing. Les Niçois faisaient la moue. Palluch tira au-dessus de la barre. Carniglia détourna de la tête un but qui allait battre Hairabédian. Scotti tira dans les mains du goal niçois.

— Mar-seil-le ! Mar-seil-le !

Rien à faire. Marseille, qui avait eu la chance avec lui pendant toute la Coupe, voyait cette capricieuse se détourner à l'instant capital. On n'a pas idée aussi de proclamer avant le match que la Coupe a été gagnée contre Reims et de vexer ainsi onze joueurs niçois dont Gonzalès qui a l'épiderme sensible !

— Ils avaient gagné ! Ils avaient gagné ! Et nous alors, on ne comptait pas ?

Dans le vestiaire, devant la belle coupe d'argent posée sur une table, Gonzalès exhalait sa satisfaction d'avoir donné une leçon à ces trop sûrs d'eux. Georges Berry ne disait rien, mais n'en pensait pas moins.

Dans le vestiaire d'à côté, les Marseillais, silencieux, quittaient leurs équipements.

— Pas de chance, disait Ben Barek très calme. Je ne pensais même pas aller jusqu'en finale... le jour décisif, tout a craqué. Si nous avions égalisé !... Enfin, il nous reste l'espoir...

Mot magnifique pour un joueur de 40 ans !

Près de lui, Roessler, effondré sur un banc, avait les larmes aux yeux. Un maillot noir et rouge se dressa devant lui. C'était Cuissard.

— Je suis désolé pour vous, dit-il.

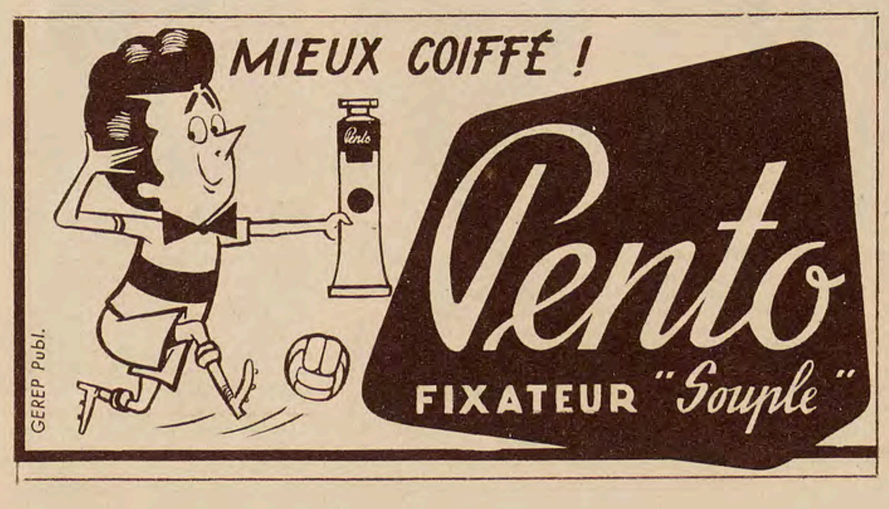
L'entraineur de l'O. M. se leva et sourit malgré son chagrin.

— Moi, je suis content pour vous. C'est la Coupe, mon vieux !

Puis il se rassit. Il n'avait pas le courage d'en dire plus. Et d'ailleurs, qu'aurait-il pu ajouter d'autre que ce : « C'est la Coupe, mon vieux ! » qui résumait tout ?

Les défenseurs de Nice, groupés devant la cage d'Hairabedian, firent feu de tout bois pour protéger leurs filets. Ic
Nacef, par un spectaculaire retourné, dégage son camp devant le Marseillais Mercurio qui paraît impressionné par l'av

L'équipe de Nice a renouvelé sa victoire de 1952, et elle effectue le classique tour d'honneur sous les applaudissemen
Carniglia et Nuremberg qui réussirent l'exploit de marquer les deux buts de leur onze. Les supporters azuréens, entho



N° 460 du 24 mai 1954

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Trois phrases de M. Gaston Barreau ont rendu à ANDRÉ STRAPPE son shot... et sa place en équipe de France

EN cette époque de recensement, les amateurs de statistique ont pu s'en donner à cœur joie avec la victoire du L.O.S.C. en championnat de France :

— La meilleure défense de France, c'est incontestable, mais ne me parlez pas de l'attaque ! Il n'y a pas de quoi être fier! 49 buts en 34 matches dont 4 marqués contre leur camp par des joueurs adverses ! Il est vrai que Strappe n'a toujours pas obtenu le pavillon qu'on lui avait promis pour loger sa femme et ses 4 enfants (1) et que cela explique peut-être son manque d'enthousiasme !...

On étonnerait bien les médisants — ceux qui voient le mal partout — en leur révélant que Strappe, capitaine du L.O.S.C., successeur de Baratte dans la faveur populaire, n'a plus la moindre intention de quitter son club, et on les surprendrait bien plus encore en leur disant que l'agent psychologique de la victoire de Lille c'est... M. Gaston Barreau, sélectionneur de l'équipe de France.

Pourtant les faits sont là. Du 23 août au 4 avril, André Strappe, leader d'attaque de Lille, a marqué 7 buts en 29 matches; du 15 avril au 16 mai, en 5 matches, il en a marqué 6 sur les 10 réussis par Lille, 2 contre Roubaix (victoire de Lille 3-0); 1 contre les Girondins (victoire de Lille 1-0); 2 sur 3 contre Reims (victoire de Lille 3-0); 1 sur 3 contre Nancy après avoir « offert » le deuxième à Douis (victoire de Lille 3-0).

L'explication est simple. Au soir du match France B-Italie B à Rome, le 10 avril, M. Gaston Barreau, homme pondéré et réputé pour son calme, porta sur Strappe un jugement définitif : « Strappe m'a fait songer à Baratte déclinant. Ce n'est plus un inter et ce n'est pas un demi. Il a perdu toute efficacité et tout sens du but.»

Strappe, qui est du genre silencieux, ne dit rien, ne protesta pas, mais il comprit. Après son dernier match en équipe de France A contre l'Eire, on avait porté sur lui une appréciation d'une dédaigneuse indulgence : « Strappe ? Il a été très utile... » Les trois phrases coupantes de M. Barreau l'éliminaient radicalement de l'équipe appelée à disputer la Coupe du Monde.

Il lui restait six semaines pour prouver que M. Barreau se trompait. Le 15 avril, le L.O.S.C. jouait contre Roubaix. Six semaines plus tard, Strappe était redevenu l'avant centre n° 1 de France, et sa place au centre de l'attaque tricolore en Suisse est indiscutée.

Les responsabilités d'un capitaine

Ce brusque sursaut d'un grand joueur, fouaillé dans son amour-propre, paraîtrait donner raison à ceux qui exprimèrent (à voix basse) l'avis que le champion nordiste tenait quelque rancune à ses dirigeants de ne lui avoir pas procuré l'habitation qu'ils lui avaient promise pour qu'il n'émigrât pas à Nice durant l'inter-saison. C'est une supposition injurieuse pour l'homme et pour le sportif. André Strappe sait que M. Henno a fait ce qu'il a pu, et s'il lui rappelle sa promesse, il sait aussi qu'il n'est pas facile de trouver une maison libre dans une ville surpeuplée. Il n'y a plus aucun différend entre Strappe et son club.

La vérité est beaucoup plus simple et plus nuancée.

Baratte, parti pour Aix-en-Provence, Strappe se trouva promu capitaine d'un team très jeune. Douis, qui avait dix-huit ans, en était à sa première année de professionnalisme. Vincent manquait de stabilité et ne la trouvera sans doute pas avant d'avoir atteint sa maturité physique. Strappe lui-même avait à faire oublier son prestigieux prédécesseur. Lourde tâche.

Strappe la résolut aussi mal que possible

— J'ai voulu trop bien faire, convient-il aujourd'hui. J'ai voulu être partout et, finalement, je n'ai été nulle part. Ça n'a pas rendu.

De fait, le nouveau chef du L.O.S.C., qui joua d'ailleurs inter au début de la saison, accentua le caractère défensif de ce poste et joua replié plus qu'il n'aurait dû. Au lieu d'entraîner une attaque juvénile vers les buts adverses, il songeait surtout à parer à ses défaillances probables. Tout naturellement son rendement en buts marqués s'en ressentit.

Je n'ai pas voulu imiter Baratte

On aurait pu penser que Cheuva, l'entraîneur de Lille, avait conseillé cette tactique. C'eût été une erreur. Ce fut Strappe lui-même qui choisit ce style de jeu.

Pour imiter Baratte ? Pas du tout.

— Je n'y pensais pas, dit Strappe. Mais j'étais capitaine, responsable de l'équipe, et il me semblait que ce serait mieux ainsi. Je me suis trompé, voilà tout. J'ai reçu plus de critiques que de félicitations, et les critiqueurs avaient raison, je m'en suis rendu compte le 11 avril.

Le 11 avril, c'est-à-dire après avoir lu dans la presse le jugement de M. Barreau sur son comportement à Rome.

Pourtant, au cours de ce match qui se termina sur un score nul, 0-0, Strappe avait pensé qu'en jouant en défense, il pouvait être utile. Utile comme au Parc des Princes contre l'Eire, où il avait consciencieusement joué les « récupérateurs de ballons perdus ».

— J'ai joué très en retrait avec Derreudre, et je n'ai jamais été en posture de marquer, expliqua-t-il par la suite, mais je pense qu'il ne fallait pas se découvrir sous peine d'aller à la catastrophe.

Lorsqu'on pense au match qui se jouait à la même heure contre l'Italie à Colombes, un tel sentiment est évidemment compréhensible.

Après Berne, ...Lille

Seulement, « utile » à Colombes, « utile » à Rome, « utile » au L.O.S.C., Strappe perdait sa raison d'être dans une équipe nationale, qui n'attend pas après les défenseurs et qui a besoin de marqueurs plus que d'utilités.

Ce fut la petite phrase : « Strappe n'a plus le sens du but », qui déchira le voile.

D'autres éléments intervinrent, naturellement. En une saison, l'attaque de Lille s'était aguerrie, adaptée. L'amélioration de ses voisins directs, de Douis en particulier, permettait à Strappe, redevenu avant centre de prendre plus de risques. Mais avant tout, il y eut M. Gaston Barreau, responsable bien involontaire d'un titre national que Lille eût peut-être laissé échapper si Strappe n'avait brusquement compris qu'il ne porterait plus le maillot tricolore s'il continuait à jouer ainsi.

Désormais, et le championnat victorieusement fini, Strappe ne songe plus qu'à cette Coupe du Monde, à laquelle il faillit ne pas participer, et qu'il jouera à coup sûr. Après... Eh bien ! après, il ne sera pas question de Strappe lorsqu'on parlera des mutations sensationnelles. L'avant centre de Lille restera à Lille. Il est Nordiste. Il y a fait toute sa carrière. Il est roi à Bully, son pays natal, où il débuta avant de porter les couleurs du L.O.S.C. L'expérience de Baratte, à Aix-en-Provence, lui a prouvé qu'on était encore mieux chez soi qu'ailleurs. Il est un des joueurs les mieux payés de France, et il peut en profiter pendant trois ans encore, avant que les nouvelles mesures du Groupement ne lui soient intégralement applicables. Reste le fameux logement qui fit couler tant d'encre. Ce n'est pas une question insoluble, et M. Henno lui doit bien de la résoudre.

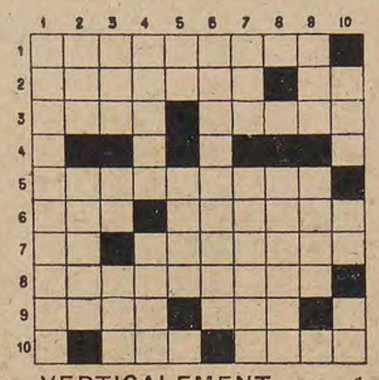
(1) Voir *Miroir de la Vie*, n° 419.

André Strappe a été porté en triomphe après avoir été le meilleur buteur de la fin du championnat de football de première divisino.

LES MOTS CROISÉS DE MAX FAVALELLI

PROBLEME N° 83

HORIZONTALEMENT. — 1. Ce vainqueur pourrait maintenant renverser le proverbe : « Pas de Suisse, pas d'argent ». — 2. Dota le cyclisme français d'un grand nombre de champions. En plus. — 3. Berceau anglais du football. Une chambre peut l'être sans être pour cela une chambre à air. — 5. Vaillant petit champion cycliste qui redeviendra peut-être « le nain jaune ». — 6. Sigle d'un organisme qui règne sur nos cyclistes. Jolie personne que pourraient rencontrer les alpinistes. — 7. Je ne finis jamais autrement. Celle de M. Martine a soulevé des polémiques. — 8. Réussit à affronter sans trop de dommages un redoutable Rémois. — 9. Perdit beaucoup à être végétarien. Au cœur de Véron. — 10. En selle. Tenue par ceux qui sont du côté du manche.



VERTICALEMENT. — 1. Apprit à faire des paniers en Normandie. — 2. Derrière la ligne. Le géant de Villeurbanne. — 3. Fut un brillant équipier rouennais. Sigle défendu par tous les sportifs de chez nous. Un mauvais coup à la boxe. — 4. Résultat d'un match dépourvu de tout intérêt. Fut un espoir du cyclisme luxembourgeois. — 5. Possessif. Ce bel athlète demeure un modèle pour les sportifs français. — 6. Une suffit à rendre célèbre Coste et Bellonte. — 7. A moitié abrité. Il y a celle du règlement. — 8. Excellent conducteur. — 9. donne un coup de pied. Si l'on y met bon ordre, sert à panser les plaies. — 10. Patty en fait plus d'un actuellement. Pronom. Tête de série.

SOLUTION DU PROBLEME N° 82

HORIZONTALEMENT. — 1. Gonzalès. — 2. Rue. Vapeur. — 3. Tripes. — 4. Us. Erie. Ez. — 5. Souron. Eté. — 6. Hour. — 7. Apre. Rend. — 8. Routier. Et. — 9. Dit. Rini. 10. Lys. Nègre.

VERTICALEMENT. — 1. Groussard. — 2. Ou. So. Poil. — 3. Net. Urruty. — 4. Rer. Et. — 5. Aviron. Ib. — 6. Lapin. Rein. — 7. Epée. Herne. — 8. Ses. Eon. Ig. — 9. Etude. 10. Ernzer. Tué.

LA MÉDECINE AU SERVICE DU SPORT

PAR LE DOCTEUR PHILIPPE ENCAUSSE

A propos de la respiration

DANS un article antérieur (N° 394 en date du 2 mars 1953) et qui était intitulé : « Apprends à bien respirer », j'ai eu l'occasion d'insister sur l'intérêt présenté par le nez comme filtre à air, calorifère et zône de départ de réflexes.

Bien des gens estiment que la respiration est un acte brutal pouvant s'accomplir soit par le nez, soit par la bouche, et nombreux sont ceux qui ne voient dans notre appendice nasal qu'un organe destiné à l'olfaction. Il a été démontré précédemment que ce n'était pas le cas. Retenons donc qu'il est bon que l'entrée de l'air se fasse, en général, par son intermédiaire plutôt que par celui de la bouche quand cela est possible. Il est des sports, en effet, où la respiration buccale est beaucoup plus pratique : la natation par exemple.

L'air qui passe par notre nez ou par notre bouche emprunte simplement un chemin pour se rendre à l'organe important et « délicat » qui se nomme le poumon. C'est au niveau des deux poumons que se passe l'acte principal de la respiration : l'absorption ou, plus simplement, la pénétration, dans notre organisme, de l'oxygène de l'air, et le rejet, hors de l'organisme, d'un autre gaz : l'acide carbonique.

Précisons, en passant, que l'air atmosphérique a une composition d'une fixité remarquable: pour 100 volumes il en contient, en effet, 20,9 d'oxygène et 79,1 d'azote. On n'y trouve que des traces d'acide carbonique. Par contre, dans l'air expiré, on ne trouve plus que 16 volumes d'oxygène, tandis que l'acide carbonique est passé à 4 pour 100 volumes. (Si, à l'aide d'un tube, vous soufflez dans un verre contenant de l'eau de chaux, vous verrez cette eau se troubler immédiatement par formation de carbonate de chaux et ce, par suite de la présence d'i CO_2 (acide carbonique) dans l'air expiré.

Le poumon peut être comparé à un sac divisé lui-même en une multitude d'autres sacs (lobules pulmonaires). Chaque lobule pulmonaire est subdivisé à son tour en petits compartiments (alvéoles). La surface interne des lobules est recouverte d'une « peau » (épithélium) excessivement mince, au-dessous de laquelle se trouve un abondant réseau de capillaires sanguins. Et, comme l'a fait remarquer le regretté physiologiste Hédon, le poumon réalise une vaste surface où l'air extérieur vient se mettre en contact avec une nappe sanguine très mince, mais très étendue. On a évalué approximativement le développement de la surface respiratoire à 200 mètres carrés ; la nappe sanguine, précise M. le professeur Hédon, en occuperait les trois quarts, soit 150 m2. Malgré le peu d'épaisseur de cette couche de sang, qui ne dépasse guère celle d'un globule rouge, sa surface est telle que les poumons contiennent plus d'un litre de sang et, en raison de la vitesse de la circulation pulmonaire, on doit comprendre que la masse de sang qui traverse l'appareil respiratoire dans un temps donné est extrêmement grande.

Le miroir des espoirs ★ Le miroir des espoirs

Jean-Pierre MARCELLE
(aviron)

ILS de l'ancien champion de France en « deux », Jean-Pierre Marcelle est né le 25 novembre 1935 à Reims Il mesure actuellement 1 m. 83 pour 80 kilos, mais sa croissance, assez difficile, a nécessité une attentive surveillance. C'est pour cette raison qu'il ne rame que depuis août 1953, directement en skiff, après seulement quelques sorties en canoe double avec des anciens des Régates Rémoises, société qui, ayant eu ses installations détruites pendant la guerre, ne dispose pas, hélas ! d'éléments actifs. Jean-Pierre Marcelle, qui est charcutier et travaille de 7 heures à 19 heures, effectue trois sorties par semaine, le soir, et une le dimanche. Depuis octobre, il vient tous les mois à Paris et monte en double avec Jean Séphériadès, qui le conseille et supervise le travail réalisé entre deux séances. Il a triomphé le 25 avril à Meaux et vient de se classer second derrière Henneré aux championnats de la Seine. Séphériadès a grande confiance en ses possibilités d'avenir.

Raymond ELENA
(cyclisme)

RAYMOND ELENA (avec un seul L) est né le 4 août 1931 à Tlemcen (Oran) et vit dans la métropole depuis 1946. Il vit avec sa femme et son enfant en bordure de la route nationale de la Penne-sur-Huveaune, à 15 kilomètres de Marseille. L'hiver, il est peintre en bâtiment. Avant de prendre une licence d'aspirant pour courir le National l'année dernière. il inscrivit son nom au palmarès de presque toutes les courses régionales et fut champion de Provence et champion de France militaire sur route en 1952. Ce routier sec et anguleux, au teint olivâtre, n'a jamais été aussi fort que cette année. Il a déjà remporté le Tour du Vaucluse, le Circuit Drôme-Ardèche et le Tour de Haute-Savoie. Par ailleurs, il termina dans le peloton de tête de Milan-San Remo, du Catox et du National, se classa quatrième du Circuit du Cher et s'illustra dans la deuxième étape du Midi Libre. Excellent grimpeur, rapide au sprint, dur au mal, Elena échoue quelquefois par excès de fougue. Petit défaut qui lui passera.

Claude ARNAIZ
(boxe)

DEPUIS sa victoire sur Warusfel, Claude Arnaiz est considéré comme l'espoir numéro un des poids mi-lourds français. Ce succès est d'autant plus significatif que Warusfel lui-même était un des plus sérieux éléments d'avenir. Né le 1er juillet 1931 à Angoulême, Arnaiz débuta dès l'âge de quinze ans chez Rivière, qu'il abandonna bientôt pour se fixer à Paris, sous la coupe de Lepesant, qui le façonna, utilisant au mieux ses remarquables qualités. Sa carrière amateur (72 combats, 67 victoires, dont 30 avant la limite) lui valut de nombreux titres : champion de France 52, champion militaire 52 et 53. Mais sa plus belle victoire fut celle remportée dans les « Golden Gloves ». Professionnel, il entra dans l'écurie d'Oquinarenne. Ses huit premiers combats se soldèrent par huit succès probants. Marié, père d'un petit garçon d'un an, Arnaiz a bon espoir de détrôner un jour Hairabedian, son chef de file et ami.

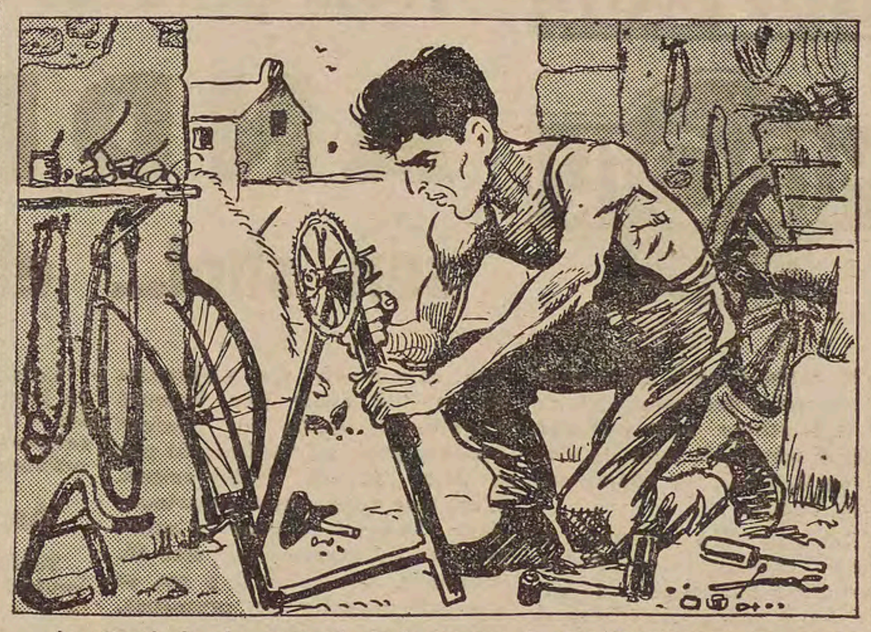
Léon BROUZENG
(rugby à XV)

NE le 11 septembre 1932 à Bayonne, Léon Brouzeng est le plus solide espoir de l'Aviron Bayonnais dans le domaine des avants. Ce solide gaillard de 87 kilos et de 1 m. 80 tient le poste de deuxième ligne depuis une saison dans le XV fanion du vieux club basque et il y a montré de grandes qualités.

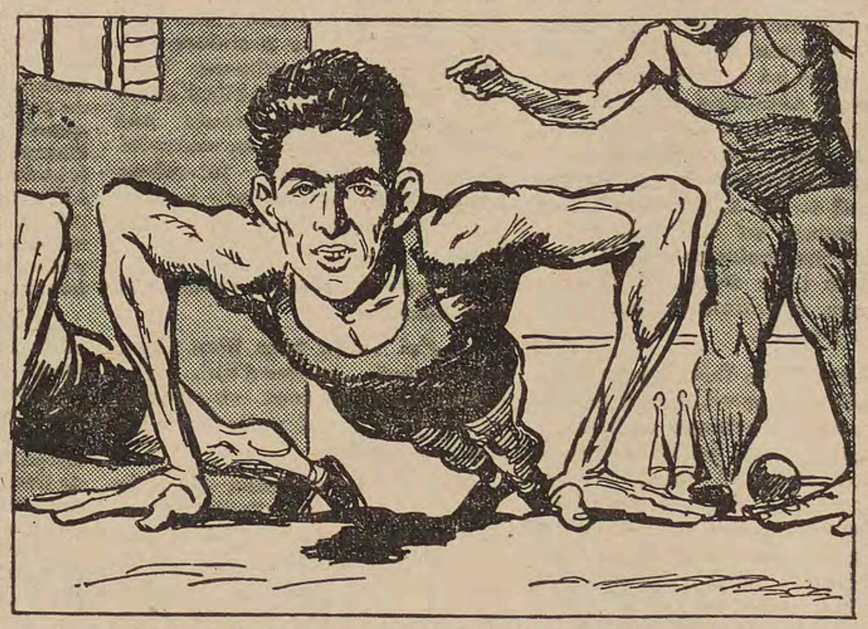
C'est un pur produit bayonnais, il ne quitta les bords de l'Adour que pour se rendre à Alger y remplir ses obligations militaires. Il fut également sélectionné d'Algérie. Il débuta dans les équipes inférieures de l'Aviron et sous la conduite de son père, ancien joueur de valeur, et d'Arotça, il quitta bien vite les rangs des « obscurs » et des « sans grade ».

Léon Brouzeng se distingue toujours par son dynamisme, sa rapidité, le « cœur » avec lequel il se défend à la touche ou dans le jeu ouvert. Il manque encore un peu de confiance en ses moyens, mais ce léger défaut disparaîtra dès la saison prochaine.

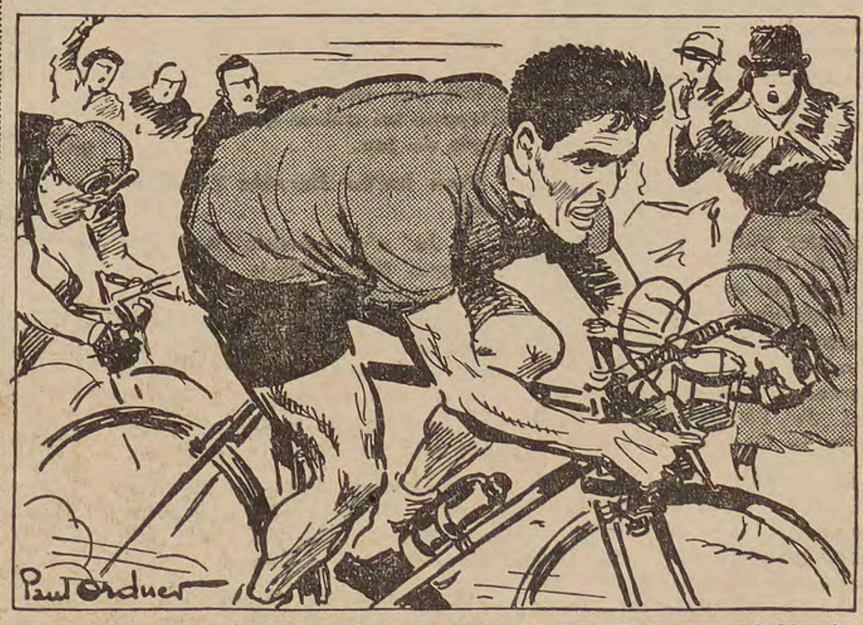
La carrière de Jean Forestier



Le souvenir le plus marquant de la jeunesse de Jean Forestier est son premier vélo. Ah ! ce premier vélo ! Comme le petit Jean était trop pauvre pour l'acheter d'un seul coup, il en fit l'acquisition en pièces détachées et le monta lui-même. Cela dura des mois, qui s'écoulèrent dans l'espoir et l'impatience à Blany, près de Mâcon, où il vivait chez des parents, cultivateurs. Il avait à cette époque 15 ans, étant né le 7 octobre 1945 à Lyon (et non à Saint-Fons comme on le croit communément). Le précieux vélo monté, il s'inscrivit au V.C. Mâconnais et devint coureur cycliste. Hélas ! S'il avait eu assez d'argent pour s'équiper en quelques mois sur le plan matériel (car comment courir à bicyclette sans bicyclette ?), il ne lui était pas resté assez de disponibilités pour s'acheter des chaussures de course. Et c'est avec ses souliers de ville que Forestier débuta. Durs débuts ! Il travaillait 15 heures par jour comme apprenti mécanicien et il était si fatigué le soir qu'il ne pouvait assister aux réunions du club et devait s'en excuser auprès de ses dirigeants, au reste compréhensifs.



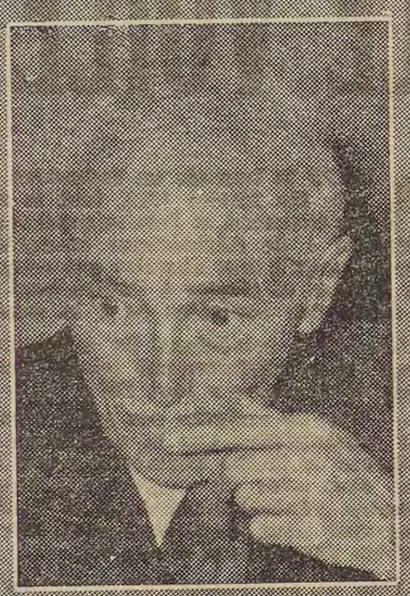
Deux ans plus tard, à 17 ans, Forestier vint à Saint-Fons pour y travailler de son métier. Jusque-là, ses courses avaient été autant de défaites. Il y avait à cela une raison simple : ignorant de toute tactique, il partait à fond dès le début et s'écroulait ensuite dans un fossé. Du moins s'endurcissait-il et acquérait-il dans ces courses folles l'énergie qui devait lui être si précieuse par la suite. Moins précieuse cependant que l'amitié que lui témoigna M. Bachellerie, président de l'Union Cycliste Lyonnaise, son nouveau club. Son mentor, le trouvant trop jeune pour la compétition, commença par lui conseiller de faire un an de culture physique. Forestier, docile, obéit. En 1950, s'étant étoffé et ayant appris quelques rudiments de tactique, il remporta son premier succès : le Grand Prix de Reyrieux. Le régiment interrompit net cette carrière enfin prometteuse : le maréchal des logis de chars d'assaut Forestier, en garnison à Roanne, n'eut guère l'occasion de toucher à son vélo jusqu'à sa démobilisation, il se rattrapa par la suite.



Le jeune coureur lyonnais, toujours couvé par M. Bachellerie, son véritable père spirituel, reprit l'entraînement en 1952. Il disputa le Circuit des Six Provinces, mais, malade, ne se classa que 20e. En revanche, sa réputation grandit dans sa région, solidement étayée par 11 victoires dans la saison. Le grand public l'ignorait encore. Il découvrit ce garçon effacé, brun, peu bavard, mais d'une rare élégance d'allure, en 1953. Forestier termina 7e des Six Provinces, après s'être mis en vedette durant l'épreuve. Sélectionné pour le Tour de France, il y fit un apprentissage courageux, terminant 2e à Marseille et à Lyon et 3e de la dernière étape. Cette année, le Tour de Romandie a prouvé que ces performances n'étaient pas un feu de paille et qu'on pouvait faire fond sur ce coureur courageux et plein de classe, qui ne vit plus que pour le vélo et le Tour de France, qu'il espère disputer dans l'équipe nationale, après avoir brillé une fois de plus aux Six Provinces... s'il n'est pas trop marqué par ses rivaux,

TEXTE DE JEAN CHRISTIN — DESSINS DE PAUL ORDNER

MES 5 COUPES DU MONDE



PAR

GASTON BARREAU

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE SÉLECTION

Une grande exclusivité "But et Club - Le Miroir des Sports"

1930. - A Montevideo, l'arbitre arrête le match six minutes avant la fin, l'Argentine nous bat : 1-0

LA Coupe du Monde !

La grande idée avait été adoptée dans l'enthousiasme. Cette compétition extraordinaire qui devait grouper tous les pays du monde, et pour qui deux Français, MM. Jules Rimet et Henry Delaunay, avaient fait campagne, allait voir le jour. On était en 1930. Restait à réaliser le projet.

L'Uruguay qui fêtait aux mois de juin et juillet le centenaire de son indépendance par des fêtes monstres, et se parait du titre de champion olympique, obtint l'organisation de cette formidable compétition à l'issue d'un congrès tenu à Barcelone.

Un artiste français nommé Lafleur fut désigné pour dessiner la Coupe qui devait être moulée en or massif.

L'euphorie était complète...

La mise sur pied du projet s'avéra beaucoup plus difficile. Plusieurs nations européennes se désistèrent brusquement en raison de la longueur et de la durée du voyage et quelques-uns des plus ardents défenseurs de l'idée nouvelle s'en désintéressèrent aussi complètement qu'ils s'y étaient ralliés.

Les Uruguayens, cependant, s'étaient mis à l'ouvrage. Ils avaient commencé la construction d'un stade de 100.000 places situé à Montevideo, « l'Estadio Centenario », qui serait prêt à la date fixée. On n'attendait plus que les engagements des pays européens...

Ils furent rares. La France, elle-même, commença par déclarer forfait. Mais nous ne pouvions pas ne pas rendre leur politesse aux Uruguayens, qui avaient participé aux Jeux olympiques de Paris, et il fut finalement décidé que nous irions à Montevideo.

Je fus, évidemment, chargé de former le « onze » tricolore qui devait défendre nos couleurs.

Sélectionner l'équipe de France n'est jamais une chose aisée, mais cette fois, et je m'en souviens, ma tâche était particulièrement difficile.

Le déplacement devait durer deux mois et nos joueurs n'étaient pas encore professionnels. La majorité d'entre eux travaillaient. Aussi n'était-il pas question pour certains d'abandonner leurs affaires pendant un laps de temps aussi long. L'Uruguay avait beau payer les frais de déplacement, le manque à gagner de nos footballeurs posait un problème ardu. Et c'est ainsi que je fus obligé de me passer, d'entrée, de l'un de nos meilleurs représentants, celui sur lequel je comptais le plus : notre avant centre Paul Nicolas.

Ceux qui ont vu jouer Paul au temps de sa splendeur savent qu'il n'était pas un élément dont on se passait avec facilité. Il me fallait pourvoir à son remplacement. Pinel, qui avait tenu le poste lors des trois dernières rencontres internationales, manquait de perçant, et je le destinais à d'autres tâches. Qui prendre ? Dubus ne s'était pas imposé, et l'avant-centre de Marseille, Boyer, pas davantage. C'est pourquoi je décidai de redonner une chance à Maschinot, du F.C. Sochaux, un petit bonhomme replet que ses partenaires avaient surnommé « Bouboule ». Maschinot s'était déjà distingué au poste d'inter gauche en sélection, et il avait le perçant voulu pour briller au centre.

En défense, et pour les demis ailes, j'étais paré, à une exception près : le poste d'arrière droit, car Anatol, titulaire, était dans l'impossibilité d'effectuer le déplacement. Je choisis donc Thépot dans la cage, Cappelle restant arrière gauche. A droite, je donnai à un jeune défenseur au cran et à la volonté surprenants, mais qui n'avait pas été transcendant contre la Belgique, une seconde occasion de s'imposer. Cet « espoir » appartenait comme Maschinot au F.C. Sochaux, et s'appelait... Mattler. Je ne savais, certes pas, à ce moment qu'il allait devenir l'un des hommes de base de l'équipe de France et plus tard le recordman des sélections ! Villaplane, à droite, et Chantrel, à gauche, seraient demis ailes. Pour eux, il n'y avait pas de question : les deux hommes avaient la classe.

Un autre problème se posait : celui du demi centre. C'était justement le poste que je réservais à Pinel. Il ne l'avait jamais occupé en sélection. Mais comme son style élégant et son art du dribble en faisaient un équipier difficile à déposséder du ballon et un excellent soutien pour notre attaque, je misai sur lui. A cette époque, le demi centre n'était pas uniquement un défenseur chargé de détruire et de déblayer...

Je risquai donc le coup et composai la ligne de demis : Villaplane, Pinel, Chantrel.

Pour l'attaque, quelques tracas. Je n'hésitai pas, là non plus, à former une ligne révolutionnaire par rapport à la dernière formation qui avait joué et gagné contre la Belgique (2-1), mais sans se montrer irrésistible. Je ne gardai que l'aile gauche Delfour-Langiller, désignai Libérati à l'aile droite à la place de Kauffmann, tandis qu'à l'inter droit je suppléai Pavillard par Lucien Laurent ; le rapide Maschinot succédant au centre au subtil Pinel, ainsi que je vous l'ai dit.

L'annonce de cette formation, qui allait entreprendre un si périlleux déplacement avec quatre éléments nouveaux, ne fut pas accueillie par des bravos. La presse fut réticente et me reprocha, en particulier, d'avoir retiré à Pinel, qui avait marqué les deux buts contre la Belgique, le poste d'avant-centre pour en faire un demi. Mais j'avais déjà l'habitude des critiques...

Un peu plus, un peu moins ne me souciait pas, les résultats seuls comptent et diraient si j'avais eu raison.

J'avais été contraint de remplacer Paul Nicolas, mais le "onze" tricolore avait trouvé une autre vedette c'était le goal :

ALEX THÉPOT

Cette équipe s'embarqua donc pour Montevideo à bord du « Conte-Verde » dans la rade fleurie de Villefranche, accompagnée par tous les souhaits des sportifs français. On ne donnait, cependant, pas cher de ses chances face aux redoutables formations de l'Argentine, du Brésil, de l'Uruguay et aussi de la Roumanie qui étaient également de l'expédition.

Les « tricolores » avaient quitté la France dans les fleurs. Ils furent accueillis par des bouquets à Montevideo où les ressortissants réservèrent à nos représentants une ovation triomphale avec musique, pétarde, et tout le décorum si apprécié des Uruguayens qui ne le cèdent en rien aux Brésiliens sur le plan de l'enthousiasme.

Une ambiance fiévreuse

Immédiatement nos joueurs furent plongés dans l'ambiance fiévreuse de la grande compétition. Tout le pays vivait pour la Coupe du Monde. Les faits et gestes de chacune des vedettes du onze uruguayen étaient commentés de long en large par la presse. Les dirigeants de ce pays avaient tout mis en œuvre pour gagner. Les sélectionnés se préparaient depuis plus d'un mois dans un parc magnifique, « le Prado », soumis à un régime extrêmement sévère.

C'est ainsi que le fameux gardien de but Mazzali, idole de tous les sportifs de Montevideo, fut chassé de l'équipe nationale pour avoir « fait le mur » à trois reprises.

Ainsi arriva le début du « Campeonato del Mundo »...

La France se voit attribuer — présage pour la Suisse ? — le Mexique comme premier adversaire. La réputation des Mexicains n'a pas franchi leurs frontières, mais les nôtres se méfient. Ils font bien. Dès le coup d'envoi ils sont littéralement prix d'assaut, bousculés, par des petits diables vifs et entreprenants. Coup dur, Alex Thépot est blessé après un quart d'heure de jeu et doit passer son maillot de gardien à Chantrel. Mais notre technique s'affirme au fil des minutes. Nos avants imposent leur jeu plus direct et mieux construit. Ils font courir dans le vide la défense mexicaine, et parviennent enfin, l'échauffourée passée, à se rendre maîtres de la balle.

C'est ainsi que Langiller, Lucien Laurent et Maschinot battent le gardien mexicain Bonfiglio sans coup férir. Nous menons 3-0 et le match est gagné ! En seconde mi-temps, les tricolores, sûrs de leur fait, ne forcent pas l'allure. Ils ajoutent quand même un quatrième but signé Maschinot, mais l'inter droit Carreno sauve l'honneur pour son équipe. Quatre buts à un : le succès de notre formation est indiscutable : les premiers télégrammes annonçant la victoire arrivent à Paris quelques heures plus tard !

Face à face avec l'Argentine

Le rival qui se dresse maintenant sur la route des footballeurs au maillot frappé du coq n'est autre que l'Argentine, favorite du tournoi avec l'Uruguay.

Il n'est pas question théoriquement de vaincre les fameux jongleurs de balle commandés par le prestigieux inter droit Varallo.

Aucune modification n'est apportée à la formation de notre « team ». Pinel, qui s'est très bien comporté au poste de demi centre si nouveau pour lui, conserve donc le rôle de pivot. A Paris, on ne donne pas cher des chances de l'équipe de France, mais à Montevideo, les habitants de la ville, qui ont adopté nos joueurs, croient fermement à leur succès et ne leur ménagent pas les encouragements.

Thépot, rétabli du coup reçu devant le Mexique, est dans la cage en possession de ses moyens, et tous les tricolores ont un moral du tonnerre. Certes, les Argentins sont des artistes, mais le match n'est pas joué à l'avance.

Cette rencontre France-Argentine à Montevideo restera célèbre dans les annales du football français. Je crois que c'est la plus fantastique partie jouée par les nôtres dans toute l'histoire du onze tricolore, non seulement en raison du comportement de nos représentants, de leur héroïsme, de leur magnifique dynamisme, mais aussi à cause des incidents mélodramatiques qui la marquèrent et en firent un événement.

Exactement comme contre le Mexique, le onze de Thépot va être frappé par un coup du sort dès les premières minutes de la partie. L'inter gauche Lucien Laurent est, en effet, touché à la cheville sitôt le coup d'envoi et restera sur le terrain en boitillant pendant tout le match !

Cet incident n'était, cependant, qu'un faible aperçu à côté de ce qui attendait les nôtres !

Les Argentins se lancèrent à l'assaut des buts de Thépot presque immédiatement. Ils s'appuyaient sur une ligne d'attaque comprenant cinq étoiles nommées : Perinetti, Varallo, Ferreyra, Cherro et M. Evaristo. Cinq avants d'une classe exceptionnelle qui se déchaînent. Mais Thépot, Cappelle, Mattler et Pinel (qui doit souvent venir consolider sa défense) ne cèdent pas. Ils se battent comme de véritables lions. Nos avants, de leur côté, bien emmenés par l'inter droit Delfour et l'ailier gauche Langiller, ne manquent pas de lancer de dangereuses offensives dans le camp argentin. La mi-temps est sifflée sur le score de 0 partout, et c'est tout à l'honneur de nos représentants. La foule de Montevideo exulte et conspue les Argentins, soutenant chaque action des Français par des bravos nourris.

Il en sera ainsi jusqu'à la quatre-vingt unième minute. Les Français, se battant avec un cran extraordinaire, tiendront bon jusqu'au moment où le demi centre Monti (qui devait devenir ensuite le demi centre de l'équipe nationale italienne) envoie la balle dans les filets de Thépot sur coup franc. Il ne reste plus que neuf minutes à jouer et l'Argentine mène 1-0, alors que les Français, magnifiques d'ardeur et dominant souvent leurs prestigieux adversaires, ont eu plusieurs occasions de marquer.

LE MATCH HEROIQUE CONTRE L'ARGENTINE

(Suite du récit exclusif de M. Gaston BARREAU)

Le match est compromis, mais il n'est pas perdu. Le coup de théâtre approche.

Un coup de théâtre comme on n'en a jamais vu au cours d'une rencontre de Coupe du Monde !

Le coup de sifflet de M. Almeida Rego

L'équipe de France se surpasse pour égaliser. Elle joue avec rapidité et domine la formation argentine qui se défend un peu au hasard pour conserver son but d'avantage. La ligne d'attaque tricolore accentue encore sa pression, et nos avants, la balle au pied, menacent les filets du goal Bossco, quand l'arbitre, M. Almeida Rego, siffle la fin à la quatre-vingt quatrième minute de jeu exactement ! Il raccourcit le match de six minutes sans raison apparente car la partie était jusqu'alors très correcte !

La décision du referee sème la pagaille sur le terrain. Les joueurs argentins sautent de joie et exultent en s'embrassant. Les Français consternés et furieux entourent M. Almeida Rego et lui expliquent qu'il a commis une erreur en sifflant la fin avant l'heure. Le public, qui depuis longtemps a pris fait et cause pour les tricolores, s'échauffe, proteste et descend sur le terrain qu'il envahit malgré les policiers, les fossés qui séparent la pelouse des tribunes et les grillages. La confusion est à son comble. Les Argentins, entourés et portés en triomphe par leurs supporters qui ont, eux aussi, pénétré sur le champ de jeu, regagnent les vestiaires. Pendant ce temps, l'arbitre discute avec ses juges de touche et admet loyalement qu'il a sifflé la fin de la rencontre trop tôt, et qu'il reste encore six minutes à jouer. M. Almeida Rego décide alors de faire reprendre la partie !

Les Argentins ne veulent rien savoir, protestent à leur tour, crient, menacent, tempêtent et refusent de revenir sur le terrain ! Pendant ce temps, la garde à cheval a fait incursion, elle aussi, sur la pelouse et charge tous les spectateurs sans ménagement. Enfin, l'aire de jeu est dégagée, les Argentins entendent raison et le match reprend dans la confusion !

Cet incident, cependant, semble avoir abattu le moral des tricolores. Ils ne croient plus à l'égalisation, et les Argentins, massés devant leur but, se défendent farouchement pour conserver finalement la victoire par 1 but à 0 !

Et tandis que les Argentins et l'arbitre se dirigent vers les vestiaires pour de bon, cette fois, nos joueurs sont ovationnés et acclamés par les spectateurs urugayens qui ont déferlé de nouveau sur le terrain. Thépot, qui a effectué des arrêts superbes, et Pinel, qui a joué un match magnifique, sont même portés en triomphe par les Uruguayens enthousiastes.

Les dirigeants de l'équipe argentine prendront ombrage de cette sympathie envers nos représentants et menaceront le comité d'organisation de déclarer forfait. Mais ils n'en feront rien et leurs footballeurs battront par 6 à 1, en demi-finale, la sélection des Etats-Unis qui ne pouvait prétendre leur résister.

Et, comme d'autre part, l'équipe d'Uruguay a dominé la Yougoslavie, les deux grands pays rivaux se retrouveront en finale. Une finale qui s'annonce sensationnelle, tant par la valeur des deux onze, que par l'antagonisme qui sépare les adversaires.

La France, cependant, est sortie grandie de l'aventure. Et les journaux de Montevideo n'hésitent pas à titrer : « Si l'arbitre n'avait pas arrêté le match trop tôt, les Français auraient égalisé et battu les Argentins... »

Hum ! Disons simplement que nos amis d'Uruguay furent très gentils envers nous...

L'Uruguay remporte la première Coupe

La finale de cette première Coupe du Monde fut digne de ce qu'on attendait d'elle. Tout ensemble grandiose, passionnée et spectaculaire.

Les Argentins étaient mal vus. Le public leur reprochait leur brutalité, ce qui était vrai. Ils jouaient très rudement et plusieurs d'entre eux étaient réputés pour leur méchanceté.

Le plus dur de tous était certainement le fameux demi centre Monti, celui-là même qui nous élimina à Montevideo. Monti fit, d'ailleurs, encore honneur à sa réputation lorsqu'il fit carrière en Italie, où il fut rapidement redouté pour ses coups défendus. Il devait être finalement victime de sa brutalité au cours d'un match Italie-Angleterre, où l'avant centre anglais Drake fit office de justicier en le mettant hors de combat après qu'il eût cassé la jambe à l'un de ses coéquipiers !

Bref, toute la colonie argentine était visée, et la résidence des joueurs se trouvait gardée, jour et nuit, par des policiers à cheval. Un groupe de gardes à cheval escorta leur autocar jusqu'au stade le jour de la finale.

Le stade du Centenaire était rempli par près de 100.000 spectateurs fanatiques, séparés en deux camps qui n'avaient d'yeux que pour leur équipe.

Les Argentins plus vite en action prirent l'avantage à la marque par un but de leur capitaine et inter droit Varallo, mais Cea égalisa presque aussitôt pour l'Uruguay. L'avant centre Stabile, qui devait venir jouer en France, au Red Star, plusieurs années après, et qui est à l'heure actuelle entraîneur de l'équipe nationale argentine, rendit l'avantage à ses couleurs.

A la mi-temps, l'Uruguay était mené par 1 à 0. L'Argentine allait-elle prendre sa revanche des Jeux olympiques ?

Il n'en fut rien. Les merveilleux footballeurs uruguayens que nous avions applaudi à Paris, les Nazzazi, Scarone, Cea, Andrade, prirent la direction du jeu grâce à leurs feintes et leur habileté. Après que Cea eut égalisé, le sort de la rencontre demeura longtemps incertain, cependant, puisque ce ne fut qu'à une minute du coup de sifflet final que l'avant centre Castro envoya la balle dans les filets de Bossco, marquant ainsi le but de la victoire !

L'Uruguay avait confirmé sa suprématie incontestable sur le football mondial.

Les télégrammes de Villaplane

L'équipe de France devait jouer encore un match de classement contre le onze du Chili pour la Coupe du Monde. Cette rencontre fut gagnée par les Chiliens plus en souffle et plus vites que les tricolores qui, cependant, étaient favoris. Mais nos représentants accusaient encore le coup de leur partie devant l'Argentine, où ils étaient passés très près d'une victoire magnifique, et ils ne parvinrent pas à coordonner leurs efforts en dépit de la belle performance de Pinel qui s'était imposé comme un grand demi centre.

Mon expérience s'était avérée concluante !

Un ultime incident devait marquer le voyage de la délégation française à Montevideo. Les envoyés spéciaux étaient très rares à cette époque, et deux de nos joueurs, Pinel et Chantrel, avaient reçu pour mission d'adresser aux journaux « l'Auto » et « l'Echo des Sports » un câble relatant le déroulement des matches et citant, évidemment, les meilleurs joueurs.

Les câbles qui arrivèrent à Paris mirent bien entendu le plus souvent en avant les noms de Thépot, Maschinot, Pinel, Chantrel, Delfour. Un seul des nôtres figurait, cependant, sur tous les messages : le demi droit, Villaplane !

Villaplane ne s'étant pas montré très brillant, la surprise des tricolores eût été de taille à leur arrivée à Paris. Mais la supercherie — car il y avait supercherie — fut découverte au dernier moment à Montevideo.

A qui le « crime » profitait-il ? A Villaplane, évidemment ! L'astucieux et malhonnête footballeur du F.C. Sète — qui devait finir tragiquement fusillé à la Libération pour avoir appartenu à la Gestapo — avait, en effet, trouvé une « combine » pour se tailler sans effort une réputation de héros.

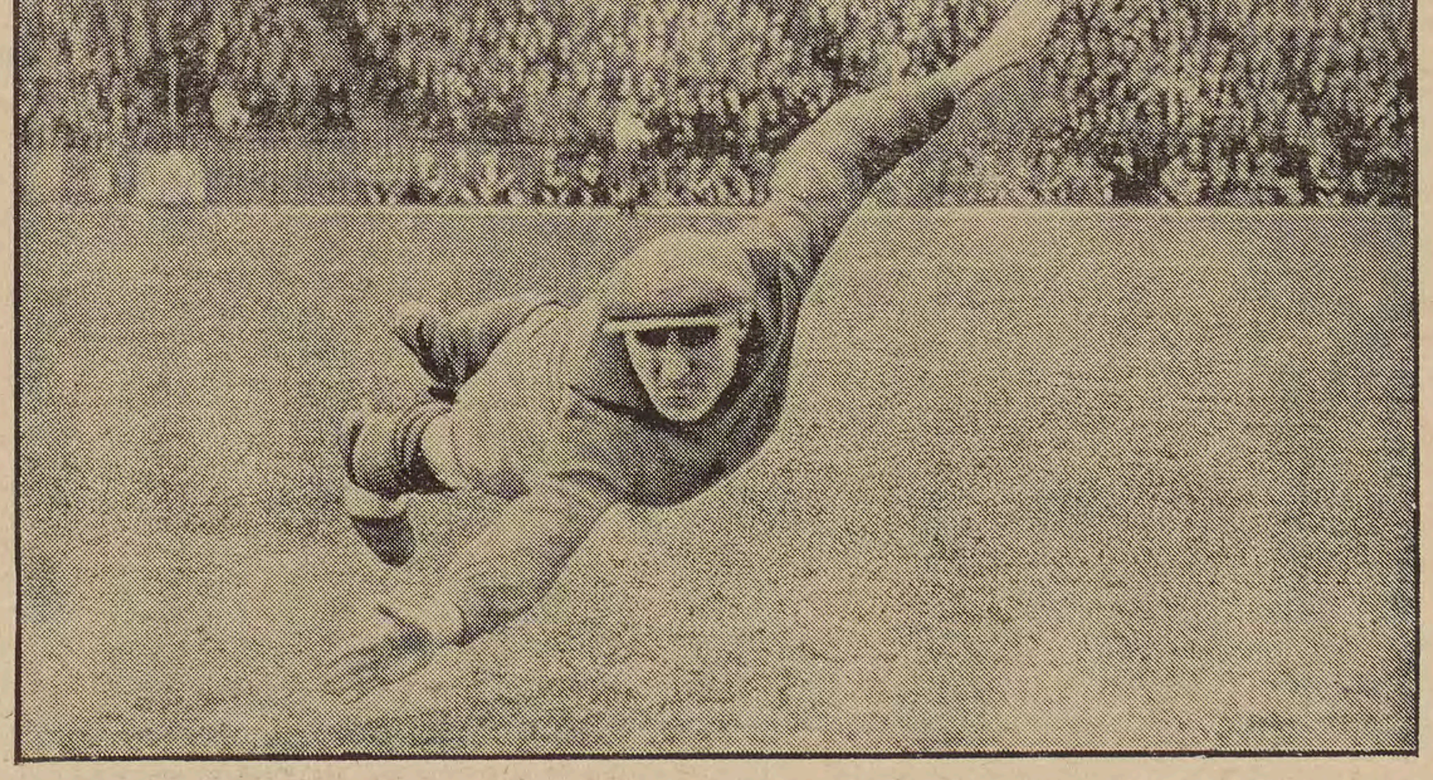
Le peu scrupuleux international se postait au soir de chaque match dans le hall de l'hôtel et guettait le « groom » portant le câble rédigé par Chantrel et Pinel. Il l'interpellait, prenait le message et ajoutait sans vergogne son nom au bout de la liste. C'est pourquoi l'énumération des tricolores les plus en vue se terminait toujours par... « et Villaplane » !

Ce ne fut là qu'une ombre légère au tableau, car le onze de France revint d'Uruguay chargé de gloire. Nos joueurs avaient été d'excellents ambassadeurs pour le sport français !

PROCHAINEMENT :

EN 1934, SOUS LES YEUX DE MUSSOLINI, V. POZZO S'EVANOUIT AU SUCCES DE LA « SQUADRA AZZURA ».

Copyright by But et Club-Le Miroir des Sports.
Reproduction même partielle strictement interdite.



Le gardien de buts Alex Thépot fit une partie remarquable contre l'Argentine dans la Coupe du Monde 1930, ne concédant qu'un but.

LES SOUVENIRS D'UN GRAND ATHLÈTE FRANÇAIS

Mes

LE VOILE S'EST

APRES la tournée en Indochine, qui s'était terminée fin février 1949, tout le monde m'attendait au tournant, si j'ose m'exprimer ainsi. Les « compétences » de l'Athlétisme français étaient prêtes à parier jusqu'à leur chemise que ceux qui avaient couru en janvier et février à l'autre bout du monde étaient à rayer des contrôles pour la saison métropolitaine.

Excellents comédiens, ils m'interrogeaient avec une inquiétude, parfaitement feinte, tout en pensant que j'allais « reculer » tout l'été.

— Vous ne craignez pas que ces vaccins qui vous ont été administrés... que la nourriture exotique... que les fatigues de 25.000 kilomètres... que cette forte chaleur que vous avez dû supporter à une période où nous sommes généralement dans le froid... que les efforts que vous avez faits pour rien, car votre tournée ne servira pas à grand-chose, etc.

Pour un peu j'aurais dû m'estimer heureux d'en être sorti vivant. A les entendre, il n'était pas possible d'être allé aussi loin sans avoir été mordu, à mon insu bien sûr, par une araignée-crabe. Qui sait, peut-être avais-je rapporté, cachés dans un coin de valise, un scorpion et madame, voyageurs clandestins, qui procréeraient chez moi et viendraient me piquer chaque nuit à heure fixe, écrivant ainsi en pointillé d'un aiguillon sûr le mot « fin » au beau milieu de ma carrière sportive.

En guise de réponse, je ne peux faire mieux que donner quelques chiffres. J'ai battu mes records personnels sur 110 mètres haies en 14"7, au saut en longueur avec 7 m. 28, au saut en hauteur avec 1 m. 95 et au javelot avec 52 m. 85. De plus, j'ai lancé le poids à 14 m. 12 et le disque à 46 m. 44. Le tout couronné par le record de France du décathlon avec 7.165 points.

Selon la lecture des palmarès, 1949 restera ma meilleure année. Pourtant elle ne fut pas ce qu'elle aurait dû être. Je peux bien le dire, maintenant, puisqu'il y a déjà cinq ans de cela, je comptais battre le record du monde du décathlon à l'occasion des championnats de France. Un mois plus tôt je m'étais fait, pour moi tout seul, sans rien dire à âme qui vive, une sorte de répétition générale au cours des championnats nationaux individuels. J'avais fait 3e au 110 mètres haies, 3e au saut en hauteur avec 1 m. 90, 4e au lancement du poids avec 13 mètres, 2e au lancement du disque avec 43 m. 71 et 1er au saut en longueur avec 7 m. 28. Ce qui, compte tenu des séries et des éliminatoires de toutes sortes, représente un week-end plutôt chargé, aussi bien pour moi que pour les juges, soit dit en passant. Car, si je n'ai pratiquement pas eu le temps de remettre mon survêtement aussi bien samedi que dimanche, les juges se sont payé de ces parties de pas de gymnastique, pour me courir après, je ne vous dis que ça !... A les laisser sur le flanc une bonne semaine ! J'ai même vu ceux du saut en longueur et du lancement du disque se disputer à cause de moi, les deux épreuves se déroulant simultanément :

— Il sautera d'abord ! disaient les uns.

es aventures olympiques... et les autres!

T SOUDAIN DÉCHIRÉ : CLAUSEN ÉTAIT BATTU...

par Ignace HEINRICH

— Pas du tout ! répliquaient les autres. C'est son tour de lancer, vous n'avez qu'à attendre...

— Vous n'avez pas le droit de compromettre ses chances en longueur en l'obligeant à lancer avant de sauter.

— Vous voulez rire, pour battre « vos » sauteurs il pourrait sauter d'une seule jambe...

— En tout cas, les sauteurs valent les lanceurs et je ne vous permets pas, etc.

Et il en fut de même pendant les deux journées des championnats. Quant à moi, j'ai renoncé depuis longtemps à faire le compte des kilomètres que j'ai dû parcourir dans ma carrière pour aller de sautoirs en plateaux et de plateaux en starting-blocks.

J'étais donc bien rodé et parfaitement au point le 6 août 1949 pour cette première journée du championnat de France de décathlon. Le stade Géo-André, porte de Saint-Cloud, avait été choisi et je m'en réjouissais car c'était là que, deux ans plus tôt, j'avais fait mes débuts officiels de décathlonien. Quel chemin parcouru — dans tous les sens du mot — depuis cette journée épique où j'étais resté en équilibre au bout de ma perche ! Moi qui ai toujours eu une confiance illimitée en mon étoile, j'en arrivais à me demander, comme René Benjamin, si je n'étais pas en train de « vivre une chance » et si je n'allais pas me retrouver dans quelques heures dans la peau d'un petit gars sautant péniblement 1 m. 80 en hauteur et faisant voltiger les haies à droite ou à gauche, au gré de sa maladresse.

L'eau minérale m'a fait manquer le record du monde

En fait je fis une première journée supérieure à mes propres prévisions. Avec 11"1 aux 100 m., 7 m. 17 en longueur, 13 m. au poids, 1 m. 95 en hauteur et 51"8 aux 400 j'étais au-dessus du record du monde. Malheureusement, altéré par le chaud soleil d'août et par plusieurs heures d'efforts, j'ai commis l'imprudence d'absorber une quantité impressionnante de ces petites bouteilles d'eau minérale — de marque étrangère — avant de rentrer à l'hôtel. Il paraît qu'avec la moitié de ce que j'ai bu il y avait de quoi rendre la gaîté à un cheval constipé. J'ai donc passé ma nuit à courir à fond de train dans les couloirs de mon hôtel pour « arriver à temps ». Inutile d'ajouter qu'en arrivant au stade, le matin du second jour, je n'étais pas plus agressif que les taureaux que l'on oppose à ces toreros de luxe, après les avoir copieusement purgés la nuit qui précède la corrida.

En serrant les... dents, j'ai tout de même pu réaliser 15"5 aux 110 haies, 40 m 41 au disque, 3 m 20 à la perche, 43 m 91 au javelot et très péniblement 5'0"7 aux 1.500 m. Je battais néanmoins le record de France avec 7.165 points, mais j'étais désolé. Perdre une si belle chance de faire un beau total pour une bêtise me mettait dans une « rogne » épouvantable, car il me fallait attendre maintenant l'année suivante pour retrouver une aussi belle occasion.

Par la suite, j'ai eu l'occasion de me consoler en faisant partie de cette incomparable équipe de France qui battit coup sur coup la Finlande, la Norvège et la Suède. Les Arabes, que je commence à connaître après six mois de séjour à Rabat ont un proverbe qui cadre à merveille avec l'équipe de France 1949 : « Après le feu, la cendre » disent-ils. Nous avons eu en 1949 et 1950 une flambée magnifique. Quelques « Légion d'honneur » de plus ont étincelé aux feux de nos victoires, mais pendant que les nouveaux légionnaires se congratulaient, ils ne voyaient pas que le feu tombait et qu'il n'y avait pas de jeunes talents en réserve pour entretenir la flamme.

Mais ceci n'est pas mon rayon. Un athlète qui exprime son opinion étant considéré comme une forte tête, je ne tiens pas à ce que tout le monde sache que je sais pourquoi nous sommes tellement en retard sur le plan international. Mon rayon, c'est de courir, de sauter et de lancer, alors je cours, je saute et je lance. Seulement, je ne dis pas que plus tard...

Le projecteur cherchait le javelot

Bien entendu, j'ai participé de mon mieux aux trois victoires 1949, mais si quelques Norvégiens cardiaques étaient passés de vie à trépas le soir de France-Norvège, j'en serais l'unique responsable. Pour ne pas infliger à nos lanceurs de javelot habituels l'humiliation d'une vingtaine de mètres de retard face aux redoutables nordiques. M. Mourlon m'avait inscrit comme titulaire au javelot. Tout le monde ne peut pas s'appeler Jarvinen. Moi, j'étais décathlonien et je faisais ce qu'on me demandait de faire. Bref, les Norvégiens qui avaient bien fait les choses, avaient imaginé de braquer un projecteur sur celui qui lançait (le match avait lieu en nocturne) et de suivre l'engin dans sa trajectoire, l'auréolant de lumière et semblant écarter la nuit devant lui jusqu'à ce qu'il se plante dans le sol, encore tout frémissant.

C'était fort joli et d'un effet spectaculaire particulièrement heureux. Le champion Norvégien Maehlum, qui lançait juste avant moi avait réussi près de 70 m déchaînant l'enthousiasme de la foule, ravie d'avoir pu suivre des yeux ce javelot scintillant emporté par le faisceau lumineux du projecteur. Pour ne pas être ridicule, car on a son petit amour-propre, j'étais décidé à faire un coup d'éclat. Le projectionniste m'avait bien suivi pendant mon élan et, dès que le javelot quitta ma main, il fit sensiblement le même geste que pour mon prédécesseur. C'est ce qu'il n'aurait pas dû faire car il perdit mon javelot de vue. Le temps de fouiller le ciel, sans résultat, l'homme au projecteur se rendit compte que l'engin lui avait échappé. Il éclaira donc directement la ligne des 65 m. Pas de javelot, vous pensez bien ! Il redescendit aux 60 m, puis aux 55, puis aux 50. Toujours pas de javelot, mais gros rires dans la foule. Aux 45 m, aux 40 m, même, toujours pas de javelot. A ce moment-là, les spectateurs se tapaient sur les cuisses. Ils n'avaient pas ri comme cela depuis l'explosion de l'usine d'eau-lourde. Le projecteur remonta aux 50, puis aux 60, s'arrêta aux 65, hésita quelques secondes puis, brusquement, comme on ouvre la porte du placard dans lequel on sait qu'il y a un cadavre, il éclaira les 70 m. Silence total. Plus un rire, plus un sourire. Trente mille paires d'yeux, fascinés par le cyclope suivaient son regard baladeur sur la ligne des 70 mètres... C'était émouvant, je ne dis pas le contraire, mais il n'y avait toujours pas de javelot. Découragé, le projectionniste retourna vers la piste d'élan, où il nous retrouva, les juges et moi, en pleine euphorie. Le javelot m'avait tout bêtement glissé des doigts et s'était planté sans gloire à 17 m 79.

La date fatidique du 20 juin

Et puis l'hiver 1949-1950 arriva... J'étais jeune marié, mais au moment où Madeleine et moi partions sur la route de la félicité, mon père s'éteignit. Ce fut mon premier, et jusqu'ici, mon seul grand chagrin. Les Heinrich venaient de perdre leur chef et nous étions tous comme ces planeurs qui ont été remorqués, haut dans le ciel, par un avion et qui larguent l'amarre. Nous savions que, désormais, notre destin ne dépendait plus que de nous seuls. Pour la première fois de ma vie, j'étais soucieux et j'en étais tout déconcerté. La mort de mon père renversait l'ordre établi dans mon existence : le sport ne pouvait plus occuper la première place de mes préoccupations. Il allait maintenant y avoir, avant tout chose la lutte pour la vie.

Jusqu'à l'époque de ce double événement, mon mariage et la perte de mon père, je n'avais jamais eu besoin de personne. Par conséquent, je vivais dans une forêt de sourires. Sachant que je ne demandais jamais rien, c'était à qui me proposerait des choses étonnantes. Et, moi, comme un grand nigaud que j'étais, je les croyais ! Je disais comme René Dorin : « Ah ! les braves gens ! »

Des appartements, quand j'étais logé au Centre d'éducation physique, c'était à croire que tous les propriétaires de Strasbourg désiraient que j'habite chez eux tellement je recevais d'offres. Mais à dater du jour où j'en demandai un après mon mariage, tout le monde m'a fait le coup du « tu m'aurais dit cela huit jours plus tôt, j'en avais encore trois ».

— Et maintenant ?

— Pour le moment je n'ai plus rien, mais vois donc Untel, je crois qu'il a ce qu'il te faut.

J'ai vu ainsi tous les Untels de Strasbourg et de sa banlieue sans rien obtenir d'autre qu'une vague pièce dans laquelle nous avons vécu, plusieurs mois, avant que je finisse par trouver un « trois pièces mansardées » — charmante expression — dans lequel ni mes meubles ni moi ne pouvions tenir debout.

Seulement si les amis ne tiennent pas leurs promesses, la nature les tient, elle. Au bout des délais réglementaires elle nous gratifia d'une petite Marie-Christine. Une cabine de paquebot était un hall en comparaison de notre pièce. Dans la journée, il fallait mettre le berceau sur notre lit pour pouvoir se retourner et notre installation aurait fait les délices de Dubout.

Souvenir des championnats d'Europe : El Mabrouk, Heinrich, Breittman et Clausen (de g. à dr.) n'engendrent pas la mélancolie.

— C'est dans cette ambiance bien décevante que je devais tout de même songer aux championnats d'Europe. Le mauvais hiver que j'avais passé, sur le plan moral ; les fatigues de cavalcades invraisemblables dans toute la ville à la recherche d'un appartement m'avaient marqué. Je ne me sentais pas en pleine possession de mes forces comme naguère encore. Je ne m'entraînais pas et pourtant j'étais de plusieurs kilos en-dessous de mon poids de forme. Les diagnostics des médecins étaient tellement contradictoires que j'étais agacé. Quelque chose ne tournait pas rond et impossible de savoir quoi.

Pour mettre un comble à mes ennuis, un beau jour que je sortais du C.R.E.P.S. à motocyclette, je fus littéralement catapulté par un camion que je n'avais ni vu, ni entendu venir. Je dois reconnaître que j'avais une sale habitude, pour tourner à droite, je regardais toujours à gauche et inversement. Tôt ou tard, il devait m'arriver quelque chose. Le destin a choisi le 20 juin pour m'envoyer un camion. Je lui en suis reconnaissant car de cette façon je ne risque pas de m'embrouiller dans les dates des événements de ma vie. C'est un 20 juin que je suis parti à la guerre, un 20 juin que j'ai eu l'entorse qui ne m'a jamais quittée, un 20 juin que je suis revenu de la guerre, un 20 juin que j'ai été renversé par un camion, un 20 juin que je me suis arraché un mollet en sautant à la perche et sans doute la série n'est-elle pas terminée.

J'étais donc, à deux mois des championnats d'Europe, malade, blessé, sans appartement et pas certain du tout d'être sélectionné car je me souvenais du coup de 1948.

Le nom de Clausen provoquait un déclic

Si tous ceux qui se disaient mes amis après les Jeux olympiques de Londres m'avaient apporté une brique chacun, j'aurais pu me faire construire un château. Exactement deux ans plus tard, si tous ceux qui

(*Suite page* 16)

Epuisé, à demi inconscient, je vis à peine Clausen me tendre la main pour reconnaître ma victoire aux Championnats d'Europe

me restaient m'en avaient apporté une, j'aurais eu tout juste de quoi bâtir une niche pour un pékinois nain. Mais, par un juste retour des choses, ce sont ceux qui étaient mes véritables amis qui m'ont tiré d'affaire. L'un d'eux, Pallières, un garçon qui a fait une résistance absolument prodigieuse, une sorte d'épopée qu'on lit aux enfants, m'a fait venir chez lui, à Aix-les-Bains. C'est là que j'ai repris goût à la vie, c'est là que je me suis préparé pour Bruxelles avec acharnement, avec avidité. Chaque minute comptait, j'avais plusieurs mois de retard mais je sentais jour après jour, que mes forces revenaient. Quant à mon moral, il était en bonnes mains, si j'ose dire. Pallières a pour amis une bande de joyeux drilles dont le leader est Léandre Grumaud, un garçon extraordinaire, passionné d'automobile, artiste authentique et d'un optimisme irradiant. Quiconque l'approche seulement quelques heures est débarrassé radicalement de ses idées noires.

C'est donc à peu près d'aplomb que je suis arrivé à Bruxelles pour les championnats d'Europe. L'équipe de France logeait à l'Université. Madeleine, ma femme, avait trouvé une petite pension à quelques centaines de mètres de là. Je pouvais donc me reposer dans la journée loin du bruit inévitable d'une équipe de 60 personnes. J'évitais du même coup les innombrables et fastidieux conseils de toutes sortes que chacun se croit obligé de donner à ceux qui vont concourir.

Quant à ceux qui m'ont demandé si ça allait et si j'allais gagner, s'ils avaient dû verser mille francs chacun à la caisse de secours des casse-pieds, le plus misérable d'entre eux porterait des chemises en nylon!

Qui avais-je à craindre ? Tous les engagés, en général, et moi, en particulier, ma confiance en moi était énorme, gigantesque, incommensurable, mais j'étais à la merci d'un « pépin » musculaire ou articulaire. Ma volonté risquait d'être plus forte que mon corps, mais j'étais prêt à affronter un lion. Dans un petit coin du fond de moi-même, il se produisait une sorte de déclic lorsque le nom de Clausen me venait à l'esprit. Je savais que l'Islandais était fort et quelque chose me disait que c'était lui « l'os » comme on dit. Son frère jumeau et lui faisaient une belle paire de sprinters de classe internationale. De plus, il était lui-même excellent sauteur et très bon sur les haies. Ses points faibles étaient les lancers et, tous comptes faits, nos forces et nos faiblesses devaient se compenser assez exactement jusqu'au départ du 1.500 final, bête noire de tous les décathloniens que la terre ait jamais portés.

Le tirage au sort me donne Clausen pour rival direct

Enfin, le jeudi 24 août, à 10 h. 30 exactement, je prenais place dans mes starting-blocks en compagnie du Tchèque Moravec et de Clausen. Le hasard devait avoir, lui aussi, sa petite idée derrière la tête puisqu'au tirage au sort il fit sortir nos deux noms, afin que nos destinées décathloniennes soient communes dans toutes les courses.

Clausen fit 10"9 et moi 11"3. Il n'y avait pas trop de dégâts : 112 points, ce n'est pas dramatique. Ayant couru dans la première série, j'en profitai pour jauger les autres, ceux dont j'ignorais tout comme le Russe Volkov et les Suédois Tannander et Widenfeldt. Nous ne savions rien des Russes pour la bonne raison qu'ils s'entraînaient loin en dehors de Bruxelles, dans une propriété privée, dans laquelle le chauffeur du car n'avait même pas le droit de pénétrer. Le premier Russe que nous avons vu de près, a été Kanaki, le lanceur de marteau, venu au stade du Heysel la veille de l'ouverture, en qualité de porte-drapeau, pour la répétition du défilé. Je me souviens encore de l'air stupéfait d'Osterberger, notre lanceur de marteau qui s'était approché de lui pour tenter de l'interviewer.

— Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé, les gars ? dit Osterberger le soir.

— Vas-y, raconte.

— Eh bien ! je m'étais approché du Kanaki pour bavarder. Je lui ai fait comprendre par gestes que j'étais lanceur de marteau aussi, alors m'a tâté les bras, tâté les épaules, tâté les cuisses, puis il m'a dit « niet » et il m'a tourné le dos.

Il faut dire que le Kanaki en question mesure près de 2 mètres pour 120 ou 130 kilos alors que notre Osterberger fait moins de 1 m 80.

En ce qui concerne Volkov, j'étais à peu près fixé sur lui dès son 100 m : 11"2, juste 1/10 de mieux que moi, c'était un homme à ma main. Quant aux deux Suédois, ils avaient fait 11"3, comme moi, ce n'étaient donc pas des super-craks et on pouvait les battre.

Un peu avant midi nous attaquions la longueur. En temps normal, je n'ai jamais aimé le saut en longueur, en dépit de ma victoire aux championnats de France. Je fatigue énormément et je puise beaucoup trop dans mon influx nerveux. Par conséquent, si je suis un tant soit peu déficient, je ne fais rien de bon dans cette spécialité. C'était le cas à Bruxelles. Je suis resté littéralement collé par terre. Résultat 6 m. 84. Clausen fit 7 m 09 portant son avance à 178 points, ce qui n'était toujours pas grave. Je pensais me rattraper et peut-être le rejoindre au lancement du poids, troisième épreuve. Mais, ô surprise, Clausen fit 3 cm de plus que moi. C'est peu, bien sûr, mais pour quelqu'un réputé mauvais lanceur c'était inquiétant. Et voilà la machine à calculer en marche: j'ai 181 points de retard après le poids si je fais 5 cm de mieux que lui en hauteur et s'il ne me prend qu'une seconde aux 400 tout va bien.

Malheureusement, j'ai voulu passer directement de 1 m 80 à 1 m 86 sans m'assurer 1 m 83 et j'ai raté mes trois essais, ce qui fait que nous avons récolté exactement le même nombre de points en hauteur. Décidément il allait falloir serrer terriblement les dents aux 400. D'autant plus qu'après le saut en hauteur, j'étais 4e, précédé par Clausen, Tannander et Widenfeldt qui avait passé 1 m 96.

Je croyais avoir du plomb dans mes pointes mais...

C'est aux 400 que j'ai compris qu'on ne rattrape pas en un mois, cinq mois d'inaction. Clausen et Moravec, mes inséparables compagnons de séries semblaient s'envoler littéralement devant moi. Je peux bien le dire maintenant, mais il s'en est fallu d'un rien que je m'arrête pour me déchausser et continuer pieds nus, car il m'était venu brusquement à l'esprit que quelqu'un avait mis du plomb dans mes pointes. Je ne pouvais absolument plus lever les pieds. Jamais 400 ne m'a paru aussi pénible. J'étais comme un poisson qu'on vient de sortir de l'eau, je suffoquais et dans les dix derniers mètres, j'ai cru m'évanouir mais, chose curieuse, qui démontre incontestablement l'influence énorme du psychisme dans notre comportement, c'est au moment précis où je craignais de défaillir qu'un éclair passa dans mon cerveau. Une sorte de cri intérieur retentit dans tout mon être. Ce cri que je fus seul à entendre, bien entendu, fut « Ça y est, j'ai gagné », car je venais de voir Clausen tomber d'épuisement après la ligne d'arrivée. J'avais alors 312 points de retard puisqu'il avait fait 49"8 contre 52"2 pour moi, mais je savais qu'il était battu. Et pendant que l'on transportait Clausen évanoui aux vestiaires, toute fatigue disparaissait de mon corps comme par enchantement : je suis absolument certain que si l'Islandais avait fait une seconde de plus, il ne se serait pas effondré et je serais rentré à la cité universitaire avec un moral tout autre, bien que comptant moins de retard.

Après avoir passé une nuit relativement bonne, je suis arrivé au stade le lendemain matin tout à fait décontracté. Je savais que j'allais souffrir, certes, mais je savais aussi que mes chances d'être champion d'Europe étaient intactes, ce qui me donnait un moral à tout casser. Visiblement, Clausen n'avait pas récupéré son 400 de la veille. Il valait 4 ou 5/10 de seconde de mieux que moi sur 110 haies et, cependant, il ne put me battre que d'une poitrine. Les chronométreurs étaient probablement plus en forme que lui car ils trouvèrent 2/10 entre nous, ce qui est un exploit : même si j'avais été battu par Lollobrigida cela n'aurait pas fait 2/10.

Trois cent quarante-cinq points de retard après six épreuves, voilà où j'en étais. Il me restait le disque, la perche et le javelot pour remonter — le 1.500 devant nous départager en fin de compte.

Au disque, avec 41 m 44 contre 36 m 21, je repris 152 points d'un seul coup. Au saut à la perche, nous avions exactement le même record : 3 m 50. Il fallait donc que je batte le mien nettement pour grignoter encore un peu de mon retard. A 3 m 40, Clausen passa très difficilement, alors que je passai en survêtement. A 3 m 50, il fut éliminé. A 3 m 70, j'étais encore à l'aise. Personne n'en croyait ses yeux. Pierrot Sprecher était stupéfait et me couvait littéralement, oubliant qu'il était lui-même fort bien placé. A 3 m 80, j'ai passé vraiment très facilement au second essai et si j'avais eu une perche un peu plus résistante j'aurais passé les 4 mètres tellement je possédais le rythme du saut ce jour-là.

Le rythme et le moral, les voilà les deux clés du succès en athlétisme. Tous ceux qui ne voient l'athlétisme qu'au travers du prisme déformant de la « technique », sans se préoccuper du rythme, ne sont pas prêts de sortir un champion. Mais ceci est une autre histoire...

Je bats sans le savoir mon record de javelot

Ma réussite à la perche m'avait valu de revenir à 27 points seulement de Clausen qui piquait une crise de nerfs pendant que le Suisse Scheurer tentait et passait 4 m 30. Il faut dire qu'il y avait deux heures qu'il avait été éliminé et il avait demandé plus de cent fois aux juges qu'on commençât le javelot sans attendre la fin de la perche. C'était contraire au règlement du décathlon, il le savait certainement, mais un athlète à bout de nerfs ne sait plus très exactement où il en est.

De mon côté, si mon coude tenait au javelot j'étais sauvé. En faisant quelques essais préalables je m'étais rendu compte que « ça partait ». Pourquoi eus-je l'idée d'aller faire encore un jet sur la piste d'élan avant les essais officiels, je n'en saurai jamais rien. Toujours est-il qu'à la fin de mon jet je me retrouvai nez à nez avec un officiel brandissant le drapeau blanc signalant que l'essai était bon.

— Mais il ne compte pas, protestai-je. Je m'échauffais et vous me faites perdre un essai.

— Pas du tout, répliqua le chef des juges. Nous vous avons appelé, vous êtes venu, vous avez lancé, nous regrettons, mais le jet compte.

Pendant la discussion, le jet était mesuré. 53 m 31, annonça le juge. Un mètre de plus que mon record. J'en étais absolument ahuri. Je n'avais pas fait le moindre effort et me disais in petto que j'allais faire au moins 60 mètres, tout à l'heure, à mon second essai. Vanité des vanités ! En poussant comme une brute, lançant dans le plus pur style D.C.A., le javelot monta, monta, monta, pour retomber à la verticale, pile sur la ligne des 40 mètres.

Avec ses 47 m 96, Clausen avait fait 99 points de moins que moi et j'avais donc désormais 72 points d'avance. Restait le 1.500 mètres.

Pour lui, comme pour moi, c'était le départ vers l'inconnu. Il était vidé nerveusement et moi je ne tenais plus sur mes jambes. Mon avance était trop faible pour que je me permette de courir à l'aise, je devais lutter pour finir avec quelques mètres de retard seulement. Soixante-douze points représentent environ 10 secondes aux environs de 4'50", soit à l'allure de notre fin de 1.500, entre 20 et 25 mètres. Il fallait donc jouer le jeu jusqu'au bout.

On a écrit des choses extraordinaires sur notre 1.500 de Bruxelles. Je les ai lues avec beaucoup d'attention car je suis absolument incapable de me souvenir de ce qui s'est passé. Pendant deux tours, j'ai suivi Clausen de mon mieux. Je fixais son dos comme si mon regard allait avoir la force de le retenir. Lui ne se retournait pas. Il savait que j'étais toujours là et il était conscient que chaque mètre que nous faisions vers l'arrivée réduisait ses chances de victoire.

Une minute dans un autre monde

A la cloche annonçant le dernier tour, je vis son dos s'éloigner un peu de moi, ses bras battaient l'air comme si ses mains allaient s'accrocher à quelque corde invisible qui l'emporterait vers le titre, me laissant sur place, loque rampante. Ai-je accéléré pour ne pas être décollé ? Il paraît que oui. Moi, je suis incapable de le dire. Je m'agitais dans un autre monde. Un monde de sourds et d'aveugles. Un monde dans lequel tous les gestes sont carrés, y compris ceux de la respiration. J'avais franchi le mur de la souffrance et je ne sentais plus rien, ni mes bras ni mes jambes. La pesanteur n'existait plus. Il n'y avait plus ni piste, ni stade, ni décathlon, ni Clausen, ni rien. Il y avait moi, seul dans une sorte de brouillard rouge. De temps à autre, je tentais d'avaler cette salive qui me gênait, mais ma gorge serrée faisait un barrage hermétique. Alors, instinctivement, j'essayais l'inverse, sans plus de succès, de sorte que petit à petit mes lèvres se bordaient d'une mousse blanche bien laide à voir. Fort heureusement, dans ma course d'automate, je courais droit. Si, par malchance, j'avais heurté la lice, c'était fini.

Tout à coup, j'eus l'impression d'entrer dans une clairière, le voile rouge s'était levé comme un rideau de théâtre. Je voyais et j'entendais à nouveau. Dire ce que j'entendais serait difficile : il y avait du bruit, beaucoup de bruit. Des cris surtout. Quant à ce que je voyais, je m'en souviens fort bien : c'était Orne Clausen, là, à quelques pas de moi. La ligne d'arrivée n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres, j'étais donc vainqueur certain, lorsqu'il se passa une chose que je compris mal dans ma demi-inconscience. Clausen avait ralenti. Il m'attendait et lorsque je parvins à sa hauteur, il me tendit la main. Il me proclamait vainqueur, et il voulait être le premier à me féliciter, avant même que l'épreuve ne fût entièrement terminée. Nous avons donc parcouru les derniers mètres de ce 1.500 la main dans la main.

Ensuite le rideau est retombé. Je suis retourné dans mon monde de sourds et d'aveugles, d'où je suis sorti un peu plus tard aux vestiaires où les premiers visages que j'ai vus étaient ceux de ma femme et de Clausen.

J'ignore quels étaient les us et coutumes sportifs dans l'antiquité grecque lors des Jeux Olympiques, mais j'ai le sentiment que cette fin de 1.500 de Bruxelles devrait pouvoir prendre place parmi les plus belles pages de la mythologie sportive. En quelques secondes un homme, beau comme un dieu, venu des terres froides de son Islande, a effacé, d'un geste magistral, les innombrables petites taches qui viennent, petit à petit, ternir l'éclat du sport. Et je n'ai qu'un regret, celui de ne pas avoir été suffisamment lucide pour être celui qui tend la main le premier.

Par la suite, des poètes de quatre sous se sont emparés de ce 1.500 et en ont fait un fait divers pour midinettes. C'est dommage, il valait mieux que cela.

Dans l'euphorie générale qui suivit les championnats d'Europe, je demeurais parfaitement calme et maître de moi. Nous étions en 1950 et je songeais déjà à 1952, année olympique ! Dans mon esprit, de Bruxelles à Helsinki, il n'y avait qu'un pas. En réalité, il y eut un monde. Et ce n'est vraiment qu'après Helsinki que j'ai pu mesurer toute l'étendue de la mauvaise foi humaine.

De la poignée de main de Clausen à mon accident d'Helsinki, il y a matière à remplir un volume. Nous en parlerons la semaine prochaine.

(*Copyright by But et Club-Le Miroir des Sports. Reproduction, même partielle, strictement interdite.*)

Prochainement :

LES JEUX D'HELSINKI

DE MM. GUILLOU, A VILLE-SOUS-ANJOU (ISERE) :

Au sujet de votre enquête sur la formule du championnat de France de rugby à XV : je suis indigné par la formule actuelle qui condamne certains clubs à fermer les portes de leurs stades dès fin février et qui expose des compétiteurs classés premiers de leur poule grâce à la régularité de leurs performances à être brutalement éliminés par des « repêchés ». La composition de poules plus importantes me paraît nécessaire. Je propose pour la saison 1954-55 : 48 clubs en Fédérale, car on ne peut écarter délibérément des clubs qui ont été des valeurs, répartis en 4 poules de 12. Matches aller et retour, 2 qualifiés par poule pour les 1/4 de finales à partir desquels on reprendrait le système d'élimination directe. On pourrait alors qualifier les 4 ou 6 premiers de chaque poule afin de former pour la saison suivante une première division, le reste formant une deuxième division avec montée et descente de 2 clubs. On s'en tiendrait, comme au football, aux matches aller et retour sans phase finale à élimination directe. Nous aurions ainsi un véritable championnat et l'on pourrait rétablir une Coupe de France afin d'avoir une grande finale qui constituerait la « fête annuelle du rugby ».

REPONSE. — Votre suggestion est très logique. Plusieurs de nos lecteurs en ont fait d'à peu près semblables. Toutes aboutissent, en somme, à souhaiter un championnat en poule unique avec matches aller et retour, seule formule qui récompense les mérites d'une équipe sur les résultats d'ensemble de toute une saison.

En ce qui nous concerne, nous sommes entièrement d'accord. Il ne reste plus à décider que... la F. F. R.... ce qui est une autre affaire !

D'UN FERVENT SUPPORTER DE BOBET, DU RACING ET DU STADE DE REIMS :

Je lis votre hebdomadaire depuis un an et je le trouve très bien fait. Une remarque pourtant : ne pourriez-vous mettre, avant la légende des photos de football, la couleur des maillots des deux équipes ? Cela permettrait aux lecteurs de se familiariser avec les équipes professionnelles, surtout avec celles qui, comme Nice, Monaco, le Red Star et le Racing, changent parfois de maillot. Pour la nouvelle formule du championnat de rugby, tout le monde parle des divisions supérieures : seul un lecteur de Viviez (n° 458) envisage le cas des équipes de divisions inférieures (il ne faut pas oublier qu'il y a actuellement 160 clubs répartis en division fédérale et d'excellence).

REPONSE. — Nous supposons nos lecteurs suffisamment informés des choses du sport pour connaître les couleurs des maillots de leurs clubs favoris, couleurs qui ne changent que lorsqu'une équipe a les mêmes que celles des maillots de l'équipe visiteuse. Ne pensez-vous pas que ce serait perdre beaucoup trop de place que de répéter chaque semaine — et d'un bout de l'année à l'autre — Racing : maillot bleu et blanc ; Red Star : maillot vert et blanc, etc. Et puis, il n'y aurait aucune raison de ne pas étendre cette pratique aux autres sports : rugby, basket-ball, etc. Où irions-nous alors ?

Pour modifier l'actuelle formule du championnat de France de rugby, il faudrait évidemment attaquer le problème par les divisions supérieures, auxquelles nos lecteurs ont tout naturellement pensé en premier lieu. Ce premier point de réforme acquis, se poserait le problème des divisions inférieures.

NOUS rappelons à nos aimables correspondants que nous ne répondrons plus dans « le Miroir des lecteurs » aux lettres ne présentant pas un intérêt général et se bornant à des critiques maintes fois réfutées sur la place accordée à telle ou telle rencontre par rapport à telle ou telle autre. Rappelons également que nous ne répondrons pas dans notre rubrique « Que voulez-vous savoir ? » aux demandes de palmarès et que nous ne répondrons qu'à une seule question à la fois. Nous remercions nos lecteurs de faciliter ainsi nôtre tâche dans l'intérêt général.

DE M. RENE PASQUINI, 27, RUE DU GRAND-PRIEURE, A ARLES :

Quel est, à votre avis, le plus complet d'Henri Pélissier ou de Fausto Coppi ? J'entends par là celui qui réunit le plus de qualités telles que sprint, plat, montagne, et même piste. Lequel des deux possède le meilleur palmarès ? S'ils avaient couru à la même époque, lequel à votre avis aurait dominé l'autre ?

REPONSE. — Voilà une question embarrassante tant il est difficile de comparer deux champions d'époque différente. Les conditions de courses, radicalement différentes, rendent toute comparaison risquée. Nous croyons cependant que Coppi, supérieur contre la montre, aurait aussi battu Henri Pélissier en montagne. Sans doute auraient-il fait jeu égal au sprint avec un léger avantage à Henri Pélissier. Les palmarès ne se peuvent comparer. Celui de Coppi (à Bordeaux-Paris et Paris-Tour près) est infiniment plus riche que celui d'Henri. Accordons la préférence au champion italien, tout en reconnaissant que le tempérament de « gagneur » d'Henri Pélissier aurait rendu passionnante une confrontation hélas ! impossible.

DE M. FRANCIS VANRAPENBUSCH, 115, RUE DE TOURNAI, A LILLE :

Ne pourriez-vous, pour le prochain Tour de France, consacrer la couverture de votre numéro, parlant du départ de la grande épreuve, aux anciens vainqueurs que vous présenteriez dans l'ordre de leur victoire ?

REPONSE. — Il nous paraît très difficile de réaliser votre suggestion, qui, contrairement à ce que vous pensez, présente certaines difficultés de réalisation, ne fût-ce que pour grouper les anciens vainqueurs sur une même ligne de départ.

DE M. ANDRE CHERVEAUX, A TANLAY (YONNE) :

Je vous ai envoyé, il y a un mois, une lettre à transmettre au footballeur André Doye et, n'ayant pas obtenu de réponse, désire savoir si vous la lui avez envoyée.

REPONSE. — Oui, mais répétons que nous ne pouvons garantir de réponse aux lettres adressées aux champions par notre intermédiaire.

D'UN LECTEUR DE SAINT-LOUIS DU SENEGAL :

Que réclament les amateurs de rugby : 1) La diminution très nette du nombre des participants au championnat. Je suis d'accord, c'est une nécessité plus qu'urgente, mais on ne saurait la réduire à moins de 48 clubs sans provoquer de vives manifestations de la part de clubs de second ordre, ce qui serait normal. 2) La formation de 4 poules de 12 avec ne comprends pas mes amis, vos lecteurs. A l'heure actuelle, les finalistes sont connus (et aussi le champion à l'heure où paraîtront ces lignes). Sans porter atteinte à leur mérite, convenez qu'aucun d'eux ne mérite pleinement la couronne. Un seul y avait droit : Lourdes. De sorte que le vainqueur de cette année sera celui de la Coupe de France et non du Championnat. Un vrai champion de France devrait être le vainqueur aux points d'un lot assez nombreux de concurrents représentant l'élite du rugby. Donc, pas de poules de 12, ni de 8, et moins encore de 6.

Je propose une division nationale de 16 clubs comprenant les sélectionnés des 1/8e de finale, les deux derniers descendant en division inférieure, et une division fédérale de 32 clubs répartis en 4 poules de 8. Après 14 matches, on formerait alors une poule de 4. Le vainqueur et son second monteraient en « nationale », les derniers de chaque poule descendant en excellence. Enfin, la création de la Coupe de France s'impose. Elle commencerait à mettre aux prises les clubs d'excellence auxquels se joindraient à partir des 1/32es de finale les clubs de nationale et de fédérale.

DE M. JACKY CASERINO ET DE SES AMIS, A COLEA (ALGER).

La rubrique « La Légende du Sport », très intéressante, devrait être complétée et s'accompagner de l'énumération des grands événements sportifs de la même année que l'exploit conté : liste des champions de France dans tous les domaines du sport, des records de France ou du monde battus, vainqueurs des grandes classiques en cyclisme, etc.

REPONSE. — Comme vous y allez ! Est-ce que vous vous rendez compte du travail de compilation que cela représenterait... et de la place occupée ? Non sans doute. Votre suggestion est impossible à réaliser et elle sortirait d'ailleurs du cadre de cette rubrique.

Que voulez-vous savoir ?

Adressez vos lettres 124 rue Réaumur PARIS

M. Y. A. :

Vous pouvez vous adresser à la maison Vincensini, 25, rue Joseph-Vernet, Avignon (Vaucluse).

M. JEAN AUBERT, SAINT-SYMPHORIEN-DE-LAY (LOIRE) :

Appel jouera la saison prochaine à Lausanne. Nous ne croyons pas que René Vignal quittera le Racing. Il n'est pas question en tout cas qu'il émigre dans un club étranger.

M. EMILE BALAYE, DANNATTE, SAINT-PAUL - CAP-DE-JOUX (TARN) :

Nous vous mettrons en relation avec nos lecteurs désireux de compléter leur collection. Vous avez omis de nous signaler l'année de votre colection.

M. MEPONTE BERNARD, LES NOUILLERS (CHARENTE-MARITIME) :

Nous transmettons votre demande à M. Gusti Jordan mais nous croyons que vous vous faites des illusions. On ne devient pas footballeur professionnel avant d'avoir fait ses preuves dans les rangs des amateurs.

M. BESSACI, MARSEILLE :

Ecrivez à la librairie de « France Soir ». Pour compléter votre collection, adressez-vous au service des ventes de « But et Club-Le Miroir des Sports », 12, rue du Croissant, Paris (2e).

M. JEAN-MARIE BESSIERE, 15, AVENUE TARAYRE, SACRE-CŒUR, RODEZ (AVEYRON) :

Le nécessaire a été fait. Nous transmettons votre lettre au service des abonnements.

M. MARCEL BOIS, 10, QUARTIER DU CRASSIER-MARNAVAL, SAINT-DIZIER (HAUTE-MARNE) :

Nous vous mettrons en relation avec nos lecteurs désireux d'acheter une collection de « But et Club » et de « But et Club-Le Miroir des Sports ».

M. EDWARD BOUBOUILLE, ROUTE DES RELIGIEUSES, FORT-DE-FRANCE (MARTINIQUE) :

Le service des ventes vous a répondu personnellement. Pour la question des équipements, nous ne pensons pas que vous ayez intérêt à vous adresser à une maison française. Vous trouverez sans doute sur place tout ce que vous désirez.

M. J.-F. BOUCHET, THONES (HAUTE-SAVOIE) :

Vos performances sont très bonnes, surtout celle sur 80 mètres. Nous nous excusons de vous répondre avec autant de retard.

M. JEAN BUTTIN, 11, RUE MOLIERE, MONTROUGE (SEINE) :

Le témoin pour les courses de relais est un tube de bois creux de 0 m 12 dont la longueur ne doit pas être supérieure à 0 m 30 et le poids supérieur à 50 gr.

M. EMMANUEL GARCIA, AVENUE JEAN-JAURES, AIN-LE-MOUCHANT (DEPARTEMENT D'ORAN) :

Roger Lapébie avait gagné Paris-Roubaix 1934 avec 50 mètres d'avance, mais il fut disqualifié pour avoir changé de vélo. Le Belge Gaston Rebry, arrivé second, fut déclaré vainqueur.

M. RAYMOND CHAVUER, ADMIRATEUR DE LILLE ET DE TROYES :

Vous êtes trop exigeant. Nous vous donnons des renseignements sur quatre seulement de vos joueurs favoris : Ben Tifour (Troyes), né le 25 juillet 1927, mesure 1 m 69 pour 70 kilos ; Lemaître (Lille), né le 7 mars 1929, mesure 1 m 78 pour 80 kilos ; Deladerrière (Nancy), né le 26 juin 1927, mesure 1 m 65 pour 66 kilos ; Grimonpont (Girondins), né le 30 juillet 1925, mesure 1 m 77 pour 78 kilos.

M. JACQUES CHEVASSUS, 1, AVENUE DE MONTCIEL, LONS-LE-SAUNIER (JURA) :

Jean Baratte a conseillé les jeunes footballeurs dans les « But et Club-le Miroir des Sports », du n° 327 du 10 décembre 1951 au n° 333 du 21 janvier 1952.

M. B. CONTIN, CHEZ Mme COLOMB, 19, RUE DU DOCTEUR-MAZET, GRENOBLE (VAR) :

L'Athlege était édité par les éditions Kléber, 30, avenue Kléber, Paris.

MLLE MICHELE G..., DE LYON :

Guerrini n'a pas terminé les Six-Jours de Paris. Malade, il abandonna au cours de la quatrième journée.

M. MICHEL DORCHY, FORGES-LES-EAUX (SEINE-INFERIEURE) :

Voici la composition du onze de France qui a fait match nul avec l'Angleterre le 3 octobre 1951, à Highbury : Vignal ; Grillon, Salva ; Firoud, Jonquet, Bonifaci ; Alpsteg ; Baratte, Grumellon, Flamion, Doye.

M. GERARD DOUBLET, CHALANDREY, PAR ISIGNY-LE-BUAT (MANCHE) :

Fausto Coppi est toujours recordman du monde de l'heure.

M. CLAUDE DUFOUR, 15, BOULEVARD PAUL - DOUMER ORAN (ALGERIE) :

Voici l'adresse du siège du Lille Olympique Sporting Club, 46, rue des Ponts-de-Comines, Lille (Nord).

M. MARCEL IZZI, 25, RUE JEAN-JAURES, SAINT-DENIS (SEINE) :

Nous transmettons votre demande au service des ventes. Nous ne communiquons pas les palmarès individuels des champions.

M. ED. JEOFFARY, GRAND'RUE, PIERRELATTE (DROME) :

Devos a enlevé Liége-Bastogne-Liége en 1919. Scieur a gagné cette épreuve en 1920.

M. JEAN LAVIELLE, COUBEYRES, PAR TONNEINS (LOT-ET-GARONNE) :

Voici les résultats des grands prix motocyclistes de Pau disputés le 18 avril 1954 : 250 cm3 : 1. Kavanagh ; 2. Bayle ; 3. Campbell ; 4. Collot ; 5. Prikker. Sidecars : 1. Haldemann ; 2. Drion ; 3. Betemps ; 4. Murit ; 5. Strub. 500 cm3 : 1. Wood ; 2. Goffin ; 3. Collomb ; 4. Collot ; 5. Campbell. Voici le classement du grand prix auto couru le 19 avril 1954 : 1. Jean Behra (Gordini), 3 h., 302 km 309, moyenne 100 km 769 ; 2. Trintignant (Ferrari), 302 km 280, moyenne 100 km 760 ; 3. Miérès (Maserati), 294 km 008, moyenne 98 km 002 ; 4. Bayol (Gordini), 293 km 477, moyenne 97 km 825 ; 5. Farina (Ferrari), 291 km 487, moyenne 97 km 162 ; 6. Rosier (Ferrari), 290 km 591, moyenne 96 km 864 ; 7. Pilette (Gordini), 274 km 249, moyenne 91 km 416.

M. JEAN LABERNE, 12, RUE DU VERGER, PARIS (19e) :

Voici le classement du décathlon aux Jeux Olympiques 1952 à Helsinki : 1. Matias (U.S.A.), 7.887 points ; 2. Campbell (U.S.A.), 6.975 points ; 3. Simmons (U.S.A.), 6.788 points ; 4. Volkov (U.S.A.), 6.674 points ; 5. Hipp (Allemagne), 6.449 points ; 6. Widenfelt (Suède), 6.388 points. Frayer a terminé 11e avec 5.772 points.

M. JEAN LUCAS, 25, RUE DE LA CROIX-NIVERT, PARIS (15e) :

Marcel Dussault est né le 14 mai 1926 à La Châtre (Indre).

M. MACAUN, LECTEUR ASSIDU DE BUT ET CLUB-LE MIROIR DES SPORTS », A AGEN :

Haegg (Suède), depuis le 7 juillet 1944 à Gothenburg ; Strand (Suède), depuis le 16 juillet 1947 à Malmoe ; Lueg (Allemagne), depuis le 19 juin 1952 à Berlin, sont corecordmen du monde du 1.500 mètres avec 3'43".

M. GILBERT MELLOT, COULLON (LOIRET) :

Raymond Dieu a abandonné la compétition, semble-t-il.

M. HUBERT MERLET, 20 ALLEE DE L'ELITE, ALOUETTE-PESSAC (GIRONDE) :

Les Girondins ont enlevé le championnat de France de première division en 1950. Ils avaient enlevé la compétition de la zone Sud-Ouest en 1940.

M. MONT GILBERT :

Vous avez omis de nous signaler votre adresse. Votre demande sort du cadre de cette rubrique.

M. LOUIS MOSQUIN, CLINIQUE BELLE - RIVE, VILLENEUVE-LES-AVIGNON :

Cette liste est parue dans tous les quotidiens. C'est la raison pour laquelle nous ne l'avons pas redonnée dans « But et Club-Le Miroir des Sports ».

M. SERGE MUGNIER, PETIT AMI HAUT-MARNAIS DE GEMINIANI ET DE LUCIEN TEISSEIRE :

Robert Charron est né le 23 juin 1918 à Bruxelles, près de Poitiers.

M. JEAN-PIERRE C., NIMES :

Nous ne le savons pas d'une manière précise, mais nous ne le croyons pas. Mady Moreau prépare les championnats d'Europe de plongeon sous la direction de Henri Goosen.

Mlle VAN OSMAELE CHRISTIANE, BIERGES WAVRE, BRABANT (BELGIQUE) :

Lorsque deux clubs ont les mêmes couleurs, l'équipe qui reçoit change de maillot.

M. HENRI PILLOUD, 41, RUE DES COLLONGES, A SAINT-GENIS-LAVAL (RHONE) : î

Adressez-nous votre correspondance, nous la ferons suivre... sans vous garantir une réponse qui vous parviendra directement.

M. JOEL POINT, PLACE DU GENERAL-LECLERC, SURESNES (SEINE) :

Voici les couleurs des maillots des marques suivantes : Bertin : noir bande rouge filet blanc ; Follis : gris-vert bande blanche ; Arliguie : rouge sang ; Ligie : gris et bleu ; Bartali : jaune ; Geminiani : bleu ciel bande blanche (couleurs de Bianchi) ; André Leducq : violine épaulette jaune ; Ganna : bleu bande transversale blanche ; Atala : gris bande bleue ; Gitane : bleu bande blanche.

M. GERARD RAPIN, RUE CARIYON-LATOUR, BORDEAUX (GIRONDE) :

Ben Barek compte 16 sélections dans le onze tricolore. Il a tour à tour défendu les couleurs de l'U.S. Casablanca, du F. C. Ouatan, de l'Idéal, de l'U.S. Marocaine. En France, il a joué à l'Olympique de Marseille puis au Stade Français avant de partir pour l'Espagne où il resta plusieurs saisons. Il est revenu cette saison à l'Olympique de Marseille.

M. ANDRE RICHARD, QUAI D'ESCALE, LE HAVRE :

Lorsqu'il était professionnel, le onze de l'Union Sportive du Mans jouait avec des maillots marine et blanc.

M. GUY ROSTAGNAT, 63, AVENUE JEAN-JAURES, LYON (RHONE) :

Owens, Davies, Le Beach, Ewell, Bailey sont corecordmen du monde du 100 mètres, avec 10" 2/10.

M. HUBERT ROUBENNE, LAFFORCE :

André Doye est né le 15 septembre 1924 à Raimbeaucourt (Nord).

M. MICHEL TROIS, 16, RUE DU PRE-GORRON (MAYENNE) :

Adressez-vous à la Librairie des Sports, 10, Faubourg Montmartre, Paris.

M. DESIRE VIGNON, NESCHERS (PUY-DE-DOME) :

Marcel Cerdan est devenu champion du monde des poids moyens en battant Tony Zale, le 21 septembre 1948, à Jersey-City.

M. ROBERT WATTIER, RUE BARBEROUSSE, MILIANNA (ALGERIE) :

Vous devez vous adresser aux sièges de vos clubs favoris.

UN LECTEUR DU « MIROIR DES SPORTS » :

Hugo Koblet n'a jamais été champion du monde sur route.

UN FIDELE LECTEUR DE LOT-ET-GARONNE :

Le nécessaire a été fait.

DE DEUX AMATEURS DE CYCLISME D'ARREAU :

Il ne nous est pas difficile de diriger votre entraînement par correspondance. Nous vous conseillons de vous inscrire dans un club où vous serez conseillé et guidé.

UN LECTEUR DE NEUILLY :

Adressez-vous de notre part à M. Jean Dame, Fédération Française d'Haltérophilie, 4, rue d'Argenson, Paris.

UN INFIRME PARALYSE :

Voici l'adresse de vos clubs favoris : Toulouse Football Club, 63, rue d'Alsace-Lorraine, Toulouse (Haute-Garonne) ; Racing Club de Strasbourg, palais de la Bourse, place des Alliés, Strasbourg (Bas-Rhin) ; Nîmes Olympique, café du Midi, boulevard Gambetta (Gard) ; Association Sportive de Monaco, hôtel du Siècle, principauté de Monaco ; Football Club de Metz, 1, rue Harelle, Metz (Moselle).

UN SAMIOT :

Primo Carnera est devenu champion du monde des poids lourds et battant Max Schmelling, aux points, le 29 juin 1933, à Long Island. L'Italien a perdu son titre devant Max Baer le 14 juin 1934, à Long Island également. Il abandonna au 11e round.

UN ALPINISTE CHERBOURGEOIS :

Votre question sort du cadre de cette rubrique.

UN FIDELE LECTEUR DE LA PROVINCE DE LIEGE (BELGIQUE) :

Adressez-vous au service des ventes de « But et Club-le Miroir des Sports », 12, rue du Croissant, Paris (2e).

UN FERVENT DE LA PETITE REINE A CHATEAULIN (Finistère) :

Adressez-vous à la Fédération Française de Cyclisme, 1, rue Ambroise-Thomas, Paris.

UNE FIDELE LECTRICE DE VOTRE JOURNAL EN ANGLETERRE :

La Coupe du Monde se dispute tous les quatre ans. La dernière édition a eu lieu en 1950 au Brésil.

Successeurs de Gallarato et Teisseire aux "Résolus Bois-Roulant" de Nice

Marty et Morer ont gagné la partie en remportant le Championnat du Monde avec leurs coéquipiers Michel et Lanzi

Marty est aussi un excellent pointeur. Il l'a prouvé au Championnat du Monde, à Lausanne. Le voici accompagnant sa boule, qui est suivie attentivement par ses fidèles équipiers, Morer, Lanzi et Michel.

EN juillet 1952, en pleine période du Tour de France, Marty et Morer se trouvèrent à disputer le concours de la Saint-Pierre, à Gênes.

Le long des jeux, de nombreux spectateurs se passionnaient. Ils ne donnaient pas cher des chances des Français et ne se gênaient d'ailleurs pas pour le crier bien fort.

Exagérèrent-ils dans leurs lazzis ?

Toujours fut-il que Marty prit le mors aux dents, s'installa au milieu de la foule et déclara, superbe :

— Ici, je suis Coppi. Et lui, c'est Bartali, affirma-t-il, en désignant Morer. Allez, gregario, je veux un carreau !

Le gentil Georges s'élança et frappa net. Il « terrassa » tous les points de ses adversaires. A cette partie-là, nos deux compères tirèrent seize boules et en attrapèrent... seize, dont douze carreaux !

Le lendemain, les journaux osèrent à leur tour les comparer à Fausto et à Gino. Depuis cette date, Marty et Morer font recette en Italie.

Voilà l'anecdote que raconte Marty, lorsqu'un ami lui réclame quelques souvenirs. Il enchaîne, aussitôt, en expliquant toute la joie qu'il éprouva, lorsqu'il remporta, à l'automne dernier, le titre de champion du monde, à Lausanne.

— Oh ! comme j'ai pu être heureux Vous pensez. Morer n'avait jamais encore enlevé une telle victoire. J'étais content pour lui.

Car Morer, c'est son copain. Ils commencèrent à jouer ensemble en 1949.

Marty apportait son expérience. Depuis vingt ans, en effet, le Toulousain fréquentait, alors, les jeux de boules.

Marty, à Lyon

Après un court passage dans une équipe de basket, celle des « Cadets de Saint-Etienne », Marty monta à Lyon. Entre Rhône et Saône, il devait bien vite lier connaissance avec les quais, les clos et les « grattons ».

Il se mit à tirailler. A 18 ans, il adopta les couleurs de la « Boule Gambetta » et fit équipe avec Zaccardelli.

Puis, en compagnie de Charbonnier, Sotton et Valet, il constitua une quadrette dont on parle encore. Trois titres de champion de France furent enlevés.

Marty était-il accroché pour toujours aux coteaux de Fourvière ?

On le croyait.

Mais, en 1947, il rentrait au bercail, retrouvait le Capitole et, avec Andrieux, Pilore et Bourguignon, repartait dans la compétition bouliste, défendant cette fois les couleurs de Toulouse. Champion d'Europe, vainqueur du championnat de France Excellence, Marty recommençait une carrière.

Ce n'était pas la dernière.

Une nouvelle association

Bientôt Marty rencontrait Morer et le prenait pour équipier, une association que tout le monde se plaisait à reconnaître comme redoutable.

Né en 1918, à Villeneuve-de-la-Raho, Georges Morer aurait fort bien pu devenir un excellent rugbyman. Au collège de Perpignan, il joua avec Trescazes et Brazès. Comme Puig-Aubert, il préférait le poste d'arrière. Et comme « Pipette » il disposait d'un très joli coup de pied, réussissant des drops, des quarante mètres ! Aujourd'hui encore, lorsqu'il rencontre Puig-Aubert, il s'amuse à engager des paris pas toujours stupides.

Tout l'invitait donc à jouer au rugby, quand, un été de 1936, entre deux sessions de baccalauréat, pour se délasser, il se mit à taquiner les boules. A son premier concours, à Saint-Arnac, il réussit 64 tirs victorieux sur 65. Il gagna toutes les parties du tournoi par une fanny.

— Le dimanche suivant, ajoute-t-il, c'est moi qui embrassais la fanny. Comme quoi les boules...

En 1942, il était nommé inspecteur de police, à Sète. Il continua à fréquenter les jeux. Un rugbyman allait devenir bouliste et qui plus est, champion du monde !

Ce titre, Morer l'enleva avec Marty, non pas sous les couleurs d'une société des Pyrénées ou de Toulouse, mais pour le compte des « Résolus Bois-Roulant », de Nice.

Quatre hommes de classe

Car, entre temps, les deux camarades avaient signé une licence sur la Riviera. Ils étaient accueillis par Michel et Lanzi, mais recevaient une lourde succession, celle laissée par Gallarato et Teisseire, tacticiens et techniciens subtils, deux artistes du sport boules.

Une nouvelle quadrette était formée. L'impétuosité de Morer, la classe de Marty s'alliaient à la valeur de Lanzi et de Michel ; de Antoine Lanzi, tireur très calme et d'une grande adresse, de Fortuné Michel, considéré comme l'un des meilleurs pointeurs de chez nous, deux hommes qui, associés à Gallarato et à Teisseire, furent sacrés trois fois champions de France — 1943, 1947, 1948 — et deux fois sous-champion du monde — 1948, 1950.

A cette société de Nice, il manquait donc un titre, le plus fameux.

Aujourd'hui, le palmarès est complet puisque, à Lausanne, les « Résolus Bois-Roulant », Michel, Lanzi, Marty et Morer enlevèrent le championnat du monde.

Ce jour-là, Michel fut très ému. Car, il est non seulement joueur-vedette, mais encore président organisateur de la société de l'avenue Villermont.

Lanzi, Marty et Morer, les premiers, félicitèrent leur chef de quadrette, cet homme qui, les veilles de compétition, part de Nice, au volant de sa voiture, à 10 heures du soir, roule la nuit et repart, dès le concours terminé, pour les bords de la Méditerranée, où son travail l'attend, le lundi à 4 heures du matin.

— C'est un peu de la folie. Mais, j'aime bien les boules. J'ai ce sport dans le sang.

Et Fortuné Michel sourit comme pour s'excuser de « sa petite folie ». **René PASSET.**

Les prochains concours

27 mai

LYON : Boule Gambetta, Excellence.

29 et 30 mai

CHAZELLES-SUR-LYON : 16 quadrettes Excellence ; 64 quadrettes Excellence-Honneur.

30 mai

MOREZ : 64 quadrettes, toutes catégories.

AGEN : 64 quadrettes toutes catégories.

LES MANIFESTATIONS SPORTIVES DU 27 MAI AU 2 JUIN 1954

Jeudi 27 mai

AUTOMOBILE. — Grand Prix du Luxembourg.

BASKET. — A Milan : Coupe Mairano (jusqu'au 30).

CYCLISME. — Arrivée du Circuit des Six Provinces.
— Arrivée du Tour du Sud-Est.
— Tour d'Italie (6e étape).
— Tour de Belgique.
— Prix de la Ville du Mons.
— Circuit du Finistère.
— Bordeaux-Eymet.
— Critérium du Printemps d'Issoire.
— Critérium Messin.
— Amateurs : finale du Premier Pas Dunlop (à Strasbourg).
— Prix de Neuilly.
— Tour de l'Ile-de-France (27 au 30).

TENNIS. — Roland-Garros : championnats de France internationaux.

Vendredi 28

VOLLEY-BALL. — Coubertin : France-Pologne.

Samedi 29

AUTOMOBILE. — 29 et 30, à Rouen : les Essarts : Rallye Jeanne-d'Arc.

AVIRON. — Asnières-Courbevoie : les Fondateurs (29 et 30).

POIDS ET HALTERES. — Paris : France-Allemagne.

CYCLISME. — Tour d'Italie (8e étape).

TENNIS. — Roland-Garros : championnats de France internationaux.

Dimanche 30

ATHLETISME. — Colombes : réunion internationale avec Zatopek, Mimoun, etc.

AVIRON. — Courbevoie-Asnières : les Fondateurs.

CYCLISME. — Arrivée du Tour de Belgique.
— Tour d'Italie (9e étape).
— Paris-Clermont-Ferrand.
— Paris-Valenciennes.
— Circuit Grand-Combien.
— Circuit des Deux-Ponts.
— Critérium de la Côte de Granit (Lannion).
— Amateur : Paris-Caen.
— Paris-Gien.
— Arrivée du Tour de l'Ile-de-France.

FOOTBALL. — A Bruxelles : Belgique-France.
— A Bayonne : France B - Espagne B.
— A Longwy : France-Allemagne (amateur).
— Dernière journée du championnat de 2e division : Béziers-Cannes, Rouen-Red Star, Angers-Racing, Montpellier-Aix, Lyon-Alès, Sedan-Nantes, Toulon-Valenciennes, C.A.P.-Perpignan, Rennes-Troyes, Grenoble-Besançon.

POIDS ET HALTERES. — A Japy : France-Allemagne.

RUGBY XV. — A Toulon : Toulon-Lourdes (finale du Manoir).

MOTOCYCLISME. — A Reims : championnats du monde.

TENNIS. — Roland-Garros : fin des championnats internationaux de France.

Lundi 31

AUTOMOBILE. — Indianapolis : circuit international.

BOXE. — Wagram : Hamia Vangi Poucy Legendre.

Mardi 1er juin

BASKET. — Tourcoing : Paris-Nord.

BOXE. — Londres : Cockell-Mattews.

Mercredi 2

FOOTBALL. — A Saint-Ouen : finale de la Coupe Drago.

BOXE. — San-Francisco : De Marco-Carter.

PUBLICITE EXCLUSIVE
O.P.G., 46, rue de Lille, Paris - 7e
Tél. : LITtré 15-44

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BENAC
Rédact. en chef: Félix LEVITAN

a créé pour vous à l'occasion des 4 grands événements sportifs de l'été : la Coupe du Monde de football ; le Tour de France cycliste ; les championnats d'Europe d'athlétisme et les championnats du monde cyclistes.

UN ABONNEMENT SPECIAL DE 3 MOIS
(Juin - Juillet - Août)
16 Numéros ordinaires AU PRIX DE 460 FR.

TARIF DES ABONNEMENTS NORMAUX :
6 mois ..... 800 fr.
1 an ..... 1.600 fr.

ADRESSEZ VOS MANDATS
12, r. du Croissant, Paris-2e
C. C. P. Paris 5.390.08
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

La vente des photos sportives

Nous avons organisé un service de vente de photographies. Adressez vos commandes : Service de vente des photographies, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris-2e.

TARIF DE VENTE
Photographie 13 x 18 .... 120 fr.
Photographie 18 x 24 .... 200 fr.
Photographie 30 x 40 .... 300 fr.

FRAIS D'ENVOI
Ajouter pour frais d'envoi (jusqu'à dix photographies) :
30 fr. pour les 30 x 18
40 fr. pour les 18 x 24
60 fr. pour les 30 x 40

MODE DE PAIEMENT. - Seules seront servies les commandes accompagnées du paiement. Ce dernier est à faire EXCLUSIVEMENT par MANDAT-LETTRE ou par MANDAT-CARTE.

Sportifs !
LISEZ CHAQUE JOUR
Le Parisien libéré
LES MEILLEURES PAGES SPORTIVES DES GRANDS JOURNAUX D'INFORMATIONS AVEC LES COMMENTAIRES QUOTIDIENS DE
FÉLIX LÉVITAN
Marcel HANSENNE, Cl. TILLET, Guy CHAMPAGNE, René de LATOUR, P. LAGOUTTE, Gilbert GINESTET, Henri CHAPUIS, P. HERIC, Jo MEPPEN, etc..., etc...
Toutes les nouvelles du sport

OJD DIFFUSION · PUBLICITE
Direct.-gér. : MM. VERRIERE et MASSOT
Siège social : 124, r. Réaumur, Paris (2e)

Sté Nat. des Entreprises de Presse
Imprimerie CHATEAUDUN
59-61, r. La Fayette, Paris-9e

1 A

l'arrière Ben
lace du Niçois.

Le « détail » du premier but de Nice marqué par l'ailier gauche Nuremberg. Le goal de Marseille, Angel, sorti de sa cage, s'est précipité, mais il ne peut toucher la balle, et l'attaquant niçois, qui se lance littéralement en avant, va, de la tête, l'expédier dans les filets en tombant. A gauche, l'arrière Gransart se rabat en courant.

s des 56.803 spectateurs du stade de Colombes. Les arrières Gonzales et Ben Nacef, qui crient leur joie, portent le précieux trophée. A droite, on reconnaît, également riant aux éclats, siastes, et les ramasseurs de balle s'associent au succès des « Aiglons » et participent, eux aussi, à leur triomphe. Nice a bien mérité de remporter la Coupe, grâce à son allant

FOLLIS

A NOUVEAU EN VEDETTE

Après le magnifique succès de

JEAN FORESTIER au tour de Romandie

Trophée Motocycliste Vichy-Saint-Raphaël

TROIS MACHINES AU DÉPART

TROIS MÉDAILLES D'OR A L'ARRIVÉE

1er catégorie 175
accélération-freinage
meilleur temps toutes catégories

Troisième sortie : Troisième victoire de la 175 cm3

FOLLIS

Au cours de la première étape Lyon-Roanne du Circuit des Six-Provinces, les concurrents ont essuyé de violents orages, accompagnés de grêle. En dépit des rafales Mirando et Naulteau tentent de s'échapper.

BANC D'ESSAI
Photo et Cinéma

Avant de choisir votre matériel photo et cinéma, consultez le « Photo-Ciné-Labo-Guide 1954 » (192 pages, 1.200 photos), qui vous donnera l'avis impartial des deux grands spécialistes de France : Natkin, l'écrivain photographe, et Grenier, le technicien. Vous n'aurez pas de surprise avec le matériel qu'ils vous conseillent, car il est mis à l'épreuve d'un sévère « banc d'essai ». — Envoi sur simple demande accompagnée de 100 francs en timbres, mandats, etc.

GRENIER — 51 bd Raspail PARIS-6e

NATKIN — 17 av. Victor-Hugo PARIS-16e

Passé Chalon, le Breton Albert Bouvet est parti en solitaire après avoir lâché Yves Cohen et Loof.

Pédaleur énergique, Bouvet ne fut pas rejoint. Souriant, il franchit l'arrivée avec 34" d'avance.

La modeste équipe du F.C.O. Charleville parvint en finale devant le Racing et s'inclina 1-0. Dupuis, Diagne, Banide (de g. à dr.) font face à une attaque de Bieber.

LA LÉGENDE DU SPORT

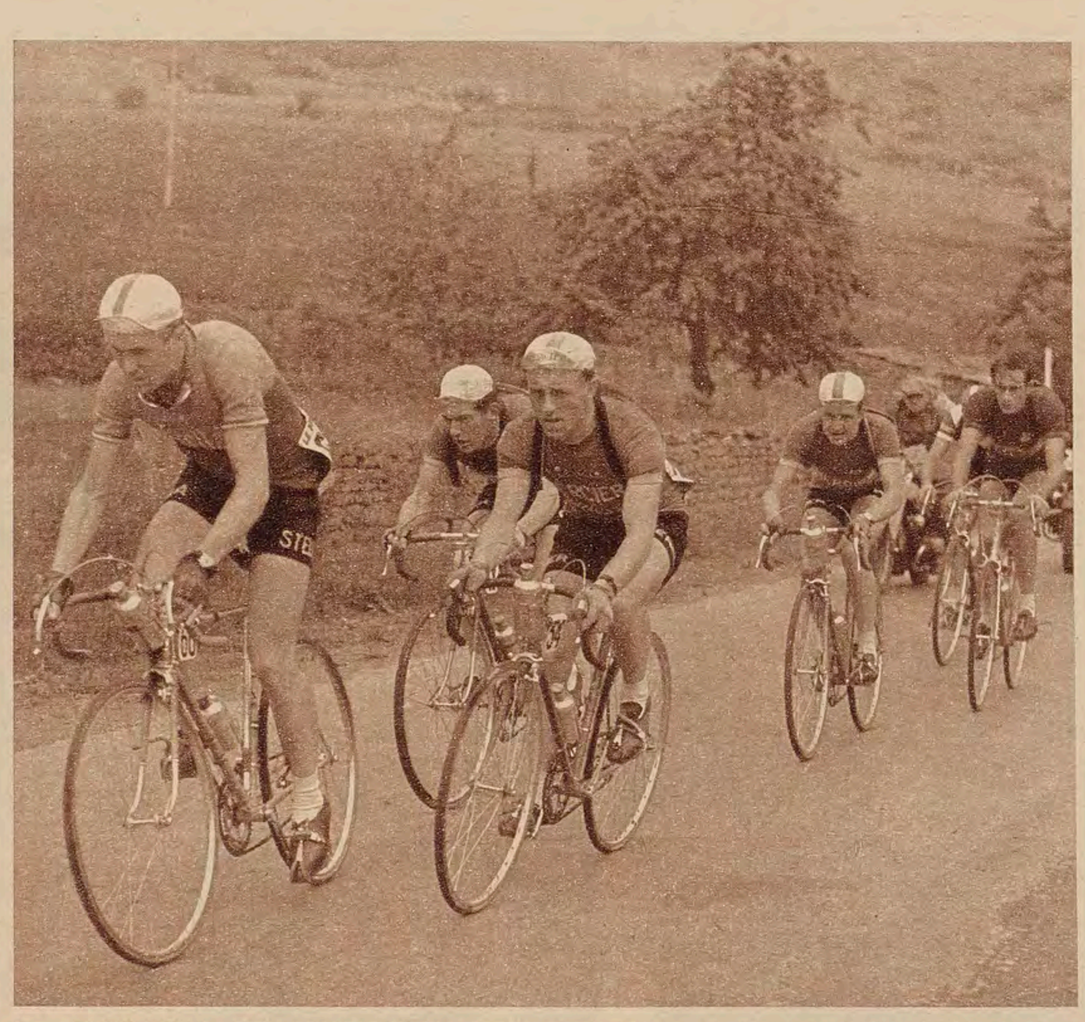
1936 : Pour la première fois un club de 2e division accédait à la finale de la Coupe : Le F.C.O. Charleville

LA Coupe de France est femme. On l'a dit et répété. En cette année 1936, c'est aux Ardennes qu'elle sourit. Il y avait, à Charleville, un club de division interrégionale (on ne disait pas encore 2e division), nommé le F.C.O., professionnel depuis le début de la saison, médiocrement classé en championnat (il était 13e en fin de saison) et dont nul n'avait entendu parler. Jusqu'au jour où il créa une surprise en 1/8e de finale de la Coupe. Lens battu 4-2, cela fit jaser. Puis ce fut Cannes, éliminé, 1-0. Puis le glorieux Excelsior de Roubaix, terrassé, 1-0. Puis... Ce jour-là, on refusa du monde au stade de Colombes pour voir ces inconnus se faire dévorer par l'illustre Red Star. L'illustre Red Star ne dévora rien du tout : il fut battu, 2-1, par une équipe vive, ardente, jouant à peu près comme Sedan de nos jours, c'est-à-dire de manière athlétique et franche. Charleville était finaliste !

EN quatre matches, le modeste F.C.O. Charleville était devenu le point de mire de toute la France sportive. Le 3 mai 1936, on refusa plus de 10.000 places à Colombes et la recette s'éleva à 546.000 francs, ce qui battait de 40.000 francs le record précédent. La « petite équipe » qui affrontait le Racing, vainqueur successif de Caen, Lille et Sochaux, avait amené avec elle sa mascotte vivante, un marcassin aussitôt devenu populaire... et que les joueurs mirent à la broche la veille de la finale, ce qui ne leur porta pas bonheur. Pour la première fois dans l'histoire de la Coupe, un « petit », un « sans grade » avait une chance d'enlever le trophée. On se répétait les noms des joueurs ardennais : Languillat, Herrera, Frelin, Myrka, Brambilla, Woerth, Dujardin, Dufrasne, Bieber, Merveille et celui d'un goal qui allait connaître une carrière prestigieuse : Julien Da Rui, qui, si jeune, avait déjà imposé son style.

CE style, les spectateurs le découvrirent durant 66 minutes. Les joueurs de Charleville procédaient à la manière d'une araignée repliée dans sa toile, en l'occurrence les filets devant lesquels tous étaient massés, et s'élançant vers le but adverse à chaque occasion favorable, pour se replier aussitôt. Cela impliquait une débauche d'efforts, un terrain considérable à couvrir, un souffle et une ardeur peu communs. Les onze de Charleville avaient tout cela. Durant 66 minutes, ils tinrent tête au redoutable Racing, alors leader virtuel du championnat de division nationale, qu'il devait remporter, réussissant ainsi un doublé remarquable. Puis, à la 67e minute, un centre de Veinante parvint à Mathé. Da Rui se porta au-devant de l'ailier droit, Couard reprit le ballon et, sans mal, le plaça dans le but vide. Le beau rêve de Charleville s'écroulait. Battu, 0-1, du moins avait-il marqué l'épreuve de son empreinte.

Au départ, les concurrents se pressent au stand de ravitaillement de « Viandox-Liebig » qui leur offre le fameux « Potage riz au poulet » grâce auquel il supporteront les intempéries.



La seconde étape, qui conduisait les coureurs de Beaune à Roanne fut animée dès les premiers kilomètres par Chapuis (66), Debruyne (34), Privat, Di Caro, Remangeon, Elena.

GAUL, ARRIVÉ SEUL A St-ÉTIENNE

Sur la large route de Roanne, luisante de pluie, le Belge Debruyne réglait au sprint Bellay (37), Remangeon (au centre) et Brankaert (à g.) Cette victoire lui valait de ravir la 1re place à Bouvet au classement.

a posé sa candidature à la victoire finale des Six Provinces

SAINT-ETIENNE. — Le Circuit des Six Provinces commença par une belle victoire détachée du Breton Bouvet. Le lendemain, sur Beaune - Roanne, les positions étaient sensiblement modifiées. Debruyne, coureur belge, portant, comme Bouvet, les couleurs de Mercier-Hutchinson, endossait le maillot de leader, après avoir triomphé au sprint d'un groupe d'une dizaine d'hommes.

Mais, il ne s'agissait là que de simples hors-d'œuvre. En réalité, la troisième étape, Roanne-Saint-Etienne, courue ce dimanche devait donner lieu au premier véritable grand choc. Sur un parcours comprenant l'escalade de trois petits cols des monts du Roannais et du Lyonnais, dont celle de la Croix de Chaubouret, qui surplombe St-Etienne et par un temps aussi détestable que celui des journées précédentes, se déroulait, en plusieurs actes, un véritable drame de la route.

L'Ardéchois Privat qui avait abordé seul l'ultime col, ne tardait pas à s'effondrer, tandis que de l'extrême arrière revenait irrésistiblement le jeune et élégant Luxembourgeois Gaul, qui s'était déjà distingué dans la matinée.

Gaul, distançait une à une toutes les unités de l'avant-garde dont Privat avait lui-même émergé, et demeurait seul ne cessant d'accentuer son avance.

Derrière lui, on voyait réapparaître Bouvet, puis venaient ensuite le Belge Vlayen, le Savoyard Andriol, révélation de cette dure journée, le Belge Brankart, le Parisien Bertaz, qui effectuait une magistrale remontée.

A l'arrivée, Gaul avait 4' 16" d'avance sur Bouvet, 4' 53" sur Vlayen et Andriol, 7' 15" sur Brankart, 7' 50" sur Bertaz... et près de 13' sur l'ex-leader Debruyne, qui avait médiocrement grimpé.

Au classement général, les écarts étaient tout aussi nets. Derrière Gaul, poulain de Terrot-Hutchinson, Bouvet, à 3' 16" ; Vlayen, à 6' 03" ; Andriol, à 6' 10" ; Brankart, à 6' 59" ; Bertaz, à 9' 07" ; le Marocain Remangeon, à 10' 04", etc.

Au sujet des grands favoris autres que Gaul et Debruyne, quelques déceptions. J.-P. Schmitz, récent vainqueur du Tour du Luxembourg, avait abandonné dès la deuxième étape. Forestier, victime d'une sérieuse chute sur la fin de la seconde, était handicapé par la souffrance. Jésus Martinez disparaissait des premiers rangs du classement. Seul Benuzzi, le gagnant du dernier Tour de l'Ouest, se maintenait à peu près, finissant neuvième de l'étape à 9', mais devenant dixième du classement général à 10' 18".

Il y aura jeudi, à l'arrivée à Lyon, un déchet considérable, mais les rescapés auront droit à toute la considération des sélectionneurs du Tour.

Claude TILLET.

Jean Forestier, l'un des favoris des Six-Provinces, fut renversé par une voiture et blessé à l'épaule. Il termina avec plusieurs minutes de retard.

Le Luxembourgeois Charly Gaul prit du champ dans l'ascension de la Croix-de-Chambouret. Il termina avec 4' d'avance à St-Etienne, devenant leader.

Au cours de la première étape Marseille-Nîmes du Tour du Sud-Est, les routiers ont escaladé les Baux-de-Provence. Freinés par le mistral, les leaders grimpent sous la conduite de Dotto, Siguenza et Gauthier.

F. SIGUENZA LEADER DU TOUR DU SUD-EST APRÈS TROIS ÉTAPES

Vainqueur au sprint, Siro Bianchi, reçoit l'accolade d'Annie Cordy.

De notre envoyé spécial RENÉ DE LATOUR

AVIGNON. — Sous le ciel bleu de Provence, le Tour du Sud-Est ne s'est pas encore décidé, après trois étapes totalisant 600 km. à désigner autre chose que des leaders successifs et encore bien peu consistants. Cela ne signifie nullement que l'épreuve manque d'intérêt, au contraire.

Les hommes se serrent de près, voilà tout. Ils attendent que la sévérité du parcours les départage sans recourir à des échappées au résultat par trop incertain.

A Nîmes, but de la première étape, le nouveau citoyen français Siro Bianchi, dont la pointe de vitesse a déjà fait quelques victimes sur nos routes depuis deux ans, s'emparait du poste de leader pour le laisser le lendemain au batailleur Louis Caput lequel voyait justement récompensée l'ardeur dont il fait preuve depuis le début de la saison.

S'évertuant à lancer sans cesse des offensives jamais prises à la légère par le peloton et vouées de ce fait à un demi-échec, Caput avait dû se contenter de ne devancer qu'aux points seulement un petit groupe où l'on retrouvait quelques habitués des épreuves à étapes, comme Siguenza, Rolland, Mallé-jac et Gauthier.

Bien faible avantage qui se trouva démoli dès le lendemain au cours de la troisième étape Vals-les-Bains-Avignon, dans laquelle une poignée d'hommes parvint à prendre 46" au peloton où, pour une fois, Caput avait cru bon de s'abriter sans se soucier du reste.

Si bien, qu'à l'arrivée à Avignon, ce fut un Francis Pélissier à la convalescence déjà bien avancée qui put se payer la satisfaction de remettre à un de ses protégés, le souriant Beaucairois Siguenza, le maillot blanc de leader de l'épreuve de notre confrère « Le Provençal ».

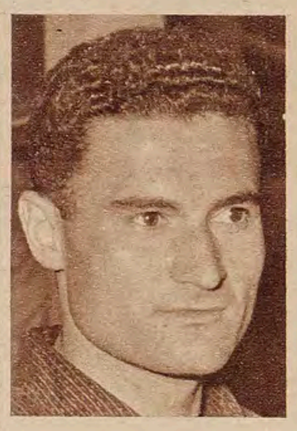
Siguenza, ne manque pas de classe et de combativité, mais il est fortement menacé et il lui sera vraisemblablement difficile de conserver sa position dans l'escalade du terrible Mont Ventoux.

Le départ de la 2e étape vient d'être donné. Les concurrents n'ont pas encore quitté Nîmes et déjà le peloton s'est étiré dans le parcours sinueux. Surbatis, Bautru, Chaumarrat, Dacquay, Génin mènent.

Le maillot blanc, Siro Bianchi, participa à toutes les échappées. Il roule ici en compagnie de Rémy, Teisseire et Papazian (à dr.).

L'arrivée à Vals-les-Bains fut très disputée. Second la veille, Caput l'emportait de peu sur Rémy (masqué) et Siro Bianchi.

COPPI MAL PARTI, G. MINARDI, LEADER DU TOUR D'ITALIE



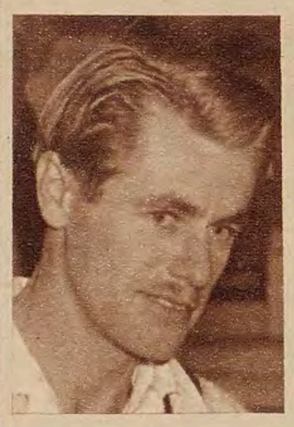
MINARDI

TRES favorable au terme de la première étape du Tour d'Italie courue vendredi selon la formule contre la montre par équipes sur une distance de 36 kilomètres en circuit à Palerme, la position du campionissimo s'est trouvée brutalement compromise dès le lendemain, au cours de l'étape en ligne Palerme-Taormina, longue de 274 kilomètres.

On ne s'étonna pas d'abord de ne pas le voir contre-attaquer quand Minardi démarra dans la côte de Mondruzzi, à une quarantaine de kilomètres de l'arrivée. Peut-être ne tenait-il pas à assumer si tôt la lourde tâche défensive incombant au porteur du maillot rose ? Mais il ne fut plus possible de douter de la défaillance de Fausto quand Koblet s'envola à son tour du peloton sans qu'il réagisse. En quelques kilomètres, le champion suisse, épaulé par Schaer, puis par Clerici et Huber, qui avaient filé en éclaireurs dans la roue de Minardi, prenait 6' 19" à Coppi. Minardi, de son côté, triomphait détaché avec 11' 29" d'avance. C'était la catastrophe ! Les renversements de situation qui se produisirent dans le dernier Tour de France nous incitent certes à la prudence.

Coppi, de son côté, a déjà enregistré, au cours de sa carrière, des défaillances aussi sévères, dont il se releva, complètement ou partiellement, sauvant du moins la face. Mais est-il toujours animé du même moral ? Il est permis d'en douter en se basant sur son comportement depuis le début de la saison routière.

HOAD ET DROBNY ELIMINÉS DES INTERNATIONAUX DE FRANCE!



LARSEN

IL a fallu attendre une semaine entière pour que « démarrent » vraiment les championnats internationaux de France, disputés à Roland-Garros par un temps incertain et coupé d'averses.

Bien entendu, au stade des 1/8es de finale il n'y a plus un Français en course. Du moins, nos joueurs ont-ils succombé après s'être bien battus, Rémy surtout qui, après avoir, à la surprise générale, triomphé de Nielsen, ne s'inclina devant Mervyn Rose (6e joueur du monde) qu'après quatre sets farouchement disputés (6-8, 6-4, 6-4, 7-5).

Deux résultats sensationnels ont marqué le dimanche. Lewis Hoad, considéré comme le premier joueur du monde après ses victoires aux championnats d'Australie et en Coupe Davis, a été éliminé par le quadragénaire Mulloy, un vieux dur à cuire spécialiste de ces sortes d'exploits (6-2, 2-6, 7-5, 6-4). Jaroslav Drobny, que nous vîmes si souvent en finale et qui l'emporta en 1952 sur Sedgman, a été éliminé par le fantaisiste américain Larsen en cinq sets (6-4, 5-7, 6-4, 3-6, 6-1). Drobny a-t-il été trahi par ses nerfs ou est-il en déclin ? Il semble qu'après son match héroïque contre Patty, l'an dernier à Wimbledon, il n'ait pas retrouvé ce « coup de patte » qui fit de lui le meilleur joueur du monde sur terre battue.

Patty, au contraire, a récupéré. Sa facile victoire contre le Belge Brichant (6-3, 6-1, 6-4) l'impose, autant que ses performances récentes, comme un des favoris du tournoi.

A. C.

7 JOURS DE SPORT (DU LUNDI 17 AU DIMANCHE 23 MAI)

LUNDI 17 MAI

CYCLISME Charles Gaul, échappé avec son coéquipier J.-P. Schmitz, gagne la dernière étape du Tour du Luxembourg, Diékirch-Esch-sur-Alzette (230 km.). Tous deux terminent avec 18 minutes d'avance sur le 3e, le Belge De Smet. Au classement général final, l'espoir Jean-Pierre Schmitz devance Gaul de 2' 28" et Ernzer de 20' 57". Le Belge Lefèvre se classe 4e et le Français Ruffet 5e.

MARDI 18 MAI

BOXE Au Central Sporting Club, les poids plume Legendre et Clabec font match nul.

MERCREDI 19 MAI

BOXE A Evreux, le mi-moyen local Robert Guivarch bat Bachir Cheraka aux points, se qualifiant pour rencontrer le champion de France de la catégorie, Idrissa Dione.

CATCH Salle Wagram, les bagarreurs Pat Curry et Stan Karolyi ne peuvent se départager après trois manches acharnées.

CYCLISME Au Parc des Princes, Roger Chardon remporte la série qualificative du championnat de France de demi-fond, devant Solente, à 50 mètres, Queugnet, à 200 mètres, et Godeau, à 1 tour. L'omnium des routiers est gagné par André Darrigade, qui enlève avec autorité les quatre manches. Bobet est 2e devant Anquetil, Hassenforder, Anastasi et Rémy.

FOOTBALL En nocturne, à Reims, Sedan bat Sheffield Wednesday, 4-0.

JEUDI 20 MAI

BOXE A Chicago, dans les « Golden Gloves », le poids coq français Antoine Martin bat l'Américain A. Escobar aux points. Mais le plume Jo Ventaja est battu, également aux points, par l'Américain Joe Charles. Finalement, la sélection européenne et l'équipe des Etats-Unis font match nul, 5 à 5. Les autres victoires européennes ont été remportées par le super-léger belge Hoefler, le « mouche » et le super-moyen britanniques R. Currie et B. Wells et le milourd norvégien B. Klingas.

● Salle Wagram, le mi-moyen J. Ruellet bat J. Prigent aux points.

CYCLISME De Palerme, à la veille du départ du Tour d'Italie, M. Adriano Rodoni, président de l'U.V. Italienne, déclare que l'Italie ne sera pas représentée OFFICIELLEMENT dans le prochain Tour de France. Mais l'U.V.I. n'interdira pas à ses ressortissants invités par les organisateurs, « Le Parisien Libéré » et « L'Equipe », de participer à l'épreuve. Cette décision provoque des mouvements divers dans l'opinion sportive italienne.

VENDREDI 21 MAI

ATHLETISME A Los Angeles, Parry O'Brien bat de nouveau le record du monde du lancer du poids. Son jet de 18 m. 434 améliore de 12 mm. son précédent record, en instance d'homologation, et de 38 cm. 8 le record actuellement inscrit sur les tablettes officielles. — Au cours de la même réunion, l'équipe de l'Université de Fordham a battu le record du monde du 4 × 880 yards en 7' 27" 3/10 contre 7' 29" 2/10, précédent record de l'équipe des Etats-Unis, le 4 août 1952.

SAMEDI 22 MAI

BOXE A Bruxelles, le poids lourd quadragénaire belge Karel Sys abandonne à la 4e reprise devant le géant cubain Nino Valdès. Sa bourse est confisquée par la Fédération belge. — Le poids coq italien de France Gaëtan Annaloro fait un très beau combat contre le champion de Belgique de la catégorie Cossemyns et obtient le match nul. ● A Saint-Nazaire, le champion de France poids mi-lourds Colin bat l'Allemand Otto Bastian aux points après l'avoir expédié cinq fois au tapis.

DIMANCHE 23 MAI

AUTOMOBILISME Le Grand Prix de Bari (Italie) est gagné par l'Argentin Juan Gonzalès, les 322 km. 400 en 2 h. 21' 8" 7/10, devant le Français Maurice Trintignant, tous deux sur voiture Ferrari. Le Français Behra, sur Gordini, est troisième.

LUTTE Au cours des championnats du monde de lutte libre, à Tokio, le poids léger français Robert Bielle est éliminé, en 2' 56", par le Hongrois Gyula Toth, et le poids mi-moyen René Chesneau, en 8'18", par le Turc Bekir Boke.

RUGBY A XV Finales des championnats de France. Division d'Excellence : à Grenoble, Chambéry b. Bellegarde, 14-6, apr. prol. — Honneur : à Cahors : Toulouse A.C. b. Ussel, 8-0. — Promotion : à Villefranche-de-Lauragais : Sigean b. Bizanos, 3-0.

Ecrasant l'Angleterre (7-1), la Hongrie devient favorite de la Coupe du Monde !

L'EQUIPE de Hongrie a remporté à Budapest, par 7 buts à 1, une victoire de grande envergure sur le onze d'Angleterre. Les Hongrois, en grande forme, ont encore mieux joué que lors du match de Wembley, et infligé aux Britanniques une très lourde défaite, dominant constamment leurs adversaires grâce à un football d'une haute qualité technique et d'une rare efficacité.

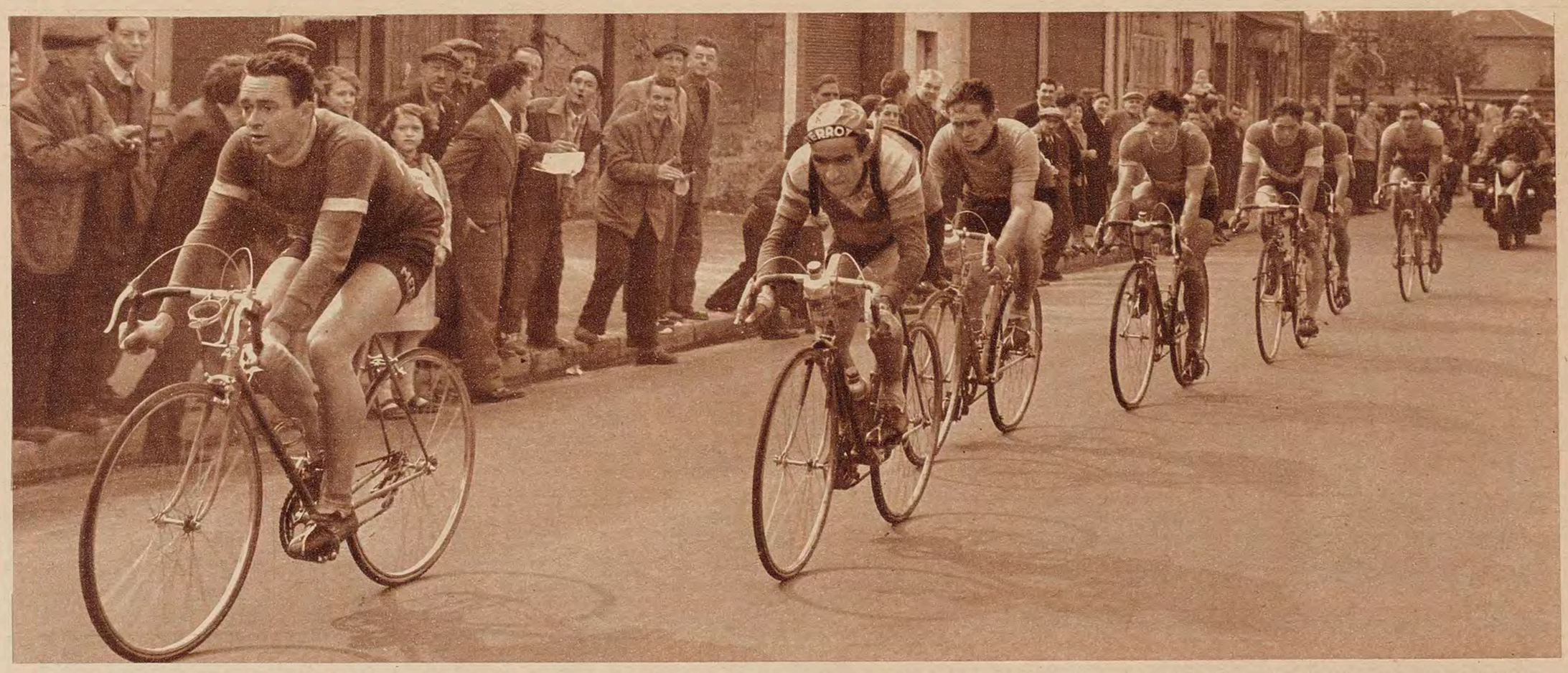
Les Anglais, battus dans l'attaque de la balle dès le coup d'envoi, surclassés dans tous les compartiments du jeu, étaient déjà menés 3-0 à la mi-temps.

La seconde partie de la rencontre vit une supériorité plus franche encore des Magyars qui marquèrent quatre fois, tandis que leur gardien Grosits ne s'inclinait qu'une fois sur un shot de Broadis !

Les buts du onze hongrois furent l'œuvre de Lorant (sur coup franc), Kocsis, Czibor, Puskas (chacun deux buts !).

Ce succès de la Hongrie sur l'Angleterre, mis en parallèle avec le match nul enregistré par l'Uruguay devant la Suisse, à Lausanne (3-3), en fait la favorite de la Coupe du monde.

HONGRIE-ANGLETERRE (7-1), à Budapest. En dépit de la qualité médiocre de cette téléphoto, nous avons tenu à la publier par souci d'information. Kocsis bat Merrick.



Un démarrage de l'ancien champion de France Adolphe Deledda vers Cormeilles-en-Parisis, à 25 km. du but, provoqua la scission définitive dans le Circuit des Boucles de la Seine. Deledda (en 2e position) entraina avec lui : Hassenforder (en tête), F. Mahé, Carle, Cieleska, Varnajo (masqué) et Telotte. Un accident de machine ne lui permit pas de conclure.

DANS LES "BOUCLES", L'IMPÉTUEUX VARNAJO A ENFIN PLACÉ SON "PUNCH" AU BON MOMENT

10e CIRCUIT DES BOUCLES DE LA SEINE (296 km.). Dimanche 23 mai 1954. Départ à Maisons-Alfort. Arrivée au vélodrome Buffalo. Principales difficultés : parcours constamment vallonné ; côte de Flins (107e km.), Rolleboise (126e km.), Evecquemont (243e km.), Herblay (267e km.), Issy-les-Moulineaux (291e km.). Temps froid, pluies intermittentes, vent variable, modéré. 63 coureurs au départ. Course qualificative pour le championnat de France, les Boucles de la Seine ont été créées en 1945 et ont à leur palmarès : Louis Gauthier, Caput, Bobet (qui s'y révéla), Caffi, Dorgebray, Diot (détenteur de la meilleure moyenne : 40 km. 920), Redolfi et Audaire.

ROBERT VARNAJO, vainqueur des Boucles de la Seine ? Rien de plus naturel, à bien y réfléchir. Le « Chouan » ne passait-il pas pour le coureur type du Critérium National — dans lequel il échoua d'ailleurs régulièrement au port — et auquel les Boucles sont généralement comparées à cause de leur parcours tourmenté autour de Paris ?

Varnajo n'a pas pour réputation d'être parcimonieux de sa peine. Cette fois, pourtant, il fut, des sept coureurs qui s'étaient dégagés à moins de 25 kilomètres de l'arrivée, celui qui avait su garder les ressources nécessaires pour porter un nouveau coup décisif, à Issy-les-Moulineaux, à 7 kilomètres du but, dans l'avant-dernière « bosse » d'un parcours en « scénic-railway », torturé de virages, hérissé de bosses et truffé de passages pavés... à vous en donner le vertige ou le mal de l'air. Et l'énergique Varnajo termina sa course comme on aimerait le lui voir faire plus souvent, à la manière d'un « puncheur » qui a eu enfin la clairvoyance et surtout la patience de placer son estocade au moment opportun. L'écart à l'arrivée ne pouvait être plus significatif : 1' 4" acquis en 7 kilomètres sur les deux meilleurs « poursuiteurs » du groupe disloqué : Cieleska (son équipier) et Telotte.

DELEDDA INSTIGATEUR DE L'ECHAPPEE DECISIVE

Cette escouade de sept fuyards, d'où devait sortir le vainqueur, s'était formée, à la sortie de Cormeilles-en-Parisis, sur un démarrage d'Adolphe Deledda. L'ancien champion de France, coureur de Terrot, avait été rejoint par Varnajo, Cieleska, Carle (3 « Gitane »), Hassenforder, Telotte (2 « Mercier ») et François Mahé (1 « Dilecta »).

« Hassen » s'était présenté au départ le nez chaussé d'épaisses lunettes noires et la casquette enfoncée sur les yeux, avec un trop visible parti-pris de passer inapercu... ce qui était bien le signe évident (prière de raisonner par l'absurde avec lui)... qu'il comptait se distinguer.

« Je vais démarrer, mais surtout, n'essayez pas de me suivre, avait-il recommandé à ses coéquipiers, contentez-vous de « couper » la chasse derrière moi. »

— Es-tu donc si sûr de pouvoir gagner ? lui avait demandé l'un d'eux.

A quoi notre farfelu avait répliqué avec une belle assurance :

— Bien entendu !

Un peu plus tard, dans le bas de la côte d'Issy, quand Varnajo plaça son démarrage... notre Hassen fut le premier à lâcher pied, sans se troubler d'ailleurs, expliquant posément aux motocyclistes suiveurs qu'il ne pouvait plus « dérailler » sur la denture de 15 dents indispensable, assurait-il, pour riposter victorieusement au « Chouan »... Mais, à l'arrivée, il reconnut très sportivement la supériorité de Varnajo.

... ENSUITE MALCHANCEUX

En fait, quand Hassen se releva, ils n'étaient plus que 6, et non 7 en tête, Deledda, aussi incisif, aussi décidé et entreprenant que Varnajo, avait été trahi par sa roue arrière quelques instants auparavant, au passage du pont de Sèvres.

Dès lors, la victoire ne pouvait plus échapper aux 3 « Gitane », malgré la résistance désespérée du grand Telotte, moins nerveux en côte que Varnajo et... moins rapide que l'athlétique Cieleska, qui lui souffla la deuxième place à l'emballage final. Les coureurs de Raymond Louviot (actuellement sur les Six-Provinces) auraient même pu prendre les trois premières places si l'énergique Carle, excellent à tous points de vue, ne s'était ressenti sur la fin des efforts produits précédemment pour rejoindre après crevaison. Signalons, pour rehausser le mérite de sa performance, qu'il fut le seul à revenir, puis à figurer encore dans la phase finale. Ne portons pas de jugements trop définitifs sur les battus, pour la plupart frappés par la malchance. Signalons les efforts méritoires de Meneghetti, Joassin, Maurice Diot (en net retour de forme), du Périgourdin Delmas, d'Audaire, Guérinel, Meunier et la course sage et raisonnée d'Anquetil. Anastasi ne fut lâché que sur la fin pour avoir négligé de s'alimenter.

Roger BASTIDE.

LE CLASSEMENT

1. Robert VARNAJO, les 296 km. en 7 h. 51' 43" ; 2. Jean-Marie Cieleska, 7 h. 52' 47", tous deux sur cycles Gitane, dérailleur Simplex ; 3. Telotte, 7 h. 52' 49" ; 4. Carle, 7 h. 53' 20" ; 5. François Mahé, 7 h. 53' 22" ; 6. Hassenforder, 7 h. 54' 13" ; 7. Redolfi, 7 h. 54' 59", etc.

Bien épaulé par Carle et Cieleska, Varnajo se détacha ensuite dans la côte d'Issy-les-Moulineaux, à 7 kilomètres de l'arrivée.

LA MALCHANCE NE LES A GUÈRE

De nombreuses crevaisons : Blusson arrache son boyau.

Anastasi doit en faire autant... mais, lui, sous la pluie.

LES BOUCLES DE LA SEINE
1er VARNAJO sur cycle
GITANE
boyaux HUTCHINSON, dér. SIMPLEX
Dir. sport. : Raymond LOUVIOT
Cycles GITANE, MACHECOUL (L.-I.)
« REP-SPORT », 30, fg du Temple, PARIS (11e)
AGENTS PARTOUT

LES BOUCLES DE LA SEINE
1er VARNAJO sur cycle GITANE
Guidon et jantes
PIVO
Fabriqués par les Ets ALLES, 21, rue des Fédérés - Montreuil

BOUCLES DE LA SEINE
1er VARNAJO - 2e CIELESKA
sur bicyclettes GITANE
Dérailleurs avant et arrière
SIMPLEX
CHAMPION DU MONDE
La plus forte production française
PARIS L. JUY DIJON
— SERVICE DES COURSES —
13, rue Denis-Poisson, Paris-17e
GAL. 36-86

Robert Varnajo, surnommé « le Chouan », abandonne son rictus caractéristique pour un sourire... -plus adapté aux circonstances au moment de franchir la ligne en vainqueur.

ÉPARGNÉS, SUR LES ROUTES DE L'ILE-DE-FRANCE

Sans s'affoler, J. Marinelli attend l'aide des mécanos.

Adolphe Deledda, nerveux, court à leur rencontre.

Les traits de R. Desbats trahissent son anxiété.

ELVINGER 986

Parfaitement rasé en 2 ou 3 minutes

sans irritation
sans vibration

6.950 F +t.l.

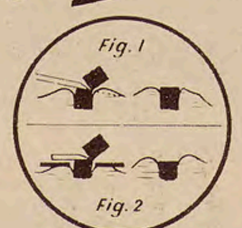
Le Rasoir Philishave Philips

- **rase de plus près**

  Le tranchant d'une lame ne peut que décapiter les poils de la barbe dont la base est protégée par les petits monticules de la peau : risque de coupure. *Fig. 1*

  Seul le peigne ultra-mince du PHILISHAVE appuyant sur ces monticules dégage le poil jusqu'à la base ! *Fig. 2*

  Double avantage : le peigne protège complètement l'épiderme et le poil est coupé jusqu'à la racine...



- **s'affûte automatiquement**

  Les lames du contre-peigne effleurant à grande vitesse le peigne en acier spécial s'aiguisent automatiquement.

  L'angle de coupe idéal est ainsi maintenu constant.

  C'est tout le secret de la douceur du PHILISHAVE. *Fig. 3*

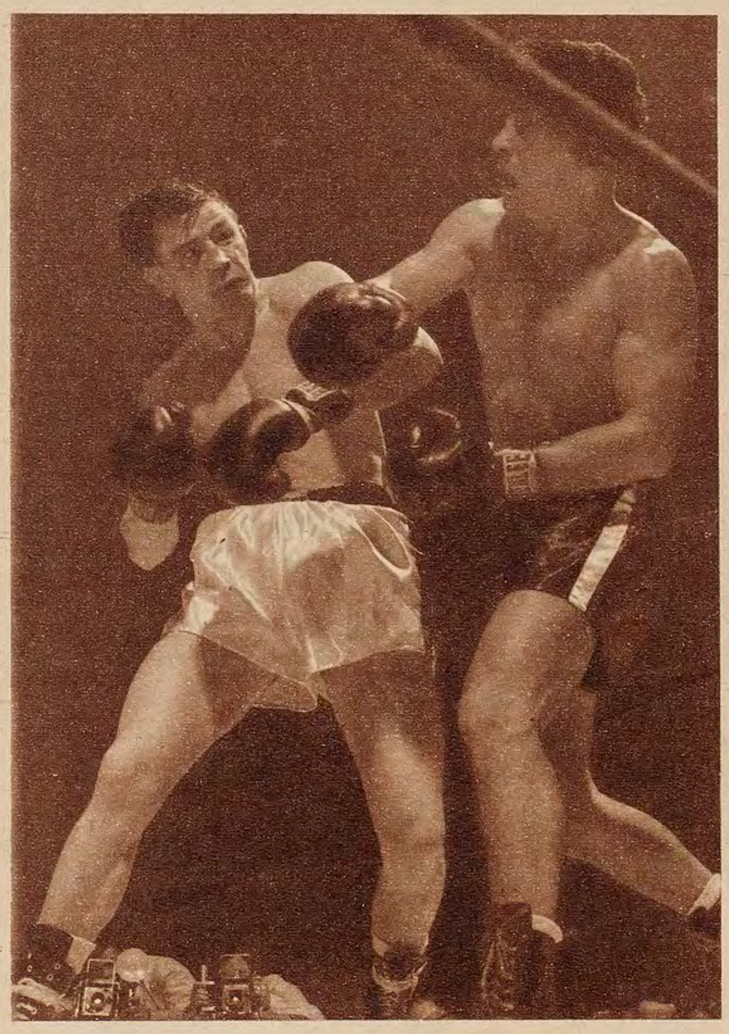
- **est pratiquement inusable**

  Vous garderez votre PHILISHAVE et sa coupe si douce indéfiniment. Votre Philishave est construit pour durer ! Ecoutez-le tourner. Ecoutez son ronronnement doux et régulier ! Pas de vibrations désagréables et nuisibles : le PHILISHAVE est un appareil de précision, calculé largement, indéréglable, il ne nécessite aucun entretien. Votre PHILISHAVE restera toujours neuf.

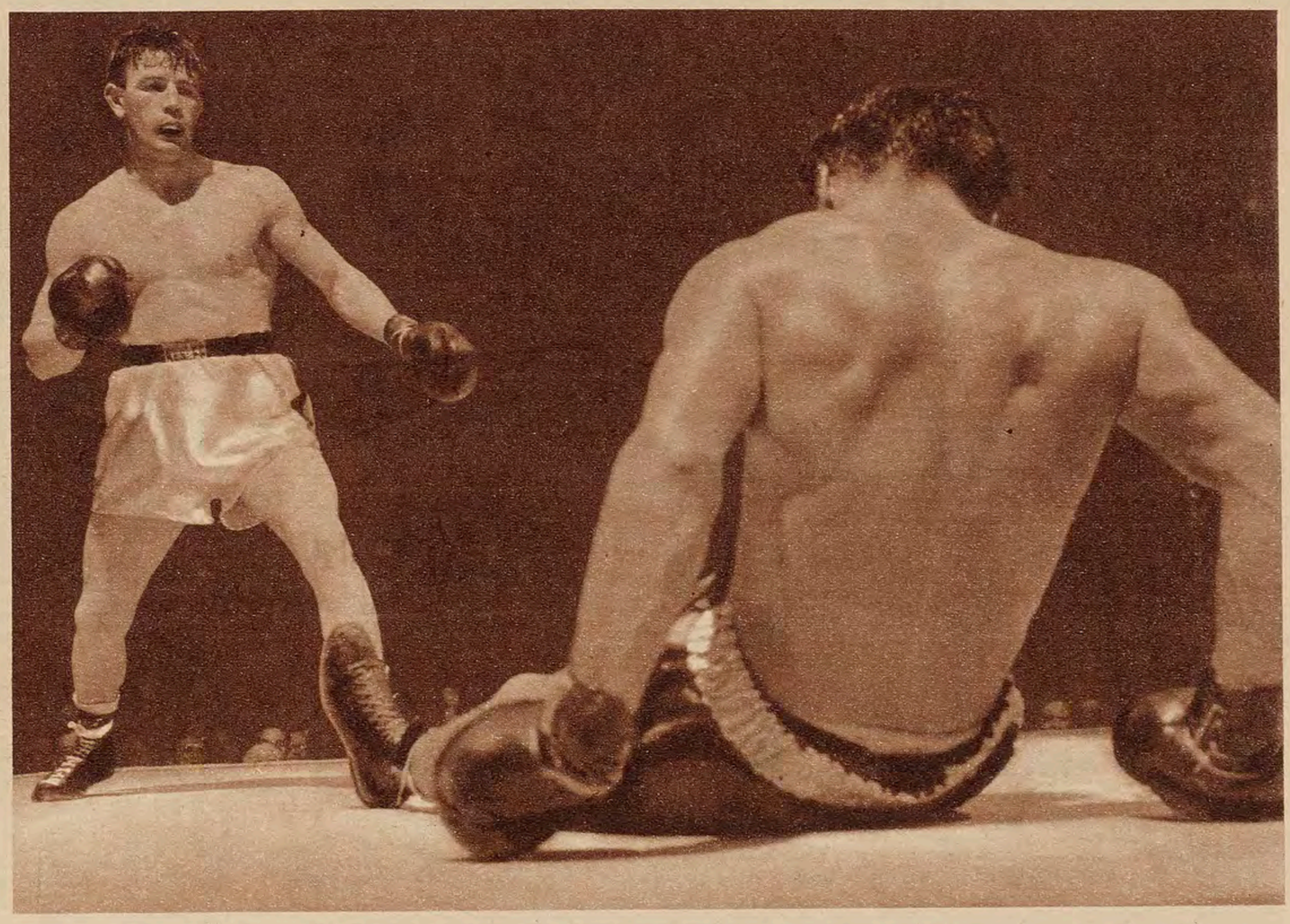
RASOIR ELECTRIQUE
PHILISHAVE
PHILIPS
Demandez une démonstration

DANS LE MONDE ENTIER, IL Y A DAVANTAGE D'HOMMES QUI SE RASENT AVEC UN PHILISHAVE PHILIPS QU'AVEC N'IMPORTE QUELLE AUTRE MARQUE DE RASOIR ÉLECTRIQUE

ROYER-CRÉCY, KHALFI, LANGLOIS : TRIPLE SUCCÈS



Agressif et décidé, Pierre Langlois (à g.) prit souvent la direction du combat. Il l'emporta finalement sans discussion.



A la 9e reprise, Langlois toucha avec précision d'un direct du droit à la mâchoire. Giardello se retrouva au tapis. Il se releva presque aussitôt, mais dut se laisser compter « huit » par l'arbitre avant de reprendre les échanges.

ALAIN MIMOUN (loin de sa meilleure condition à Tourcoing) FORFAIT A COLOMBES

De l'un de nos env. spéc. Marcel HANSENNE

TOURCOING. — Le 3.000 mètres de Tourcoing n'incitera certainement pas Alain Mimoun, difficile vainqueur en 8' 34" 8/10 sur une piste mouillée, à affronter Zatopek dimanche prochain à Colombes.

Le recordman de France des 5.000 et 10.000 mètres est actuellement assez loin de sa meilleur condition physique. Pour battre les Yougoslaves Pavlovic et Stritof, qui ne sont pas spécialement des foudres de guerre, il dut sortir toutes ses tripes. Dans ces conditions, pourquoi irait-il au devant d'une défaite qui risquerait de le démoraliser pour le reste de la saison ?

— Vous pouvez annoncer que je ne courrai pas à Colombes, m'a-t-il dit. Pas plus sur 3.000 que sur 5.000, car le public comprendrait mal que nous choisissions des distances différentes, et il aurait raison. C'est tout ou rien. Ou je me sens assez fort pour soutenir la lutte, ou je m'abstiens. Or, je ne me sens pas assez fort...

Pour ma part, je ne puis qu'appuyer la décision que vient de prendre un athlète qui s'est toujours conduit courageusement en toutes circonstances.

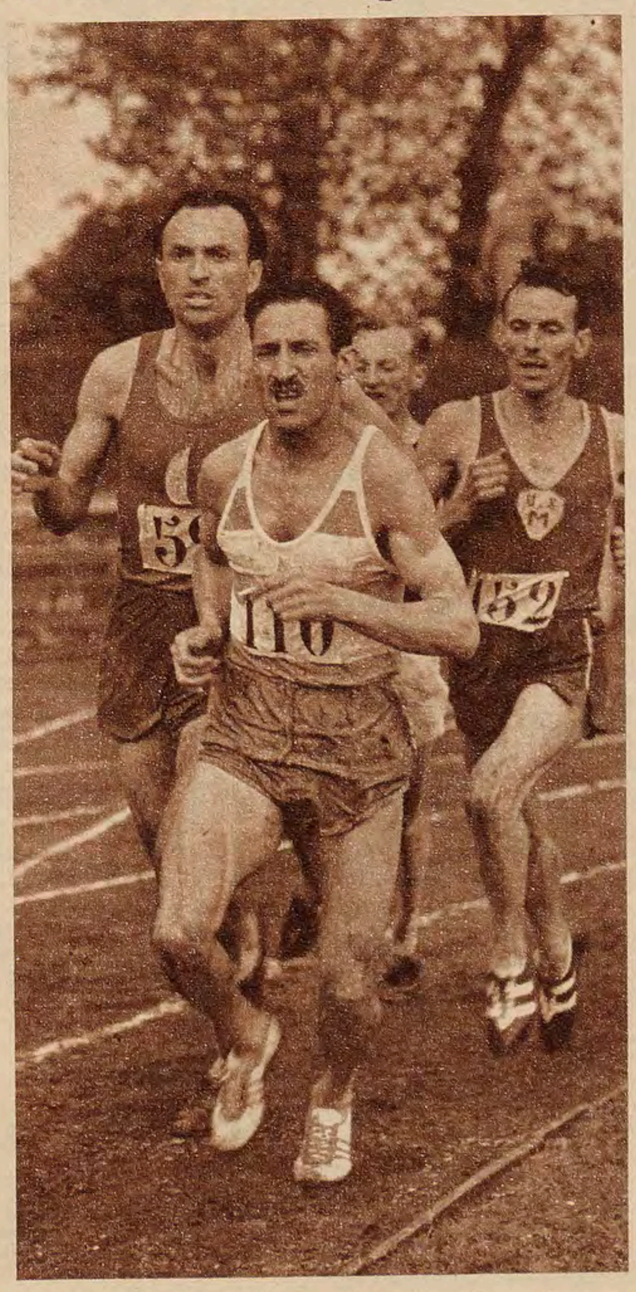
Freiné par une douleur persistante à l'aine, Mimoun n'a rien à gagner dans un combat perdu d'avance. Qu'on le laisse donc se soigner tout le temps qu'il faudra. C'est à cette seule condition que nous reviendrons de Berne avec une satisfaction au moins.

Car, pour le reste, rien n'autorise à croire que les Français pourront pavoiser après les championnats d'Europe. El Mabrouk ? Il a tellement perdu l'habitude de l'entraînement que, dès la troisième séance successive, les muscles de ses jambes déclarent forfait.

A Tourcoing, El Mabrouk courut 600 mètres en boitant et s'arrêta. D'ailleurs, même s'il n'avait pas boité, il n'aurait guère représenté un danger quelconque pour le Yougoslave Mugosa et le Belge Herman, qui, lui, s'est trop entraîné. Mugosa fut, en fait, le plus beau vainqueur de la journée en gagnant le 1.500 en 3' 54" 2/10 sur une piste détrempée, comme on vous l'a dit.

Il nous est, certes, agréable de souligner les progrès de Darot au disque ou la révélation du Tourquennois Colombier en sprint. Mais si méritoires que soient les efforts de nos espoirs qui se débattent, comme ils peuvent, dans les conditions les plus décourageantes qui soient, que représente tout cela en regard des résultats diffusés par les dépêches étrangères qui nous parviennent chaque jour ?

Il reste, fort heureusement, des équipes d'illuminés qui veulent croire envers et contre tous, comme ces dirigeants de Tourcoing qui vont avoir à faire face à un déficit important, tout simplement parce qu'il a plu dimanche. Ce sont eux, tous bénévoles, qui représentent la dernière espérance de notre athlétisme. On nous promet pour demain davantage de fonctionnaires, plus d'entraîneurs appointés par l'Etat et sans connaissances réelles des disciplines athlétiques. Eh bien! je persiste à penser qu'il n'y a pas grand-chose à attendre d'eux. Si un avenir est possible, c'est du côté des clubs qu'il faut se tourner...



Un passage du 3.000 m. Mimoun, qui gagnera en 8'34"8, mène devant le Yougoslave Pavlovic et Lecat.

L'arrivée du 1.500 m. A la surprise générale, le Yougoslave Mugosa bat en 3'54"2/10 le favori Hermann.

DES BOXEURS DE JEAN BRETONNEL A NEW-YORK

EN TRIOMPHANT DE GIARDELLO, P. LANGLOIS SE RAPPROCHE D'OLSON

ROYER-CRECY et Hocine Khalfi vainqueurs sensationnels et inattendus aux Eats-Unis !

Ces deux succès, tout en chatouillant agréablement notre amour-propre national, nous inyitent à reviser l'opinion que nous nous faisions sur le rapport des valeurs entre les pugilistes de ce côté et de l'autre de l'Atlantique.

Le talentueux et consciencieux Khalfi était tout de même loin de dominer le lot de nos poids plumes et légers comme le fit, par exemple, Percy Bassett lors de sa tournée européenne... ce même Bassett qui vient de subir une nouvelle défaite des poings de l'inconnu Zueleta, à Eastern Parkway Arena. Glorieuse incertitude du sport... Khalfi, qui avait perdu aux points, contre le Californien Cisco Andrade, son premier combat aux U.S.A., disputant le combat de sa vie contre Saddler a-t-il connu son « heure éblouissante » ou bien poursuivra-t-il une étonnante métamorphose ? Ou encore Saddler était-il dans un mauvais jour ? De même que Bassett ?

Autant de questions auxquelles répondent mal les classement du grave Mister Nat Fleischer...

Attendons la suite pour nous faire une opinion plus précise. Mais convenez que de tels résultats, au P.M.U., eussent été d'un rapport coquet. Il est vrai que le P.M.U. n'existe pas en boxe. On peut simplement parier entre gentlemen... ou risquer sa chance, aux U.S.A., contre des bookmakers de métier.

★

JAMAIS deux sans trois : le proverbe s'est vérifié exact, en fin de semaine, avec la victoire de Pierre Langlois, troisième « monte » de l'écurie Bretonnel.

Autant Royer-Crécy et Khalfi nous ont étonné, autant Pierre Langlois ne nous a pas surpris. Certes, il avait affaire à forte partie avec Giardello, qui fut, un moment, le challenger n° 1 de Carl Bobo Olson, mais le Normand a des moyens certainement supérieurs à ceux de ses compagnons. Il n'en est pas, il s'en faut, à son coup d'essai aux U.S.A. et l'on s'est même étonné, dans certains milieux, qu'il n'ait pas toujours obtenu les résultats qu'on attendait.

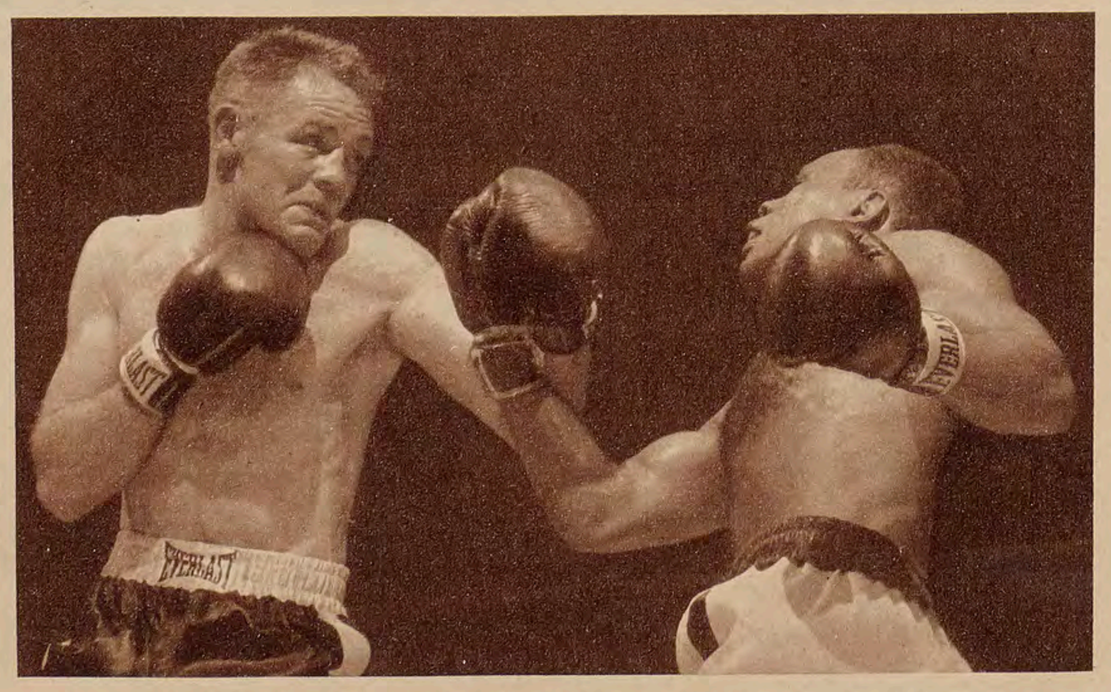
★

QUEL est désormais l'avenir américain de ces trois hommes ? Royer-Crécy, qui boxera prochainement Jack La Rue, n'est plus pressé de rentrer. Khalfi a également des combats en vue. Quant à Pierre Langlois, qui désirait prendre des vacances méritées, après une saison fatigante, il se voit maintenant lancé aux trousses de « Bobo » Olson pour le titre mondial des moyens. Déjà Jean Bretonnel a posé officiellement la candidature de son poulain. Olson a déjà accepté de risquer sa couronne devant Castellani et il ne sera certainement pas pressé de se retrouver face à Pierre Langlois.

Mais le Français est sur la bonne voie, et la patience ne lui fait pas défaut !

Saddler, champion du monde des plume, rate un uppercut du droit au cours du combat qui l'opposait au Français Khalfi, lundi soir, à la Saint-Nicholas Arena de New-York. A la surprise générale, Hocine Khalfi l'emporta nettement aux points.

L'écurie de Jean Bretonnel a brillamment terminé sa campagne américaine. En une semaine, les trois leaders de son team : Hocine Hhalfi (à g.), Pierre Langlois (au centre) et Royer-Crécy (à dr.) ont causé une surprise de taille en dominant des rivaux mondialement cotés.

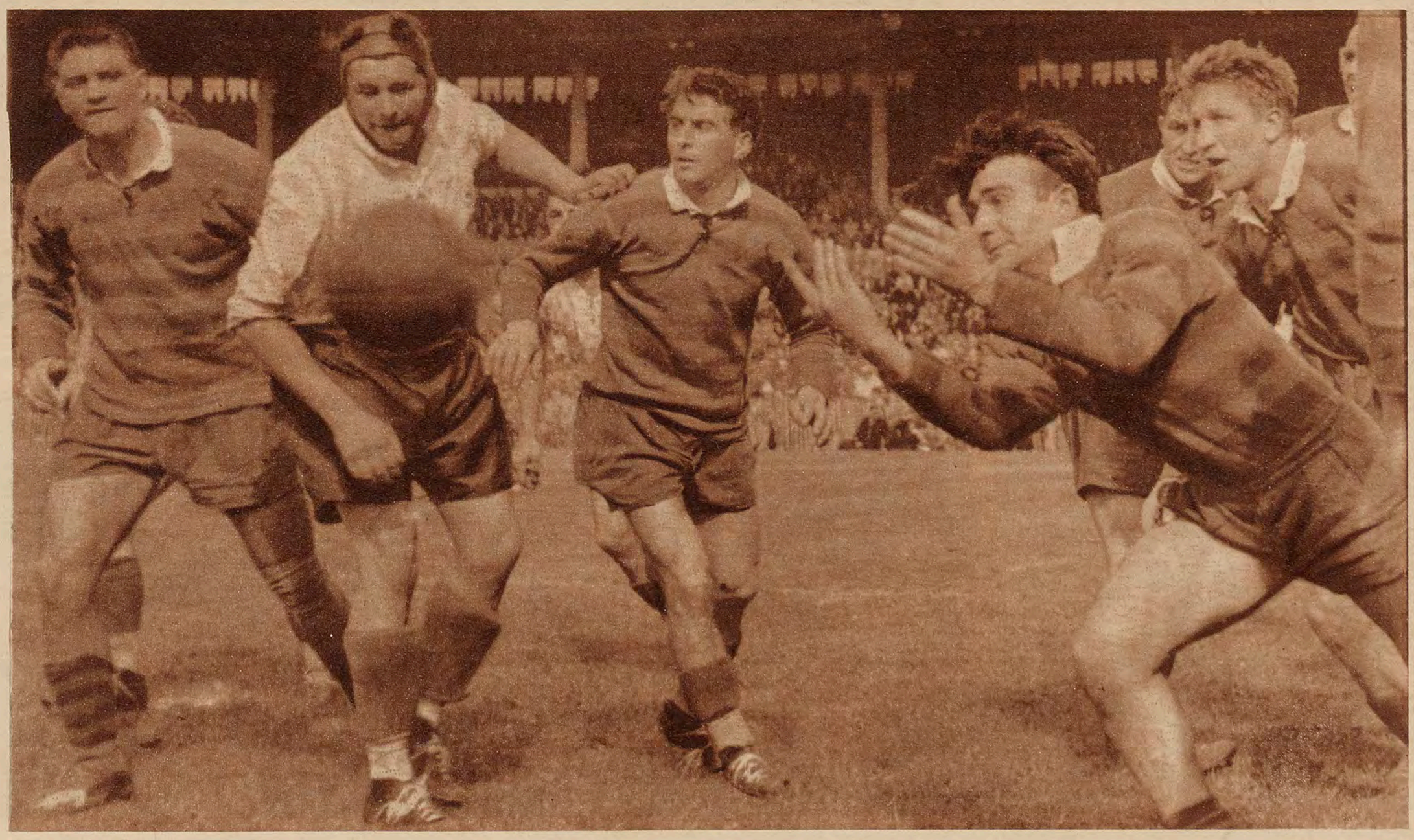


Trois jours auparavant, dans le ring de Madison Square Garden, Jacques Royer-Crécy, ancien champion de France des poids moyens (à gauche), avait battu, avec un égal brio, Ralph « Tiger » Jones, qui est l'un des meilleurs boxeurs américains de la catégorie.

Directeurs-gérants : MM. VERRIERE et MASSOT. - Siège social : 124, r. Réaumur, Paris-2e. - Grav. et imp. E. Desfossés-Néogravure, 13, quai Voltaire, Paris.

LES AVANTS DE GRENOBLE HÉROS DU MATCH DE TOULOUSE

F.C. GRENOBLE-U.S. COGNAC (5-3), à Toulouse. Durant la seconde partie du jeu, les avants alpins, qui jusqu'alors avaient dû subir la loi de leurs vis-à-vis, redoublèrent d'activité et dominèrent. C'est même sur une attaque de Lanfranchi que les Grenoblois marquèrent l'essai de la victoire. Tiré par Tissandier (à g.), Martin va attraper le ballon. Der. : Smogor.



Une mêlée favorable aux Grenoblois. Le demi Liénard vient de ramasser le ballon et, dans un style très classique, lance sa ligne de trois-quarts. A g : le 2e ligne Parolai regarde l'action de son coéquipier. A ses côtés, le cognaçais Porchier va tenter d'intercepter le ballon. Au centre : Duhau suit le mouvement de son demi. A dr. : Smogor et Coquet. (Tél.)